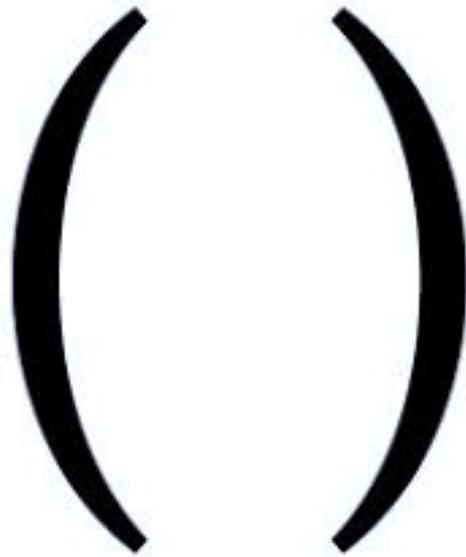


**MONIQUE ATLAN
ROGER-POL DROIT**



ENTRE PARENTHÈSES
Mars-Mai 2020

Semaine 1

Samedi 14 mars 2020

R.-P.

Cette fois, nous sommes entrés dans le dur. On ne parle plus de petite grippe. L'épidémie est là. Il est devenu nécessaire de changer la totalité de nos habitudes, de nos manières de vivre, de réfléchir.

Voilà qui paraît très simple et qui bien évidemment ne l'est pas.

J'ai donc décidé de tenir un journal de bord pour noter chaque jour quelques idées, impressions et informations qui émergent.

Je vais proposer à Monique d'en faire autant, d'écrire elle aussi, jour par jour, ce qu'elle éprouve et ce qui la fait réfléchir. J'espère qu'elle sera d'accord, j'espère qu'ainsi nous apprendrons, au fur et à mesure, quelque chose sur ce que cette étrange catastrophe nous fait vivre.

A dire vrai, je ne sais pas exactement pour quelle raison je souhaite tenir ce journal. Sans doute pour me rassurer. Ou bien pour ne pas perdre le fil. Pour tenter d'y voir, sinon clair, au moins quelques lueurs. Ou encore pour laisser, à ceux qui viendront plus tard, des bribes de témoignage, des fragments d'un temps qui s'annonce à la fois chaotique et décisif. Et qui est allé si vite...

Il y a seulement 2 mois et demi, très peu de temps, une dizaine de semaines, personne n'aurait pu imaginer. On fêtait l'arrivée de la nouvelle année. Parmi les nouvelles, dans quelques dépêches que nul ne remarquait, était signalé un

virus, sur un marché, au cœur de la Chine. Aucune importance. C'était loin, circonscrit, inintéressant.

80 jours plus tard, il a fait le tour du monde, détraqué presque partout les bourses, le tourisme, le travail, et finalement bouleversé le quotidien de centaines de millions de personnes.

Depuis hier, j'ai décommandé tous mes rendez-vous. Nous avons fait livrer des provisions pour plusieurs semaines, et nous allons vivre à peu près constamment confinés, entre les informations, les lectures, de rares promenades, de la gymnastique quotidienne, des travaux d'écriture. Et ce journal, mêlant détails pratiques et tentatives d'analyse.

M.

Pour ceux qui, de par leur histoire ancienne, sont comme moi particulièrement sensibles à l'idée de danger, aux menaces, vitales, mortelles, ce virus s'est installé très vite comme une évidence. Sans effet retard.

Mais le fait d'être particulièrement réactive à son imminence ne diminue ni la crainte ni l'angoisse, ne permet nullement de maîtriser la peur. Cela permet juste d'anticiper. D'avoir fait très vite le choix de l'auto-confinement, sans attendre, deux bonnes semaines avant les mesures des autorités.

Accepter la puissance indomptable de l'aléatoire, l'inéluctable du calcul exponentiel, s'imposait. Septième sens ou simple réminiscence de peurs archaïques ?

Un banal rhume qui s'est déclenché à notre retour de Bruxelles prend soudain des allures inquiétantes. Je prends et reprends ma température, et traque chaque éternuement comme signe annonciateur d'autre chose qui pourrait advenir sans crier gare. Basculer dans la maladie est si vite arrivé en ces temps d'incubation non contrôlée...

Je me répète le chiffre 15 des urgences que, tout au long de ma vie, j'avais toujours été incapable de mémoriser, au point de l'avoir noté sur un post-it placé dans une boîte sur ma table de nuit.

Comme si ce cygne noir autrefois décelé par Nicholas Taleb, jamais attendu et d'autant plus implacable, capturait, condensait en lui toutes nos autres peurs soudain dépassées.

On parlait de collapsologie, d'apocalypse à venir sans prendre garde à la menace de l'instant, invisible, venue par hasard de Chine.

Dimanche 15 mars

R.-P.

Depuis hier soir minuit, la France est à l'arrêt. Bars, restaurants, cinémas, théâtres et musées sont fermés pour une durée indéterminée. Ce qui n'est jamais arrivé dans l'histoire, à aucun moment.

L'annonce n'a été faite qu'en toute fin d'après-midi. Comme il était prévisible, des hordes d'idiots ont fait la fête en hurlant qu'on n'allait pas les empêcher de vivre. Comme s'ils voulaient résister, défier le virus, ne pas plier. Il n'y a pas de vaccin contre la bêtise.

Quand des terroristes tuent aux terrasses des cafés, continuer à s'y asseoir est un acte sensé, une résistance montrant qu'on ne se laisse ni effrayer ni intimider.

Mais ce virus n'est pas un ennemi humain. Il n'a ni intention ni plan ni volonté de tuer. Vouloir le braver est juste signe de stupidité.

Affaire de jeunesse, certes. Il se pourrait qu'à vingt ans j'en eusse fait autant, avec la conviction, immense et ridicule, d'être invincible, plus fort que tout, capable de repousser n'importe quelle contagion.

A sa manière cette épidémie est une lutte des âges. Les perdants, les fragiles, les sacrificables sont ceux aux cheveux blancs.

J'ai commencé à comprendre que j'étais vieux. Les plus de 70 ans ne doivent pas sortir de leur domicile. J'en ai 71 depuis un bon mois. Cet âge me semblait jusqu'à présent une

question théorique. Je le savais, mais sans en éprouver réellement l'existence. Voilà que je me découvre exposé. Si j'attrape cette merde, j'ai plus de risque d'y rester que les autres. C'est une impression étrange. Intéressante, aussi, parce qu'elle enseigne.

Vivre chez soi est agréable. Nous avons de quoi nous nourrir, nous laver, nous occuper, nous distraire et nous reposer. Ce qui rend la situation bizarre est de penser qu'elle est obligatoire, que c'est une mesure de survie, une manière d'éviter les risques pour soi et de préserver les autres. Très déconcertant aussi, le contraste permanent entre le calme des lieux, la sérénité des gestes, et la pensée constante d'un désastre qui rôde, l'idée que des gens étouffent et meurent, et qu'ils vont être de plus en plus nombreux.

Le confinement est un dédoublement. On est ici et ailleurs, ailleurs parce qu'ici. Tout est normal. Rien ne l'est.

La France vote, du moins officiellement. Premier tour des élections municipales, ce dimanche. Nous voulions voter. Monique et moi avons décidé de ne pas bouger. Elle a fait un gâteau, et de la pâte à pizza. On regardera les résultats, ce soir, sur les chaînes d'info. Il faut savoir décider ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Quitte à se tromper, évidemment.

M.

Ça y est, le confinement a été largement imposé hier soir. C'est inquiétant mais c'est aussi un soulagement, car la prise de conscience du danger réel, encore trop peu partagé s'installe enfin. Je m'appuie sur ce sentiment d'être protégée

par le cocon de la maison, douillet, routinier, rassurant. Et bien sûr par Roger-Pol.

Et puis soudain, comme par effraction, venues de pas si loin, ces paroles brutales, sans appel, de Jean Rottner, président de la région Grand Est, lui-même médecin, qui décrit ce qu'il vit, ce qu'il voit : *"Des jeunes qu'il faut intuber de toute urgence, des personnes âgées balayées en quelques heures, des équipes médicales qui arrivent à saturation complète après 15 jours de mobilisation, des gens en pleurs, la peur pour soi et pour ses proches. Quand on est dedans, les choses sont extrêmement compliquées » ...*

Je me sens alors coupable d'un possible relâchement de ma vigilance. Comme si l'éprouvément, émoussé par l'enclos de ma chambre, avait toujours un temps de retard sur la réalité.

Il y a aussi cette sidération muette, insurmontable, devant l'ampleur des projections géométriques chiffrées. Implacables. Encore impensables.

Dès que les morts prennent visage, rien n'est plus pareil. La photo de ce couple d'Italiens de 82 et 86 ans, morts à quelques heures d'intervalle, après avoir attendu une prise en charge venue trop tard. Et la douleur de leur fils, qui refuse d'accabler les services de santé débordés, exténués.

Depuis le commencement, il y a pour moi quelque chose de scandaleux autour de ce pudique taux de "létalité" qui concerne surtout les "vieux", taux qui navigue selon les jours, et tente par la magie des pourcentages de se faire passer pour

moins terrifiant qu'il ne l'est. En l'espace d'à peine trois mois, près de 6 000 personnes ont disparu brutalement, sans signe avant-coureur alarmant.

Malgré la gravité du moment, je ne m'interdis pas de savourer cet instant de revanche enfin pris par l'Italie, si injustement moquée, méprisée, insultée depuis le début pour sa prétendue désorganisation par ces Français si sûrs d'eux, si déplacés. Mince consolation, pourtant...

Une simple promenade dans le square ensoleillé et désert en face de chez nous, cet après-midi, accentue l'incongruité du moment. La lumière printanière, en avance, parvient à peine à masquer le trouble de l'heure.

Et ce soir, déjà comme une sale habitude, encore une fois, les chiffres.

Lundi 16 mars

R.-P.

Tout le monde, depuis ce matin, répète que le confinement général est décidé, et c'est sans doute ce que va annoncer, ce soir, à 20 h, le Président de la République.

Je viens d'écrire "tout le monde répète", alors que je n'ai rencontré personne, à part Monique, depuis le lever du jour. Voilà encore une des évidences dont nous prenons mieux conscience depuis que nous voilà assignés à résidence : isolés physiquement, nous ne le sommes pas socialement - ou culturellement, ou politiquement, je ne sais comment dire.

Si solitaires que nous soyons devenus, nous demeurons en permanence saturés d'informations, fausses ou vraies, de discussions, d'avis, de documents, de vidéos bouleversantes ou de provocations stupides. Comme d'habitude, sans doute.

Mais aussi autrement. Parce que le contraste est plus vif que jamais entre notre isolement – pas de visites, plus de sorties, finis les restaurants, les voyages, les amis, les spectacles... - et la présence constante du bruit du monde. Qui crie si fort. Qui s'angoisse et souffre.

De tous les étranges sentiments qui commencent à nous traverser d'heure en heure, celui-ci est pour moi l'un des plus vifs : coupé de tout et lié à tout, sans contact avec mes semblables et les ressentant présents à chaque seconde.

Sans doute est-ce une des faces de ce que j'ai appelé dédoublement. Ce n'est pas la seule. Détention et liberté en

est une autre. Car en un sens nous sommes détenus. Confinés, enfermés, demain sans doute contraints par des règles strictes, qui risquent de se durcir au fil du temps. Pourtant, dans cet entre soi, entre quatre murs, la curieuse impression s'accroît d'être chaque jour plus libre.

Libre de rêver, de penser, de divaguer, de s'émouvoir et de s'indigner, de s'inquiéter, de se rassurer. De ne rien faire qu'éprouver. Fini, le temps des activités enchaînées. Ce qu'ouvre le confinement est le retour à l'existence inactive.

Celle que les Romains appelaient "otium", qui n'est pas vraiment le loisir (qui peut devenir suractif), mais le temps sans affairement, sans autre tâche que vivre, simplement.

Rien de plus essentiel. Rien pourtant que nous ne tentions de fuir, d'habitude, par tous les moyens. Le moindre instant vacant doit être occupé, par un jeu vidéo, une application, une série, une activité qui nous divertit, c'est-à-dire nous détourne, de la pure présence du monde, des choses, de l'instant.

La liberté que le confinement prodigue n'est pas si paradoxale qu'on pourrait le penser. Elle est d'abord faite de la perception, ravivée, de notre autonomie au cœur des contraintes. Plus les contraintes sont fortes, plus le caractère absolu de cette autonomie nous devient évident.

C'est le vieux dispositif des Stoïciens : ce qui dépend de nous, et ce qui n'en dépend pas. Il dépend de moi de prendre le maximum de précautions, mais il ne dépend pas de moi que le hasard me fasse attraper, malgré tout, le virus. Tout ce qui dépend de moi, en ce cas, c'est mon attitude envers la maladie.

Plus simple à dire qu'à faire. Comme si je pouvais être indéfiniment maître de mes sentiments, de mes attitudes, de

mes désirs. Les Stoïciens connaissaient les épidémies. Pas la psychanalyse.

M.

La peur s'installe, si j'ose dire, enfin. Nos préoccupations d'il y a déjà trois semaines rejointes par d'autres. On se sent moins seul, moins "parano". Sans doute, la brutalité massive de l'événement a mis du temps pour se frayer un chemin. Et nous laisse encore sidérés. Le paysage mental de chacun devient flou, se retrouve en jachère. Tout est à repenser, même si cette séquence aura forcément une fin. Roger-Pol a raison d'insister sur le fait qu'il s'agit aussi d'une expérience philosophique à traverser.

Ce qui frappe avant tout, c'est ce surgissement d'un événement, pur Événement que rien n'annonce, qui s'impose dans sa nouveauté absolue, inédite, sans aspérité à laquelle s'accrocher pour l'appréhender, et qui soudainement mobilise tout de nous. Le hasard fait retour, ce qui n'est pas une si mauvaise nouvelle d'ailleurs. Pour déjouer notre arrogant désir de maîtrise. L'événement est une surprise, crée la surprise, se joue de l'ordre, le déjoue. Et nous oblige à rebattre les cartes. L'événement ne va pas sans un avant et un après.

Un événement qu'aucune cause ne suffit à justifier dans sa sourde puis inéluctable émergence, qui excède la simple

rationalité, qui perturbe le jeu habituel des causes et des effets, et son avènement mécanique.

Donc, plus d'échappatoire. Je crois que la seule issue possible c'est l'adaptation. S'adapter chaque instant, chaque jour, en renonçant à toute anticipation qui rassurerait à trop bon compte.

Comment endurer l'incertitude quand, soudain, des bouffées de peur s'emparent de moi et déjouent toute ma fragile organisation ?

Les appels des proches se multiplient, pour partager l'inquiétude, la dompter un tant soit peu.

Je veux continuer à garder mes rythmiques à moi : faire ma gym, ranger la maison, m'informer. J'ai besoin de ce cadre d'habitude alors que tout est bousculé.

Dans ce temps de crise si singulier, on assiste au retour triomphal de l'expertise, forcément scientifique. Internet avait favorisé la prolifération d'une kyrielle de pseudo experts de tout et n'importe quoi, voilà le retour en force de la Science avec un S majuscule. On se choisit les puissances tutélaires adéquates pour se rassurer.

Mais le risque de déchanter nous guette quand leurs connaissances de savants, de sachants, trouveront à leur tour leurs limites, et nous laisseront sans abri hermétique face aux menaces.

Mardi 17 mars

R.-P.

Comme si chaque jour devait marquer un cran de plus, le confinement total a été décrété hier soir, avec effet aujourd'hui à midi. Personne n'est plus censé sortir, sauf dérogations dont la liste est constituée. On ne doit plus mettre un pied hors de chez soi sans avoir rempli une « attestation de déplacement dérogatoire », datée et signée. Ce qui n'empêche évidemment pas les uns et les autres de continuer, ce matin, à faire cohue dans les marchés, foule dans les gares et à se contaminer à tour de bras, comme si de rien n'était.

Il y a quelque chose d'atterrissant, même si l'on sait que c'est inévitable et usuel, dans le constat de cette inconscience et de cette indiscipline. Sans doute est-il difficile pour beaucoup de changer leur trajectoire d'un coup, rapidement. Sans doute l'arrêt de toutes les activités fait-il peur. Sans doute la stupidité est-elle, plutôt que le bon sens, la chose du monde la mieux partagée...

Il n'empêche, cette force d'inertie a quelque chose d'étrange. Depuis des jours, déjà, l'arrêt s'est mis en place. Progressivement, j'ai vu s'annuler mes engagements, se défaire tout l'agenda. Il y a ce que j'ai moi-même décommandé, par prudence comme par civisme, et ce que j'ai vu disparaître en cascade, en raison des décisions publiques.

Comme un effet domino, la fermeture des librairies entraîne le report des publications chez les éditeurs, la cessation du travail des attachées de presse, qui rejoignent

dans la blancheur de l'agenda les rendez-vous disparus chez le kiné ou chez divers amis, les voyages annulés, les conférences reportées et *tutti quanti*...

Ce qui n'est rien, évidemment, à côté de la vague que l'on sait en train de monter. Des malades et des morts par centaines, bientôt par milliers et dizaines de milliers. La difficulté est de savoir comment tenir et se tenir. Laisser aller entièrement la compassion, le désespoir et la terreur semble impossible car ils nous submergeraient, au risque de la folie. Tout endiguer, contenir, vitrifier est tout aussi impensable, car c'est risquer l'inhumain, la barbarie. Alors, comment ?

J'avoue n'en rien savoir. Je veux dire rien de sûr, de fixe. Rien qui vaille. J'avoue osciller, tâtonner, entre défiance envers la raison et défiance envers la sensibilité.

Je me défie de la philosophie qui veut étouffer l'émotion. Les Stoïciens, après tout, sont aussi des monstres. Sénèque ne dit-il pas que le sage, apprenant la mort de sa femme et de son enfant, ne se laisse pas troubler ? Ce n'est pas de la sagesse, mais de l'inhumanité.

Rousseau, en ce sens, à raison de dire que le philosophe, en se raisonnant un peu, est capable de laisser un malheureux mourir sous sa fenêtre. Dans toute tête pleinement philosophique, il se pourrait qu'il y ait un idéal d'éradication du cœur. De cela, il faut se tenir à l'écart.

Mais je me défie également de l'émotion emportant tout. Des innocents vont mourir en nombre, beaucoup sans doute dans d'atroces souffrances. Sans motif, sans explication, sans justification. Je sens que c'est intolérable, insupportable. Mais pour le supporter, je me raconte que c'est ainsi depuis que le

monde est monde, que mes sanglots n'y peuvent rien. Et que ces morts que je ne connais pas ne m'empêchent pas de vivre, de rire et de jouir.

Et je trouve que c'est monstrueux, mais humain.

M.

Ce matin, une heure avant le début officiel de confinement fixé à midi, nous avons tenté de faire quelques courses, mais avons rebroussé chemin très vite devant le peu d'attention de chacun au respect des mesures de distanciation...

Finalement, cette peur du manque qui m'accompagne souvent dans la vie m'a servie, pour une fois. Nous ne manquons presque de rien pour l'instant puisqu'en temps normal (sic), j'achète souvent en double ou en triple, par peur d'être en rupture...

Les Parisiens désertent Paris depuis hier soir pour se réfugier à la campagne. Comme si la ville devenait en tant que telle l'ennemie mais toujours pas le virus, qu'ils emportent avec eux. Le déni organise ses détours, déplacés, jamais reconnus. On se sent un peu plus abandonné à sa solitude. Mais peut-être plus responsable.

Le médecin de ma nièce, vient de lui confirmer par téléphone que son symptôme de toux ressemble furieusement à un Covid 19... elle n'a pas d'autre symptôme pour l'instant.

Cela n'arrive pas qu'aux autres : voilà une formule que je ressasse tout au long de ma vie, à qui veut l'entendre, tellement j'ai toujours été fascinée par cette joyeuse inconscience, cette organisation mentale rassurante qui permet de s'exclure tranquillement de tout risque pour soi. Une façon de s'en tenir au point de vue de l'observateur, jamais acteur du jeu en roue libre de la vie et de ses aléas, ou seulement quand on le décide.

Ce flot obsédant d'informations continues qui happe, fascine, lasse ou s'impose tour à tour.

Ce matin, des gens interrogés confirment qu'ils ne sont toujours pas sûrs de se soumettre au confinement... Les bravaches, des cons.

Moi qui vivais étrangement, depuis quelques mois, un véritable basculement dans ce statut imposé de retraitée de fait, me voilà moins seule alors que tout le monde se retrouve en retrait, retiré, pour un moment.

J'ai le sentiment que le monde s'est mis à mon diapason : piètre, dérisoire et, je l'espère, fugace consolation.

A peine au premier jour du confinement, à la fois une lueur d'espoir avec cette courbe qui freine en Italie et une question à propos de la chloroquine, qui pourrait être efficace pour combattre le virus : certains sont pour, comme le professeur Didier Raoult de Marseille, et des experts chinois,

qui militent pour son usage, d'autres décrivent la longue liste de ses lourds effets indésirables : qui croire ?

Plus que jamais, ce qui me frappe, c'est cet océan d'ignorance dans lequel nous baignons, parfois interrompu par des îlots de savoir, alors que nous vivons en renversant benoîtement la proposition.

Mercredi 18 mars

R.-P.

La sidération perdure. Chaque jour, il devient plus évident que nous avons changé de monde, et que nous n'avons pas encore vraiment compris à quel point, ni avec quelles conséquences.

Ce qui importait hier semble être devenu futile. Ce qu'on négligeait est désormais central. Et nous n'avons pas eu le temps de voir le monde changer. Il a basculé d'un coup, sans que rien ne nous y prépare.

Désormais, nous ne mettons plus le nez dehors. Nous ne faisons plus rien de ce qui semblait tellement banal, comme mettre ses chaussures, enfiler un blouson et aller faire un tour. Peu importe pour quoi, acheter des fleurs, des nouilles ou un caprice, aller voir un film ou des amis, découvrir un nouveau restaurant. Ou bien pour travailler, rencontrer des collègues, des confrères, des clients, des partenaires, des associés, des employés...

Tout cela est terminé. Et nul ne sait pour combien de temps exactement.

Alors on lit, on regarde des films, on écoute de la musique, on appelle sa famille, ses amis, on fait le ménage, la cuisine, la vaisselle, on range, on écrit, et l'on reste suspendu, sidérés, au

chiffre des contaminés du jour, des morts du jour, des horreurs du jour. En sachant que ce sera pire demain, et pire le jour d'après, et encore le suivant, sans que personne ne sache vraiment jusqu'où iront les courbes, les chiffres, les cris et les pleurs.

Avec la durée, la sidération laisse place à la peur. On a beau tenter de la contenir, de l'endiguer, elle suinte, imbibe les pensées et les gestes. Tout devient incertain. Le nombre de morts, la durée du cataclysme, ses conséquences, les symptômes, les séquelles. Et bien sûr, pour chacun, sa propre destinée, sa survie à court ou à moyen terme.

La fausse esquivance, c'est le jeu des statistiques. Je n'ai que peu de risques de mourir dans les semaines qui viennent, finit-on par se dire. Certes, ces risques sont plus ou moins grands suivant l'âge, l'état de santé, les facteurs de fragilisation. Mais en fin de compte ils demeurent probabilitairement faibles. Donc on peut penser à autre chose, et se croire rassuré à bon compte.

Cette vision probabiliste et statistique est apparemment très rationnelle. Mais elle oublie un point essentiel : elle se situe en un point où personne ne vit ni ne meurt réellement. Dans la réalité, même ceux qui ont 1% de risque de mourir meurent à 100 % quand ils meurent.

Chaque mort meurt complètement. Or il suffit d'un rien pour qu'il ait basculé - un geste, une circonstance imprévisible. Un hasard. Voilà pourquoi la sidération perdure, alors que les modélisations statistiques, longtemps tenues invisibles, sont

enfin diffusées, et font état de centaines de milliers de morts. Possibles, pour l'heure. Enterrés, bientôt.

M.

Je viens de passer deux heures à tenter de confectionner deux masques en coton. Vagues souvenirs d'école, où l'on apprenait des rudiments de couture qui n'ont visiblement pas laissé beaucoup de traces, mais je m'applique. Masques illusoires ou bénéfiques a minima ? La discussion fait rage dans notre pays, cinquième puissance du monde, incapable d'en assurer en urgence le ravitaillement décent.

Depuis hier les appels s'enchaînent d'amis désœuvrés qui se tournent vers leur agenda en commençant sans doute par la première lettre de leur alphabet intime... A chaque fois, la même conversation, comme une litanie sans cesse répétée mais nécessaire, vitale, pour s'alléger un moment d'une partie de ses peurs. Seul change l'interlocuteur. Arrivera-t-il un temps où l'on n'osera même plus se répéter, et se tiendra juste chaud, de loin, en silence ?

A côté des cinq gestes barrières inlassablement répétés, il ne serait peut-être pas inutile de définir les contours des quelques gestes barrières "internes" face à l'anxiogène qui se déverse, qui nous protégeraient de ces angoisses sourdes ?

Les premiers témoignages de ceux qui ont été atteints personnellement ou à travers leurs proches se multiplient. Ils sont proprement terrifiants tant ils fracturent les mini-digues en kit que nous tentons d'instaurer, sans mesurer la violence subie par certains. Pour l'exorciser, sans doute.

Mon ami Yaacov insiste sur le fait que cette pandémie désigne l'orgueil incommensurable de notre civilisation, avide d'un toujours plus sans limite. Il me suggère de relire le Psaume 91. Curieuse de ce que je pourrais en apprendre, n'ayant pas son savoir intime de ces textes, je m'y suis reportée sans attendre :

Celui qui demeure sous la sauvegarde du Très-Haut, et s'abrite à l'ombre du Tout-Puissant, qu'il dise à l'Éternel : "Tu es mon refuge, ma citadelle, mon Dieu, en qui je place ma confiance !"... "Car c'est lui qui te préserve du piège de l'oiseleur, de la peste meurtrière. Il te recouvre de ses vastes pennes ; sous ses ailes tu trouves un refuge : sa bonté est un bouclier et une cuirasse..."

Tu n'auras à craindre ni les terreurs de la nuit, ni les flèches qui voltigent le jour, ni la peste qui chemine dans l'ombre, ni l'épidémie qui exerce ses ravages en plein midi."

Effectivement d'actualité. Accepter d'être soumis à une puissance - quel que soit le contenu ou le sens qu'on lui prête - plus haute que la nôtre serait-il le premier pas vers une forme d'humilité perdue ? Car, c'est bien l'insolence de ce minuscule et invisible virus qui nous désarçonne tant.

Bouffonnerie d'Agnès Buzyn, recalée partout, qui pleure à chaudes larmes ses ambitions perdues sur l'épaule d'une des journalistes les plus redoutables de la profession, Ariane Chemin. L'indécence à son comble. Se réclamer de Simone Veil comme elle le fait, en user comme d'un porte-drapeau pour en recueillir ne fût-ce que quelques miettes d'aura, n'est jamais que le signe d'une ambition dévorante que Simone Veil, véritable animal politique, savait, elle au moins, déployer en respectant ses concitoyens.

Jeudi 19 Mars

R.-P.

Tout flotte. C'est sans doute ce qui résume la singularité du moment.

Repères en suspens, arêtes sont floutées, marche des choses invisibles. L'économie, la société, le travail, la vie quotidienne, la santé, la vie tout court donnent l'impression d'être dans l'incertitude et le flottement.

Nos émotions et nos humeurs fluctuent, de l'inquiétude à l'ennui, de l'indifférence à la panique. Comme si le temps avait des à-coups, des accélérations et des ralentissements. Comme si le cours régulier du monde avait laissé place à des intermittences où alternent apathies et stridences.

Dans cette rupture de la trame habituelle, il se pourrait que nous retrouvions, sans le comprendre encore clairement, sans pouvoir en tirer les conséquences, quelque chose de l'effroi d'exister.

Ceci ne veut pas dire que la vie comme telle serait effroyable, toujours et tout le temps, ce qui ne serait qu'absurde noirceur. Il se pourrait qu'il s'agisse d'autre chose, dont je ne sais si c'est mieux ou pire : le fait que l'existence humaine nous confronte, par ses paradoxes (capables de questionner, nous sommes incapables de trouver les réponses) à l'incompréhensible, au désespoir, au dénuement.

Comme si, dans le règne des écrans, des images, des techniques et des sciences, soudain nous réentendions un cri. Immense et sourd.

M.

475 morts en un seul jour en Italie.
Pour mémoire.

Vendredi 20 mars

R.-P.

En fait, nous n'avions jamais vécu de grande tragédie collective, de celles qui sont assez puissantes pour bouleverser l'histoire et marquer l'humanité. "Nous", je veux dire les gens de ma génération et des suivantes, qui n'ont connu ni guerre mondiale ni grande épidémie, ni famine ni faillite. Nous savions que cela avait existé. Mais les livres d'histoire ne sont jamais des expériences vécues.

Ce que nous avons éprouvé, vécu, et appris c'était que le monde est sûr, confortable, prospère. Nous savions qu'il y avait de la misère, des maladies, des contrées pauvres. Nous n'ignorions pas l'existence de guerres oubliées, de massacres, de terreurs et de charniers. Mais ce n'était toujours que foyers restreints, barbaries locales. Globalement, le fond du monde était rassurant.

Il n'était pas absurde de penser que l'humanité avait vaincu la peur, la faim, la maladie, la misère, l'ignorance, à peu près tout ce qui l'avait accablée des millénaires durant. Ceci n'était vrai que pour l'essentiel, certes. En parlant schématiquement, bien sûr. Mais c'est autour de cette conviction centrale que nous avons grandi, avec elle que nous avons vécu, agi, cru, pensé.

Voilà qui est en train de se déchirer. Nous sommes confrontés soudain, désarmés, au désarroi. Une sorte de désarroi premier. Celui de notre vulnérabilité face à des catastrophes planétaires. Quels que soient nos savoirs, nos

industries, nos communications, nous découvrons que nous sommes démunis face à la maladie, la contagion, la désorganisation massive de nos systèmes.

Sans doute n'est-ce qu'une demi-surprise. Nous pouvons soupçonner que notre toute-puissance avait des limites, notre empire des failles. Mais nous écartions ces pensées. Nous préférons, toujours, regarder ailleurs, là où c'était rassurant. Et comme cet ailleurs s'accroissait, se renforçait de décennie en décennie, nous avons de moins en moins de raison de douter de sa pérennité et de sa solidité.

C'est en train de finir. Le monde rassurant est craquelé. Je ne sais pas la suite. Ni jusqu'où ça ira. Ni ce qui s'ensuivra. Mais il semble d'ores et déjà assuré que les conséquences de cette épidémie seront colossales. Et dans tous les domaines. Du politique au médical, en passant par l'économique, le social, mais aussi l'affectif et le réflexif.

Comme si nous étions encore qu'au tout début d'une métamorphose. Je ne sais s'il faut la nommer descente, déclin, cataclysme ou bien mutation, transformation, révolution. Ou les deux. Ou ni l'un ni l'autre. Je ne sais pas. Je sais seulement que ça a commencé. Et que nul ne peut dire, aujourd'hui, quand cela s'arrêtera. Ni où.

Ils me font rire, les commentateurs, pseudo-penseurs et glossateurs de métier, qui s'interrogent sur "le monde d'après", ce qui va changer, ce qui doit sortir du processus, et ce qui ne sera, bien sûr, plus jamais comme avant. Exercice convenu, mais vain. Parce que nous n'en savons rien, à la scène deux du premier acte.

Imaginer le monde d'après, en ce moment, ne sert vraiment qu'à une seule chose : éviter de voir le monde de maintenant, ce qui s'y déroule. Je préfère scruter le présent, quitte à avoir mal aux yeux.

M.

Et comme chaque soir, les chiffres terrifiants qui progressent en Italie, en Espagne et ici. Bêtement, Anne-Sophie Lapix choisit de parler de "record", alors qu'il serait sans doute plus décent de parler de "bilan". Il semble difficile de faire évoluer ce qui relève de tics pour des journalistes si souvent appelés à annoncer des exploits de tous ordres, sportifs, économiques, ou chiffres de manifestation. On se passerait bien de ces "records" de l'heure.

Alors que nous sommes enjoins à "faire de l'exercice" tout en étant confiné, je reste perplexe sur l'injonction, qui paraît relever de temps anciens, de 10 000 pas par jour. Si dérisoire et inapproprié dans une chambre de quelques mètres carrés. Et pourtant. Il va falloir apprendre le mouvement homéopathique.

Comme Roger-Pol et moi avons trouvé plus prudent de nous auto-confiner depuis déjà le 4 mars, bien avant la demande officielle, je ressens au bout de 16 jours l'effacement de la notion de jours de la semaine. Tout se mélange. Quelle différence entre lundi, mardi ou samedi, si on ne s'y arrime pas ?

Un long continuum, sans autre repère que la lumière et l'avancée de la nuit.

Il y a confinement et confinement : le nôtre et celui des prisonniers qui, par définition, le sont déjà à temps plein et manquent de tout. Hier, des prisonniers à Grasse ont tenté une mutinerie, en colère devant l'annonce d'une cruelle absence de visite, leur seule lucarne.

Livraisons, Drive in, clics de consommation répondant au doigt et à l'œil, tout ce qui habituellement apparaissait comme des évidences, s'enraye, s'essouffle, hoquète comme un vieux moteur dans les films des années 1950. Cette fluidité triomphante était si fragile. Au téléphone, entre amis, on se raconte à l'infini nos échecs de consommateurs fébriles et égarés, toujours plus interloqués. Quant aux plus malins, ils ont du mal à se cogner à cette évidence-là, à renoncer à leurs certitudes anciennes.

C'est le moment royal pour les sites marchands de nous allécher avec leurs offres pour engranger inscriptions et captures de nos données commerciales, ce à quoi nous nous soumettons, stressés, sans même plus réfléchir. Pour, au final, voir apparaître un panneau "Covid 19" créé à la hâte, regrettant des impossibilités de livraison qui annulent tous nos espoirs.

C'est là toute la force et la finesse de l'analyse d'Antonio Casilli, le sociologue incontournable du monde numérique qui, dans son dernier livre *Digital Labor* que je lis en ce moment,

nous rappelle que ce sont bien les hommes qui sont derrière les robots et que, sans eux, ces robots sont des tigres de papier, des coquilles vides échoués au bord de la route. Il faudra s'en souvenir lorsque, après la crise, les discours enchanteurs et ensorcelants sur l'intelligence artificielle reprendront de plus belle pour nous fasciner, à notre demande.

Semaine 2

Samedi 21 mars

R.-P.

Pour la première fois, hier soir, à 20 heures pile, Monique et moi avons ouvert la fenêtre, applaudi, crié "bravo ! bravo ! merci !" en l'honneur des soignants, médecins, infirmiers, ambulanciers qui sont au front, à la peine, stressés, épuisés, attentifs pour qu'il y ait quelques morts de moins, quelques guéris de plus. Au risque de leur propre santé, de celle des leurs.

C'est une belle initiative, ces applaudissements aux fenêtres le soir. Depuis deux jours, fugitivement, nous les avons entendus, plutôt discrets dans notre quartier. Hier, nous nous sommes joints, avec cœur, avec cris, à cet hommage.

En fermant la fenêtre, j'étais sur le point d'éclater en sanglots. Pas seulement, je crois, parce que j'avais pensé à celles et ceux qui agonisent, geignent, s'épuisent à chercher leur respiration, perdent leurs poumons avant de perdre vie, meurent seuls, sont enterrés sans personne... et ne sont que les premiers de monceaux de morts à venir.

Je crois bien (de quoi est-on sûr, en ces registres ?) que ce qui m'a ému était le décalage des cris. Le dernier souffle des mourants, que nous n'entendons pas mais que nous pouvons imaginer. Et les cris de soutien, de gratitude, d'encouragement des vivants anonymes pour les soignants invisibles.

L'étrangeté de ces applaudissements est que personne, chez les soignants, ne les entend. Sauf si, par hasard, une

infirmière rentre chez elle, un anesthésiste chez lui, à ce moment, à cet endroit. Mais ce n'est pas pour cela que nous le faisons, et que nous recommencerons, chaque jour si possible.

Ce n'est pas pour qu'ils l'entendent. Ni même pour qu'ils sachent que ça existe, et en soient peut-être réconfortés. Tant mieux s'il en est ainsi, si cela peut être utile. Mais ce n'est pas le motif essentiel, me semble-t-il.

L'essentiel est simplement que ce soit fait. Qu'il y ait, quelque part, des applaudissements pour honorer le courage et le dévouement. Même si personne n'en sait rien. Même les sons se perdent dans une ruelle, et les cris dans la pénombre. Ceux qui tentent de sauver leurs semblables auront été honorés. Maladroitement, dérisoirement. Mais cela aura été fait. Et cet écart émeut.

M.

Hiberner au premier jour du printemps...

Les nouvelles sont toujours plus alarmantes. Depuis ce matin, tout le corps médical appelle à un "confinement total et généralisé". Le personnel hospitalier, déjà exténué, ne cesse d'alerter en confirmant "qu'on ne mesure pas le drame humain qui va se jouer, face à la vague qui s'annonce"... Les chiffres macabres s'accumulent. Le mouvement inexorable est lancé. Impossible de rembobiner le film, il n'y a plus que de l'inconnu, sans tonalité déjà éprouvée, sans repères.

Venus de Mulhouse ou de Colmar, ces témoignages à peine entraperçus, comme impossibles à prendre en charge,

de familles qui n'ont pu dire adieu à leur proche mourant qu'à travers l'écran d'un smartphone.

Les amis s'inquiètent les uns des autres, veulent se rassurer, nous rassurer, dans une ronde de mails laconiques, ramenés à l'essentiel.

J'ai le sentiment que nous entrons dans un tunnel, démunis mentalement même si nous sommes bien barricadés en termes logistiques, sans représentation de l'issue.

Il paraît impossible, bien que certains le tentent, d'enjamber le moment en évoquant déjà l'après. Je m'y refuse. C'est ma seule façon de partager, de loin, la dureté endossée par ceux qui sont en première ligne.

Je ne suis même pas sûre d'envier l'option de ceux qui, pensant se protéger mieux, ont préféré vivre leur confinement "en plein air", en province ou à la campagne. Léger fantasme de désertion de ma part : ne pas partager le sort de ceux qui n'ont pas du tout le choix. Une forme subliminale de solidarité. Le sauve-qui-peut a ses codes, même pour moi qui ai toujours vécu avec le sentiment aigu de la survie.

Dimanche 22 mars

R.-P.

Que vaut-il mieux, l'avoir ou pas, ce virus ? Le rhume que j'endure depuis quatre jours me contraint à examiner la question. Plus j'y pense, moins la réponse est évidente. En ce moment, d'ailleurs, aucune réponse ne paraît plus évidente.

Au début, cela va de soi, il me semblait qu'il ne fallait surtout pas l'attraper. Et donc tout faire pour se calfeutrer, rester vigilant, appliquer toutes les règles susceptibles d'éviter une contamination. Je continue à le penser, et à faire ce qui est mon pouvoir pour me protéger.

Et puis j'ai entamé ce banal rhume, à la suite de celui de Monique. Difficile de vivre confinés ensemble sans se transmettre un virus, même si banal. Mais j'ai commencé, on s'en doute, à paniquer. Et si, même sans fièvre, ou presque, c'était le début d'un Covid ? J'ai scruté mes bouts de toux, mes vagues maux de tête, mes petites fièvres en me disant que ce pouvait être le commencement.

Un rapide calcul de dates m'a fait comprendre que nous avons pu être contaminés lors de notre dernier voyage hors de France, où nous avons vu beaucoup de monde, serré de nombreuses mains, embrassé des amis. Monique avait développé son rhume quelques jours après, moi le mien avec un petit décalage.

La panique a cédé place à une forme de soulagement, presque de contentement, tout aussi imaginaire. Et si, contaminés, nous n'avons développé qu'une forme bénigne ?

Voilà : nous avons le virus, et des symptômes, mais sans gravité. Ce qui est très réconfortant, ôte la frayeur de l'attraper, instille même une vague satisfaction d'avoir eu la chance de passer entre les balles sans en avoir pris une en plein poumon.

Faute de test actuellement disponible pour des situations comme les nôtres, nous ne savons pas si nous n'avons qu'un rhume (probable, mais peu rassurant) ou un coronavirus sans gravité (rassurant, mais peu probable). Voilà qui ne fait qu'allonger la liste des incertitudes qui s'accumulent de jour en jour...

Cela m'a fait éprouver, ce que je n'avais pas envisagé d'emblée, qu'il serait soulageant d'avoir le virus sous cette forme, d'être débarrassé de l'angoisse obsédante du "l'aurais-je ? ou ne l'aurais-je pas ? Si je l'attrape, qu'advient-il ? Et si je ne l'attrape pas, à quel prix ?"

De là à s'immerger dans une foule, il y a beaucoup de chemin. Mais l'idée d'avoir un coronavirhume me rassure.

M.

793 morts en Italie en une seule journée. Et toujours notre façon de nous retrancher derrière les chiffres secs pour éviter toute douleur. Depuis hier, me revient en mémoire cette phrase de Serge Klarsfeld parlant de la Shoah : "Ce ne sont pas 6 millions de juifs qui sont morts pendant la guerre mais 1+1 +1 +1 ..."

Me revient aussi, de façon obsédante, l'image de cette salle de la conférence que nous avons organisée le 6 mars

dernier, à Saint Raphaël, en hommage justement à Serge et Beate Klarsfeld, en leur présence. Devant nous, une salle de 700 personnes les écoutaient. C'est exactement la représentation physique des morts italiens d'hier ...

"Qu'attendons-nous, rassemblés sur l'agora ?
On dit que les Barbares seront là aujourd'hui."

Ce sont les premières lignes du grand poème de Constantin Cavafy intitulé *En attendant les barbares*. Comme une image inversée de notre présent : il nous est interdit de nous rassembler dans l'agora, et le virus barbare a déjà pénétré nos espaces, sans s'annoncer ou pas vraiment... Je me demande pourquoi ce poème m'a tant marqué au point d'avoir voulu visiter cette petite chambre du poète au Musée Cavafy d'Alexandrie, dans les années 90 ? Comme si la menace redoutée, fantasmée, se révélait plus agissante que sa réalisation. Mais quand la menace se fait réelle, la peur semble, pour certains, se mettre en œuvre avec une sorte d'effet retard, la peur lambine. Sa jauge a des défaillances.

Souvenir aussi du *Désert des Tartares* de Dino Buzzati : L'histoire de ce jeune officier, Giovanni Drogo, envoyé au fort Bastiani, aux confins d'un désert, pour répondre à l'attaque imminente du "Royaume du Nord". Ce sera l'attente de toute sa vie, à laquelle il ne pourra finalement pas répondre. Sa véritable ennemie, la Mort, le cueillera avant, juste avant le combat.

Aujourd'hui, la menace est plus claire, plus urgente :
l'attente pour les victimes ne dure que trois semaines au plus...
La mort n'a nul besoin de s'inventer des masques pour agir.

Lundi 23 mars

R.-P.

Le temps manque, dans cet apparent désœuvrement. On demande aux philosophes ce qu'ils pensent du cataclysme, ce qu'on doit en faire, ce qu'on peut en attendre. Comme s'ils savaient, mieux ou plus que d'autres.

Etranges situations, où l'on est chacun à la fois dedans et dehors tout en étant confinés, sujets et objets des discours et des analyses, parlant des autres en parlant de soi et inversement.

Comme chaque jour depuis le début de cette aventure, l'évidence me revient : cette étrangeté n'est que la normalité habituelle, redécouverte sous un autre angle. Emplois du temps, questions métaphysiques ou organisation sociale, il se pourrait que le coronavirus ait pour principale singularité de nous faire découvrir ce que nous savons déjà parfaitement, mais sans vouloir y penser.

En quoi il est philosophe.

M.

Ce matin, dix minutes à la fenêtre, au soleil. Comme l'essence d'un parfum. Une joie réduite à l'os.

Je me plonge et me perds dans les tâches du quotidien, rinçant les fruits et légumes à l'eau vinaigrée, multipliant les lessives, sans d'ailleurs éprouver la satisfaction d'un devoir accompli tant ce déplacement sur les objets ne trompe personne, ni moi-même.

Des messages alarmants affluent sur Twitter, moins pour témoigner de la gravité du virus et de ses conséquences que d'une peur vite reconvertie en haine, qui cherche sur quoi se fixer, prête à déferler au moindre signal, à la moindre rumeur.

Il y a aussi ces "à côtés" qui laissent songeurs :

Cette une du supplément week-end du Monde, "Le M", en plein développement du coronavirus, elle privilégie étrangement la photo de Louis de Funès en Rabbi Jacob drolatique. D'où vient la nécessité de ce choix ? Seulement incongru ou révélateur ?

Toujours ce week-end, cette polémique née du mail d'un commissaire de police des Hauts-de-Seine jugeant utile "d'exempter" les juifs de sa zone du port de l'attestation obligatoire de déplacement, au motif que les juifs observants ne doivent rien porter durant le chabbat... Aussitôt, la dénonciation se répand d'un privilège inacceptable accordé aux juifs... Même Zineb El Rhazoui, la militante laïque, trouve utile de s'insurger. D'où la nécessité de démentis des autorités institutionnelles et religieuses à propos d'une mesure non sollicitée par ses éventuels bénéficiaires, puisque les synagogues sont fermées...

Pendant ce temps aux Etats-Unis, des groupes d'extrême droite incitent leurs membres à répandre délibérément le nouveau coronavirus mortel sur les policiers et les Juifs, rapporte ABC News, citant une alerte du FBI qu'elle a pu consulter.

Le processus est enclenché. Aucune parole lénifiante sur des lendemains réconciliés n'y fera rien.

Hier, cet appel si touchant de Metin Arditi pour avoir de nos nouvelles et nous donner des siennes. Malgré nos profonds désaccords politiques sur le Moyen-Orient que nous ne nous cachons pas et que nous nous sommes redites hier, j'apprécie sincèrement l'élégance de cet écrivain, de cet homme.

A l'instant, on annonce la mort de deux médecins dans le grand Est. Trois depuis hier.

On apprend dans le même temps que parmi les personnels de l'AP-HP, 490 personnes sont contaminées et 3 en réanimation. Combien de temps va pouvoir tenir notre système de santé, si insuffisant et démuné ?

Mardi 24 mars

R.-P.

Tout à l'heure nous étions assis par terre, adossés au canapé, dans mon bureau, fenêtre ouverte, pour profiter d'un rayon de soleil qui passait.

Simple chaleur, simple lumière, simple présence. A force d'être enfermés, inquiets, abreuvés de mauvaises nouvelles et saturés de tâches banales, on finit par oublier le simple, et par le retrouver comme une surprise émouvante.

J'ai repensé à la plage de Gammarth, nos premiers moments de présence à deux, la nuit, simple et infinie, au bord d'un muret de Sidi Bou Saïd.

Depuis que j'ai rencontré Monique, il y a presque vingt ans, je n'ai jamais cessé d'éprouver auprès d'elle cette sensation très étrange, difficile à décrire, d'une coprésence où se ressent de l'infini, sans apprêt, sans complication.

Du corps et âme présents totalement, ici et maintenant, et hors du temps, perçu sous un autre angle. Difficile à comprendre, à exprimer, mais si aisé à percevoir, les questions du genre « depuis quand ? et avant ? et plus tard ? » n'ont plus aucun contenu.

Ressentir cette évidence, pour la dix millième fois, identique à la première, au pied du canapé, dans le maigre soleil d'un matin de Paris par temps d'épidémie, c'est n'être pas confiné. Ni menacé. Juste vivant.

M.

Dix jours ont passés. A quoi nous sert d'écrire chaque jour ce journal de bord ?

C'est sans doute notre façon d'élaborer, tant bien que mal, une marge avec ces événements, de ne pas coller simplement à eux, de récupérer un espace critique envers et contre la sidération, les inquiétudes et le tragique qui s'abattent. De se soumettre aux injonctions du virus et des autorités tout en tentant une mise en perspective, même modeste, pour pallier à notre impuissance de l'heure. Sans compter le plaisir, absolument gratuit et libre, de l'écriture.

Aujourd'hui, je me suis coupé légèrement les cheveux. Dans ces circonstances, récupérer des bribes de liberté, même vis-à-vis de son coiffeur, ragaillardit.

La controverse sur la chloroquine et ses bénéfices enfle. Aux Etats-Unis, un homme de 60 ans est mort hier d'un arrêt cardiaque après en avoir absorbé une cuillère à café.

Une queue de malades s'étire devant l'hôpital de La Timone, au service du professeur Raoult. Faux espoirs ? Illusions magiques ? Nous ne le saurons que dans quinze jours, après les essais mis en œuvre, de façon plus indépendante. Mais tout cela me rappelle nos interrogations lors de l'écriture de notre essai *L'espoir a-t-il un avenir?* il y a quatre ans.

Puis, cette certitude acquise que la condition de l'espoir, même s'il garde toujours une part d'illusion, est celle d'un exercice de lucidité qui passe au tamis toutes les croyances

vaines. Alors, et seulement alors, il peut conserver la force subversive que lui a dénié, si longtemps et jusqu'à nos jours, la philosophie occidentale. Un espoir avec retenue, si l'on peut dire. Un espoir borné mais têtu. Un horizon.

Mercredi 25 mars

R.-P.

On ne l'a peut-être pas suffisamment remarqué, ce virus affecte les images et nuit gravement à l'apparence des écrans.

Allumez télévision, ordinateur, tablette ou smartphone. Ce que vous voyez ? Plus de plateaux en ordre, d'intervenants bien filmés, maquillés, correctement cadrés et éclairés.

Des gens au visage déformé, vu d'en-dessous, d'au-dessous, en surplomb, en contreplongée, rougeauds, palots, mal éclairés, dans leur salon, leur chambre, leur cuisine, leur bureau...

Tout se passe par Skype ou quelque autre messagerie visuelle directe. On entre ainsi chez chacun, dans son chez lui, son intimité, son décor. Liaisons souvent médiocres, peu fluides, son décalé, trop bas.

On doit s'extasier que tout fonctionne, permette de communiquer, laisse à chacun la capacité de parler aux siens, ou à un vaste public. S'en féliciter est légitime.

Mais on peut aussi souligner que tout cela est somme toute assez laid, disgracieux, mal fichu, peu performant. Aucun motif de le passer sous silence.

La conclusion est affaire de choix. Pratique ou esthétique. Est-il si sûr que ce soit disjoint ?

M.

3 400 morts en Espagne depuis le début de l'épidémie. 1 100 en France. 643 en Italie dans la seule journée d'hier. Comptes inexorables.

Et dans le même temps, le sentiment subreptice, si terrible, si dérangeant, d'une sorte d'"habituación" qui s'installe. Précision du dictionnaire : *"En psychologie, l'habituación constitue une forme d'apprentissage. Elle consiste en la diminution graduelle (et relativement prolongée) de l'intensité ou de la fréquence d'apparition d'une réponse à la suite de la présentation répétée ou prolongée du stimulus l'ayant déclenchée"*... L'intensité baisse, la tristesse est comme différée, remise à plus tard pour ne pas hypertrophier l'angoisse.

Voilà donc comment s'instaure, *in vivo*, un mécanisme de défense, qu'on le souhaite ou pas, qu'on l'espère ou le redoute. Dans une distanciation discrète du réel et de la tragédie. Par désensibilisation, ou anesthésie, pour éviter le sens de ces chiffres.

Au téléphone, chacun partage ses méthodes de rinçage savonné des fruits, légumes et autres denrées alimentaires, si banales en temps normal. Après l'abandon du vinaigre pour insuffisance de protection, c'est le retour au savon qui s'impose avec ses nouveaux rituels, forcément obsessionnels, un brin parano, auxquels chacun se soumet docilement. Conserverons-nous ces manières, une fois le virus vaincu, dans un regain d'hygiène plus consciente d'elle-même ou

retrouverons-nous très vite l'insouciance des gestes ordinaires ?

Les prochains 30 jours de confinement annoncés ne peuvent décidément se résumer à cela, à cette seule adaptation improvisée, sous contrainte. Je ressens l'urgence de me construire d'autres digues pour m'évader par la pensée, et relativiser l'écrasement du moment présent.

Jeudi 26 mars

R.-P.

A tort ou à raison, dans le désarroi et la crainte, beaucoup cherchent des guides, des experts, des voix autorisées. C'est compréhensible, et même justifié. Parfois.

Parfois seulement, quand on interroge par exemple un médecin sur ce qu'il sait vraiment, un savant sur son domaine de compétence.

Mais si c'est juste pour parler, pour gloser ? C'est sans portée, pourtant pas sans fonction. Mais elle est piètre, cette fonction. Quelque part entre l'amuseur et le doudou, une voix qui berce en racontant une histoire. La présence familière, non d'une peluche, mais de quelques évidences, donne l'illusion de s'accrocher à quelque chose de connu.

Comment dire que je n'y crois guère ? Je n'ai pas foi dans le monde de demain, les grandes chances que nous donneraient l'épidémie, le "plus jamais comme avant". Depuis si longtemps les lendemains déchantent qu'il ne faut pas se raconter d'histoire. Dans quelque temps, sans doute - plus ou moins, on ne sait - cette pandémie sera finie. Elle laissera des traces et des séquelles. Mais pas de nouveau monde, pas de société meilleure, plus fraternelle, plus juste.

Depuis si longtemps que les humains hurlent "plus jamais ça !" et que l'histoire répète "mais si, encore et encore", il faut reconnaître que la surdité est la chose du monde la mieux partagée.

Tout cela est d'une gaieté grave.

M.

Nous entrons dans l'œil du cyclone. La semaine qui vient sera-t-elle celle du pic, que nous finissons par espérer même s'il signifie encore et encore des morts ? Simplement pour faire cesser cette attente. Un peu comme on espère une amputation pour sauver ce qui doit l'être.

Que ferons-nous de cette culpabilité, après ? D'avoir inconsciemment accepté ce pacte, faustien à sa manière, d'une protection de confinés tandis que tant de personnes âgées se retrouvent sans défense, déjà sacrifiées.

Bien sûr, nous pourrions toujours nous retrancher derrière l'impéritie des autorités successives qui n'ont pas anticipé ce type de menaces. Mais nos consciences succombent déjà à la tentation cynique des calculs de seuil à partir duquel une certaine idée de fatalité s'installe et rend la mort acceptable. Un cinquantenaire me l'a dit, il y a quelques semaines : "Mais ce sont surtout les vieux qui l'auront !".

Et tandis que chaque soir à 20 h, comme beaucoup, nous ouvrons notre fenêtre pour être à l'unisson et applaudir nos soignants, des infirmières se font harceler par leurs voisins qui voudraient les chasser de chez elles, par peur de la contamination.

A Madrid, des ambulances encadrées de policiers, transportant des personnes âgées, ont été caillassées par des bandes de jeunes.

Solidarité et Haine, en même temps, qui ont toujours fait bon ménage, comme deux facettes indissociées. Janus, toujours représenté avec deux faces, l'une tournée vers le passé, l'autre vers le futur, n'est pas que divin. Selon le poète Ovide, il est le gardien des portes du ciel. Même Jupiter doit avoir recours à lui et se soumettre. "Autrefois on m'appelait Chaos" : ce sont les paroles que le poète prête à ce dieu, qui a pour vocation d'inaugurer le temps.

D'Ovide au Covid 19, c'est de cela qu'il est question aujourd'hui : quelle séquence de notre histoire s'ouvre sous nos yeux ?

L'incertain déjoue toutes nos illusions de maîtrise, même la plus infime, même à l'intérieur de notre espace confiné, replié comme une fragile coquille et non comme une armure.

Vendredi 27 mars

R.-P.

Etrange idée : tous confinés, donc tous philosophes ? Je sais bien que, *stricto sensu*, cela n'a aucun sens. Chacun des deux milliards et demi d'êtres humains actuellement requis de ne pas quitter sa chambre n'en devient pas pour autant moins écervelé qu'il ne l'était. Certains, sans doute, se gavent, d'autres se saoulent ou se shootent, s'étourdissent de jeux ou se saturent de séries.

Pourtant, les conditions incitent à la méditation. Peu ou pas de transports, peu ou pas de travail, et à portée de main plus de questions que nous n'avions coutume d'en voir. Nous étions assurés de tout contrôler, le monde nous échappe, le hasard s'en mêle. Nous avons rendu invisibles la mort, la maladie, l'isolement, ils nous reviennent en pleine tête. Nous n'arrêtons pas de courir et de discourir, nous voilà immobiles et silencieux.

Cela ne fabrique pas, d'un seul coup, un univers de philosophes, lequel n'est d'ailleurs pas possible, ni même souhaitable. Mais cela incite à enclencher des réflexions qu'on n'aurait pas eues, à voir des évidences qui étaient estompées ou masquées. Et cela, déjà, est fort différent du monde qui était habituel juste avant.

M.

Le "pic" n'est pas atteint, la "vague" s'annonce, tous ces mots comme autant de métaphores sportives pour dire le parcours insidieux, invisible, du virus qui se répand aveuglément.

Cela a sans doute à voir avec l'idée de l'effort sur nous-mêmes qui nous est demandé, imposé. L'exploit sportif en chambre de conquérir une maîtrise de l'immobilité ou, plus encore et plus incertain, une maîtrise de notre anxiété.

Des vidéos drolatiques se multiplient sur le net pour faire soupape, pour nous distraire, mais je n'arrive pas à m'y attarder. Car j'ai le sentiment intime qu'il nous est aussi imposé de partager même à distance, anonymement, de façon désintéressée, presque non impliquée, en tout cas en toute pudeur, les deuils des familles sidérées par cette fatalité.

Les jours à venir réclameraient le silence. En attendant le bout du tunnel.

Semaine 3

Samedi 28 mars

R.-P.

Deux semaines seulement que Monique et moi retrouvons chaque jour, chacun de son côté, le rendez-vous de ce journal ambigu.

Ambigu parce qu'il semble aussi bien utile qu'inutile, capable de dire quelque chose, incapable d'y parvenir vraiment.

Comme ce qui se produit en ce moment. Tout est ambigu à double face.

Le temps ralentit et accélère en même temps, vide et trop plein. Tout change, rien n'est différent. Choses, Lieux, Gestes sont toujours les mêmes et pourtant nimbés d'un halo marquant un autre monde.

L'idée chemine que rien jamais ne sera plus comme avant. Elle aussi, vraie et fausse.

J'ai l'intuition – qui à présent aurait des certitudes ? des savoirs ? des prévisions fiables ? – que nous nous retrouverons bientôt dans un monde qui aura plus de traits communs avec les années 1950 qu'avec ce que devaient être les années 2020.

Un monde de la rareté, du manque, plus pauvre que le nôtre, dépourvu de sa surabondance de denrées, de services et d'objets. Avec des technologies survivantes, mais infiniment moins de produits de toutes sortes.

Un monde plus social, peut-être, redevenu plus politique, conscient des solidarités, des contraintes sanitaires,

écologiques, où il faudra répartir la rareté, gérer la pénurie selon des critères qu'on avait mis à l'écart.

Monde meilleur ? Pire ? Juste différent ? Ambigu, comme le reste.

M.

Cette nuit, un rêve précis : je devais réécrire dans l'urgence un article sur Winston Churchill avec l'obligation de lire sa biographie... Pourquoi lui ? Sans doute parce qu'il doit représenter pour moi une figure tutélaire de courage pour affronter la "guerre". Mais il m'est aussi resté en mémoire cet épisode impressionnant du Grand Smog de Londres en 1952, qui fit 12 000 morts par insuffisance respiratoire, en cinq jours à peine. Une tragédie due à une pollution résultant du croisement de conditions climatiques particulières et de la suractivité des usines de charbon dans toute la région.

A l'époque, même Churchill, auréolé de sa gloire pendant la guerre, avait minimisé l'événement, retardant sa prise en charge. Si Churchill, *a fortiori* ...

Je me demandais ce que devait en penser les ermites classiques, si j'ose dire, nos ermites contemporains d'avant le Covid 19 en Ardèche, en Lozère, dans le Lot, ou ailleurs dans le monde. Il doit bien en exister quelques-uns, soudain concurrencés dans leur fonction par toute une population de millions de confinés. Bien sûr, tous ceux-là sont en retrait forcé, ermites d'un mois, mais on ne m'enlèvera pas de l'idée qu'il y a là comme une concurrence déloyale qui fait perdre de sa

valeur à l'idée même de retrait solitaire, orgueilleux, à l'écart du monde. Comme un affadissement du choix, de la jouissance, sa banalisation !

La Bête avance : flot d'articles, de tweets, de commentaires complotistes qui ciblent toujours plus précisément le couple d'Agnès Buzyn et de son mari Yves Lévy, comme fomenteur d'une création de virus en laboratoire. Un sondage d'IFOP ce matin le confirme : un quart des Français adhèrent à ces thèses complotistes, à l'extrême droite comme à l'extrême gauche.

Dimanche 29 mars

R.-P.

Un printemps à l'envers ? Normalement, retour de la lumière, de la chaleur, des feuilles et des fleurs, renaissance, regain de vie... Le nôtre semble prendre le chemin inverse, vers la ténèbre et le froid, la douleur et la mort. Sans doute est-ce pour ne pas le voir que tant rêvent du temps d'après, tirent des plans sur la comète et dessinent la société de demain.

On en est loin. Il faudra longtemps encore, des jours, des semaines, des mois, endurer les chiffres des morts, les images des détresses, sans oublier tout ce qu'on ne voit pas, qu'on peut seulement deviner, supposer, des douleurs muettes et des agonies solitaires.

Ce que je n'ai encore vu expliqué par personne, c'est le mécanisme qui rend ce virus foudroyant chez certains et inoffensif chez d'autres. La répartition statistique des cas, globalement, est connue. Les facteurs de risque aggravé aussi. Mais pourquoi une jeune fille de 16 ans est-elle emportée en quelques heures ? Pourquoi, surtout, à âge égal, à profil comparable, l'un est-il finalement guéri alors que l'autre périt en quelques heures ?

Les obscurantistes ont la réponse. Je refuserai toujours ces infamies. Personne n'est puni, de rien. Aucun doigt divin ne châtie qui que ce soit. Le hasard, seul, règne dans cette histoire.

Ou la biologie, la génétique, la chimie cellulaire, je ne sais, qui différencie les cas individuels. C'est là que j'attends

explications et éclaircissements des spécialistes. Quels facteurs, quelles circonstances, quelles prédispositions rendent le virus foudroyant ? Qui le sait ? Et quand, nous, le saurons-nous ?

M.

Appels des amies, de la famille, qui toujours commencent par ce même préambule : "Ben y'a rien à dire" et qui se poursuivent parfois une demi-heure, voire plus. Un "rien" pour désigner ce trop plein d'émotions de peurs, d'angoisse, d'ennui, d'incertitude, d'attente. Juste avant que les vannes s'ouvrent pour partager ce rien si dense.

Aujourd'hui, première leçon de repassage pour Roger-Pol qui rêve d'une chemise selon les règles. L'apprentissage ne fait que commencer...

D'après les premières enquêtes, l'inégalité dans les tâches domestiques, depuis le confinement, remonte en flèche. MeToo en reste sans voix.

Christophe, le chanteur, est en réanimation à l'hôpital. Tristesse. La liste va devenir insoutenable. Il me paraît vain de vouloir se barricader dans une feinte indifférence. Où se trouve le curseur ?

Lundi 30 mars

R.-P.

Etrangeté de tous les instants.

Etrangeté de ces instants qu'on n'avait jamais connus : amis malades, amis inquiets pour nous, nous pour eux, hôpitaux embouteillés, morgues saturées, magasins fermés, rues désertes, rituel des applaudissements, à la fenêtre, à 20 h, pour les soignants et tous ceux qui nous permettent de survivre, juste après la litanie des chiffres du jour, en hausse régulière, vertigineuse, inexorable.

Etrangeté aussi, par contrecoup, de tous ces instants semblables au temps d'avant, que le temps d'après fait sonner bizarrement, même s'ils sont d'une banalité parfaite. Se brosser les dents, prendre sa douche, écrire, lire, passer l'aspirateur, faire les vitres deviennent des activités qui semblent soudain très curieuses. Des gestes de survie, presque incongrus dans leur normalité.

Comme s'il était devenu étrange de faire des gestes normaux. Autrefois, ma gymnastique quotidienne n'était qu'un rituel de mise de forme, un petit gage de vie plus souple, une tentative de ne pas rouiller, si intégré au reste que je n'y pensais plus. A présent, j'ai l'impression de faire acte de résistance, tentative de survie, vaguement ridicule et vaguement héroïque. J'imagine que c'est ainsi que les prisonniers font des pompes dans leur cellule – pas juste pour conserver des muscles, mais aussi pour tenir contre ce qui les écrase.

La prison est sans doute une mauvaise comparaison, comme la guerre, comme la plupart des métaphores que nous utilisons. Parce que nous ne savons encore ni penser ni nommer ce qui nous arrive. Alors nous tournons autour, avec nos mots anciens, nos idées d'avant, pour attraper ce que nous pouvons. Avantage : cela nous permet de dire quelque chose, de saisir quelques fragments de la situation. Inconvénient : comme c'est inadéquat, nous n'agrippons pas grand chose, peut-être rien, ou presque rien, et nous avons l'illusion que nous saisissons ce qui se passe. L'inconvénient l'emporte largement, me semble-t-il. Il va falloir inventer des outils, des mots.

M.

Depuis le week-end, nous avons reçu déjà deux mails d'amis nous informant qu'ils sont atteints par le virus. La menace rôde et cible erratiquement ses victimes.

Les premières informations commencent à nous parvenir sur le mensonge chinois que l'on pouvait craindre depuis un moment déjà. Leurs chiffres annoncés doivent sans doute être multiplié par dix. Peu de surprise de la part d'un régime autoritaire, mais cela a sans doute faussé et retardé notre prise de conscience du danger. Il semble que, sur place, le virus reprenne sa course mais que les autorités aient décidé de maintenir les malades à domicile pour ne pas gonfler les chiffres officiels.

Le Royaume-Uni se prononce pour six mois de confinement. Est-ce exagéré, seulement lucide, ou pour se dédouaner de sa prise de conscience tardive et du déni hésitant de Boris Johnson ?

Au bout de 26 jours de confinement, je commence seulement à interioriser l'incertitude de l'horizon, à l'accepter, même si le soir venu les angoisses sont plus fortes.

J'ai aussi décidé de consacrer moins de temps aux conversations téléphoniques, si répétitives, et de tenter de me rassembler pour mieux m'atteler à notre projet commun d'essai autour de la notion de limite et des tentations de l'illimité. Retrouver une chambre à soi mentale... tout le contraire du confinement, finalement.

Le plus difficile étant de ne pas se laisser absorber par les inlassables tâches ménagères, si tentantes car si mécaniques, si stériles (en dehors des nécessités classiques), qui épuisent mais agissent comme un anesthésiant anti-inquiétude.

Un livreur vient de sonner. Va commencer le moment paranoïaque à peu près bi-hebdomadaire du bain savonneux des légumes, fruits, boîtes de conserve et autres cartons d'emballage. C'est de loin, mon moment le plus redouté, car chaque geste le plus anodin paraît périlleux, une prise de risque, essentiellement fantasmée mais à laquelle on se soumet docilement : on ne sait jamais... La rationalité la plus banale est soudain prise en défaut. Et on sort de la séquence, un peu honteux de cette soumission, un peu coupable de ne pas avoir fait assez, de ne, peut être, pas avoir observé le rituel suffisamment bien, bénissant les jours sans livraison.

Mardi 31 mars

R.-P.

La tragédie, nous l'avions oubliée. Du moins nous n'en avons jamais vécue. Nous savions, par ouï-dire, par lectures, qu'il en avait existé. Guerres mondiales, déportation, massacres de masse, des témoins pouvaient nous en faire le récit. Mais ce n'étaient que des récits. Des réalités, certainement. Effroyables, bien entendu. Mais lointaines, passées, évoquées, non directement éprouvées.

Nous connaissions l'existence des tragédies. Jamais nous n'en avons vécues. Depuis trois-quarts de siècles, presque trois générations, personne n'avait traversé de tragédie. Ici ou là, des horreurs, des terreurs, de la barbarie. La liste est longue, sa réalité indéniable, pas question de minimiser, de hiérarchiser les effrois en pesant les morts, leurs nombres ou leurs qualités.

Mais ces drames n'étaient pas, comme en ce moment, une tragédie planétaire, aveugle, multiforme, capable de bouleverser en profondeur des régions du monde, des sociétés différentes. Ce tragique échappe au contrôle, à la maîtrise, nous confronte au désarroi. Avec les multiples guerres locales des dernières années, du Darfour à Daech, du Kosovo à l'Ukraine, de la Syrie au Yémen, on pouvait se dire que la situation allait être maîtrisée, que l'action militaire, ou diplomatique, finirait par avoir une efficacité.

La tragédie se reconnaît moins à son ampleur qu'à son imprévisibilité. L'issue n'est pas prédictible, le parcours pas calculable, les trajectoires ne sont pas maîtrisées. Les tentatives de fuites reconduisent au centre. Les protections deviennent des brèches.

Une seule chose est sûre : le pire. Mais on ne sait pas lequel, ni ce que pire signifie au juste. C'est à cela, sans doute, qu'on reconnaît le tragique : ce moment où l'on comprend qu'on ne comprend rien. Et que cela va continuer. Et ne faire qu'empirer. Longtemps, très longtemps.

Pas éternellement. Même les tragédies ont une fin. Mais il arrive qu'on en doute. Cela fait partie du tragique.

M.

Pourrait-on parler d'autre chose ? Juste faire un pas de côté, pour rendre le présent moins présent, pour le contourner, l'éviter ? S'évader, un moment, au moins mentalement du confinement ? C'est ce que nous proposent tous les médias avec moult dérivatifs en forme de tutos culinaires, sportifs ou psy, et de visites culturelles ou touristiques virtuelles. Ce serait tentant, mais je n'y crois guère. On ne peut devenir cordon bleu, athlète ou yogiste en dix leçons, il y faut une longue pratique des gestes.

Je crois plutôt que cette plongée imposée dans l'anxiété et le tragique nous donne des cours accélérés de vie, de réajustement au réel. C'est sûrement cela, une épreuve : cet apprentissage par la contrainte, qui nous bouleverse, saute les étapes pour viser l'essentiel, pour déciller les regards sur nos

insouciances récentes, nos aveuglements et dénis. Au sortir de l'épreuve, on est autre.

S'arrimer à la prévision du monde d'après, magiquement plus responsable, n'est qu'une forme encore plus subtile d'évitement.

Car tout cela est d'abord affaire de tempo : après la sidération, le temps du tangage, de la traversée, et celui des bilans. C'est en fonction de ces traversées non éludées que le dessin du monde à venir émergera. Pas avant. Pas pendant.

Un monde d'après où, en tout cas, les sornettes transhumanistes, déboussolées et sonnées par un simple et minuscule virus, devront revoir leur copie sur les promesses de vie allongée, immortelle.

Un monde d'après où les "personnes âgées" seront, sans fard, rendues à leur âge, fragile, incertain, déclinant, inéluctable. Loin des mirages pour cibles publicitaires.

Mercredi 1^{er} avril

R.-P.

189 633 cas recensés aux Etats-Unis, selon le tableau mondial de Johns Hopkins University, constamment mis à jour, que je suis depuis son début. Il indique, à l'instant, 874 081 cas recensés dans le monde, et 43 291 morts.

Ces chiffres ne disent rien. Les chiffres jamais ne disent la peur, les rôles, l'effroi, le désespoir.

Tout ce qu'ils indiquent, c'est la vertigineuse croissance de la pandémie. Je me souviens du même tableau quand il affichait quelques 2000 cas, dont les trois-quarts en Chine, et quelques dizaines de morts.

Je me souviens de ceux qui expliquaient que c'était une grippette. Je me souviens que je n'étais pas loin de les croire, parce que cela m'arrangeait de ne pas voir le risque. Je me souviens que j'avais trouvé excessif et alarmiste Nicholas Taleb expliquant qu'il était rationnel de paniquer. Je comprenais ce qu'il voulait dire, mais cela demeurait comme un raisonnement, dont je concevais la légitimité générale, en doutant de sa pertinence pour cette situation précise.

Il est facile de se moquer de ceux qui se sont trompés. Il est facile aussi, un peu moins, mais facile encore, de se moquer de soi et des biais qu'on entretenait pour se tromper. Il est plus instructif de constater combien peu savent, et combien tous savent peu.

Trump, qui niait la gravité de l'épidémie, puis affirmait qu'elle serait enrayée pour Pâques, annonce aujourd'hui de

100 à 200 000 morts sur le sol américain "si les Etats-Unis font un bon travail". Qu'il soit ridicule est une chose. Qu'on puisse ne pas l'être en est une autre.

Ce qu'enseigne aussi, jour après jour, la tragédie : l'ignorance des savants, l'impuissance des puissants, l'aveuglement des clairvoyants. Et si ça s'appelait l'humanité, simplement ?

M.

Vu la date, éviter aujourd'hui toute tentative de farce. Celle que nous vivons est suffisamment obsédante. Grimaçante comme dans *La mort et les masques* (1897), la fête macabre du grand peintre d'Ostende, James Ensor. Du carnaval de sa ville, il disait "c'est le monde à l'envers", comme à Venise, en février dernier, quand le virus s'est emparé de la ville.

Je commence seulement à accepter l'idée que l'épisode sera long. Je préfère renoncer, pour l'instant, à l'image tant reprise du "bout du tunnel", inutilement décevante quand le point d'horizon demeure flou et sans cesse recule. Nos horloges sont à reconfigurer, pas question ici d'heure d'été ou d'heure d'hiver mais d'heures allongées, répétées ou gelées, c'est selon.

Après le confinement, quelle que soit sa fin, il y aura rebond de l'épidémie, même s'il est impossible de prévoir son intensité. Dès lors, ce sera comme une humanité à deux

vitesse qui va s'instaurer : "les immunisés et les autres". Notre protection de l'heure deviendra fragilité sociale, sans solution tant qu'aucun traitement ou vaccin ne sera disponible.

A travers les éditoriaux qui se multiplient, un fil ténu qui les relie et me dérange : tous voient la possibilité d'un monde différent qui émerge. Comme si la catastrophe devait, à coup sûr, avoir une résonance morale, être porteuse d'une réhabilitation, d'une réévaluation de nos comportements. Sobriété, solidarité, humilité, tempérance, bienveillance... voilà les nouveaux mots d'ordre, les nouvelles injonctions. Qui me lassent, tellement ils rêvent d'une humanité sans ombre, sans ambivalence, sans tension, sans désir, sans conflits, sans négatif, sans tragique. Tellement ils font fi de ce que nous sommes et scotomisent naïvement les interrogations. Autant de regards borgnes.

Jeudi 2 avril

R.-P.

Devient-on parano ? A force de voir s'accumuler les morts et se multiplier les contaminations, à force d'entendre les aveux d'ignorance concernant les modes précis de transmission indirecte du virus et sa durée de vie, on commence à se méfier de tout.

Je ne lis plus le journal dans la version papier qui arrive encore sur mon paillason le matin. Je le prends à travers une feuille de papier ou un kleenex et le mets directement à la poubelle, avant de lire l'édition numérique.

Avec les livraisons, c'est compliqué. Avec la poubelle, ce n'est pas beaucoup plus simple. Il faut descendre le sac dans le local de l'immeuble, toucher plusieurs boutons de porte, emprunter un couloir, manœuvrer le couvercle de la poubelle, dont l'intérieur, pas forcément désinfecté, peut conduire du virus en masse. Je mets des chaussures spéciales, des gants à usage unique que je jette ensuite avant de me laver longuement les mains.

Je me trouve pris entre le sentiment que tout cela est excessif, ridicule, et d'autant plus que c'est peut-être inadéquat, et l'idée qu'on ne sait jamais, que les experts ont quantité de doutes et d'avis différents, ou incertains.

La difficulté tient à la relation entre la gravité du risque (si je l'attrape, il y a des chances que je meurs) et la méconnaissance de ce qu'il faut faire pour couper les possibilités de contamination indirecte.

Comme nous ne voyons rigoureusement plus personne, l'unique possibilité d'être en contact avec le virus passe par les lettres, colis, marchandises et nourritures qui nous sont apportés du dehors.

Du moins si l'on écarte toute possibilité de transmission aérienne. Parce que nous continuons à ouvrir les fenêtres plusieurs fois par jour, à nous asseoir, en fin de matinée, quelques minutes dans le rayon de lumière qui envahit à ce moment-là mon bureau, les jours où le soleil se montre. Si le virus s'accrochait sur des particules fines, voyageait seul dans les airs, nous serions foutus.

Apparemment, ce n'est pas le cas. Donc, la seule porte à fermer est celle des paquets et denrées venant du dehors. D'où les précautions que nous prenons, peut-être exorbitantes, peut-être insuffisantes. Ce "peut-être" rendrait fou, si l'on s'y attardait.

Alors on prend ces précautions, et basta cosi. En essayant de penser à autre chose. Ce qui ne marche que modérément.

M.

La question se fait toujours plus taraudante : comment se penser à l'abri chez soi, quand on veut aussi garder la conscience de ce tangage général sur un océan de tourmentes, peut-être invisible puisque l'on n'approche pas des hôpitaux, mais bien réel ? Que faire de ce décalage entre notre réalité personnelle protégée (pour l'instant) et cet extérieur, en proie à la mort galopante ? Ni connectés, ni déconnectés, en lien par

éclipse, pour que ce soit supportable, chacun selon ses capacités.

Alors que nous perdons un peu notre rapport au calendrier, au déroulement des jours, il semble important de mesurer la différence abyssale qui se révèle entre la tentation du "présentisme" contemporain, si bien décrit par l'historien François Hartog, qui privilégie le seul instant présent au détriment de la conservation de la pensée et de notre passé et de notre avenir - un présentisme choisi, si l'on veut - et ce présentisme d'un nouveau genre, imposé par le confinement. Celui-ci oblige à ne vivre que le moment présent, tant est grande l'incertitude des temps à venir, faute de projets, tous à l'arrêt, faute de représentation de la suite.

La différence tient sans doute à l'absence de mouvement, de mobilité : un présentisme insouciant, épicurien, et toujours en mouvement, peut demeurer inconscient de lui-même.

Au contraire du présentisme forcé, sans mobilité, qui révèle ses absences de perspectives, qui paralyse et inquiète. Assistera-t-on, à l'issue de tout cela, à une meilleure réévaluation de notre place dans le temps ?

En Italie, "l'aplanissement de la courbe" se fait attendre. le nombre des contaminés augmente à nouveau. Et si ces modèles de prévision se révélaient inadéquats ? Et si les stratégies devenaient impuissantes à juguler le fléau ? De toutes mes forces, j'espère me tromper et être démentie...

Dans *Le Monde*, le romancier Douglas Kennedy vilipende à juste titre Donald Trump pour sa gestion mystique de la crise, attendant "la résurrection" pascale du Christ vers le 12 avril pour engranger des voix, alors que New York est déjà à genoux devant la violence de l'épidémie. Yuval Noah Harari, en prophète gouroutisé, prédit le prochain "vide américain" et ses conséquences, comme si le virus à lui seul rebattait toutes les cartes de la géopolitique mondiale, alors que des signes bien plus lointains suffisaient pour parvenir aux mêmes conclusions AVANT le virus. Il est à craindre que ce virus devienne le passe-partout commode pour dichotomiser à l'excès le monde d'avant et le monde d'après, frontière artificielle, décidément trop simpliste.

Vendredi 3 avril

R.-P.

Contre l'horreur, que pèsent les calembours ? Rien, évidemment. Entre tragédie et blagounettes, pas de commune mesure.

La décence exigerait de s'en dispenser.

J'avoue ne pas parvenir à y renoncer, même avec la vive conscience du caractère dérisoire, infantile et ridicule de ce type d'esquive.

"Pendant l'épidémie, le ridicule continue".

Donc j'assume.

De jouer au con finement.

De distinguer cons finis et confinés.

D'imaginer un charcutier landais clamant l'authenticité de ses produits en criant : "Ici, aucun confit ne ment !"

De prêter à Cyrano qu'on fit nez de sa tirade

D'intituler un mémoire explorant le point de vue du bouddhisme sur le virus "Vide et Covid"

De chercher où sont les fruits confits nés

De ne plus lire qu'Ovide

Entre ces nullités et l'effroi mondial, je vois clairement la distance absolue. Mais, à chacun ses faiblesses, ses digues minables, ses remparts de papier.

Je n'expliquerai même pas ce que j'ai défendu souvent, en d'autres circonstances, qu'il existe un héroïsme du mauvais jeu

de mots, un courage du mauvais goût. Trop facile. Et déplacé.
Les courageux sont au chevet des malades.

Mais j'assumerai la bêtise.

Depuis que j'ai appris à parler, j'ai trouvé dans certains usages décalés des mots une forme singulière de refuge. Absurde contre absurde, sans doute.

A l'absurdité incontrôlable du monde, celle des morts sans justification, des souffrances sans relève et des cruautés sans signification, tenter de répondre par des bribes d'absurde fabriqué, forgé, agencé. Qui ne détraquent pas le grand absurde mais donnent l'illusion éphémère de le contrer un instant.

Aussi nul que de souffler en l'air pour s'opposer à l'ouragan.

Mais il faut accepter, aussi, d'être nul.

Pas trop souvent, d'accord.

A domani, bambini.

M.

11 h 19, ce matin. Je suis sur le site du Coronavirus Resource Center de l'Université Johns Hopkins qui tient scrupuleusement à jour les chiffres de l'épidémie. Il est inscrit 1 017 693 contaminés et 53 179 décès dans le monde. Je tourne machinalement la tête un instant pour revenir vers l'écran. Il est inscrit 1 018 948 et 53 211 décès. 32 morts en une seconde. En un clin d'œil.

Aujourd'hui, on nous annonce le "pic" de l'épidémie pour le 6 avril. Entre temps, le pic est devenu "plateau" qui s'étire sur de longs jours incertains, sans résultat assuré.

Edouard Philippe envisage un éventuel déconfinement par palier, par région, par âge, sélectif. Autrement dit, les personnes de plus de 60 ans devront rester confinés...Double peine du risque et de l'enfermement prolongé. Horizon bouché. Pour me consoler, je me demande si le regard que porte la société sur ses vieux pourrait, à l'issue de cette séquence, évoluer, en mieux.

Si les vieux - désignés comme tels sans tour de passe-passe sémantique - récupéraient ce qui leur a été volé, avec leur complicité soumise, durant de nombreuses années, à savoir leur valeur, le respect qui leur est dû, ce que dans les temps anciens on appelait leur "noblesse". Noblesse de l'âge, de l'expérience, de l'autorité et de la fragilité dans le même mouvement, noblesses évidées par le jeunisme triomphant. Affaire à suivre. Ou sinon, demeure, l'hypothèse, plus grinçante, de vieux définitivement invisibles, encore plus ghettoïsés dans leur EHPAD.

On pourrait imaginer, rêver, dans le monde d'après l'épidémie, des vieux qui ressortiraient, chancelants de tant d'enfermement, chevelures définitivement blanchies, mais restaurés dans leur dignité, d'avoir - pour certains - vaincu la Bête. Pour un moment.

Semaine 4

Samedi 4 avril

R.-P.

De l'insouciance au souci de survivre. Voilà le passage que nous sommes en train de faire, tous, sans peut-être que chacun s'en rende compte.

Il y a peu de temps, même si cela paraît déjà loin, nous déambulions dans les rues, nous nous serrions la main, nous nous embrassions, nous mangions ensemble, nous nous tapions sur l'épaule.

Nous n'avions pas en tête de contaminer ni de nous protéger. Nous n'avions d'ailleurs souci de nos santés que de manière privée, et non collective.

Nous faisons le marché, les courses, les magasins, sans songer que quoi que ce soit pût manquer. La surabondance nous semblait parfois même lassante, excessive, harcelante. Nous avons, par moment, de vagues rêves d'austérité frugale et de simplicité candide. Mais nous ignorions le manque.

A présent, le spectre de possibles pénuries commence à rôder. Quelques articles ne sont pas disponibles, y compris certains de "première nécessité", comme on dit, farine ou yaourts, par exemple. On se raconte que c'est temporaire, accidentel. Pour l'instant.

Nous vivions avec l'embaras des surplus, des denrées excédentaires, la crainte du gaspillage. Le temps vient des attentes et des produits manquants.

Inutile de fantasmer sur les famines d'autrefois et les misères des assiégés de jadis. Nous en sommes infiniment loin.

Mais le temps où l'on ne pensait pas manquer, où tout était à disposition, assuré, offert, prodigue... nous savons que ce temps s'éloigne.

Il se pourrait qu'il revienne assez vite. Ou que ce soit plus long, ou moins simple. Il se pourrait qu'il ne revienne pas de sitôt. Ou jamais. Ces incertitudes, ces questions, ces éventualités en suspens, elles aussi, sont neuves.

Ce ne sont pas seulement nos gestes quotidiens qui ont changé. Ni nos risques sanitaires et nos probabilités biologiques qui se sont modifiés. Ce sont aussi nos manières de prévoir, d'estimer, d'espérer et de craindre.

Et ce n'est qu'un début. De jour en jour, les soucis s'affinent, se complexifient, s'aiguisent, se montrent sous un jour différent.

M.

Ce que je redoutais le plus advient : l'annonce faite hier en fin d'après-midi par des scientifiques américains que, selon leurs études, le virus se propage non seulement par "gouttelettes" mais aussi de façon "aérosol" c'est-à-dire transporté par l'air entre personnes qui simplement se parlent, si l'une est infectée. L'étau des inquiétudes se resserre dangereusement. Le discours médical et politique fait donc depuis hier soir un virage à 180 degrés. L'Académie de Médecine prescrit le port des masques dit "alternatifs" et les autorités, déboussolées, l'encouragent soudain, démentant toutes leurs injonctions des dernières semaines.

D'après les modélisations d'experts anglais, la France compterait 2 millions de contaminés. Très loin du chiffre officiel, mais sans rapport avec le seuil de contamination de groupe recherché de 50% de la population. Cet objectif paraît irréalisable.

On nous apprend que les prévisions météo seront désormais beaucoup plus floues, le trafic aérien étant interrompu à 90%, les avions ne peuvent plus transmettre les données utiles au calcul. Je ne sais pourquoi cela me trouble, dans la mesure où nous ne sortons pas de la maison. L'idée de ce dérèglement qui s'ajoute à tous les autres m'angoisse. Tous les repères les plus intégrés s'effacent.

Sans doute faudra-t-il, dans les temps qui viennent, revenir au doigt levé pour éprouver le sens du vent, à l'examen vigilant de la densité et de la fréquence des cirrus, altostratus et autres cumulus, ou à la sensation indiquée par ses articulations, pour mesurer le taux d'humidité, sans compter la frisure des cheveux, "comme au bon vieux temps". Je hais la nostalgie.

Dimanche 5 avril

R.-P.

Les tâches ménagères, autrefois déléguées, occupent une partie inhabituelle de l'emploi du temps, pour nous maintenir dans un environnement propre, rangé, finalement "normal", et non désorganisé par la désorganisation générale.

Dès lors, faire les vitres a des airs de résistance (*Let the sunshine in*), passer l'aspirateur élimine on ne sait quoi mais sûrement quelque chose, et un coup de chiffon sur les meubles évite de retourner trop vite en poussière.

J'ai commencé à découvrir comment se repasse une chemise. Je savais jusqu'à présent sans difficulté faire la cuisine (pas trop mal, selon quelques amis), laver du linge, faire la vaisselle, un peu de ménage et surtout faire les courses (ce que j'adore, mais c'est un souvenir de l'ancien monde).

Je savais donc me débrouiller à peu près, mais je n'avais jamais touché un fer à repasser. Je me dispense de commentaires sur la honte de cette lacune, comme les circonstances qui ont produit pareille situation. Elle a pris fin la semaine dernière, depuis que j'ai tâtonné avec quelques tee-shirts et plusieurs chemises. Je vais recommencer bientôt. Avec un peu de chance, je ne mourrai pas ignorant.

Alors, c'est quoi la vie ?

Prendre le petit déjeuner, faire sa toilette, laver la salle de bain, faire de la gymnastique, écrire un article de journal, passer l'aspirateur, lire quelques chapitres en prenant des notes, éplucher des légumes, déjeuner léger, rédiger quelques

pages d'un prochain livre, reprendre ce journal, répondre à des mails, téléphoner, skyper, whatsapper, tweeter, instagramer, refaire un peu de gym, mettre une machine en route pour le linge, écouter les informations puis un quatuor à cordes de Beethoven pour ne pas devenir fou, diner, regarder une série sur Netflix.

Et le lendemain recommencer. C'est la vie. Oui et non.

M.

Dans un article du *Journal du Dimanche* consacré aux possibles stratégies de déconfinement, j'apprends que les personnes n'ayant jamais rencontré un virus, sont désignés par les épidémiologistes et les experts sous le nom de "naïfs". C'est, semble-t-il, la dénomination convenue, valable pour tous les non-contaminés par un virus, que ce soit le Sida en 2008 ou le Covid 19 actuellement. Une appellation qui a le mérite de la clarté, si ce n'est celui de l'exactitude ou de l'impudence.

Où réside la naïveté dans cette histoire ? Les non encore contaminés seraient des Hurons en terre virologique inconnue ? Des "Simplet" ignorants de la malice des virus face aux "Atchoum" qui combattent vaillamment la maladie ou face aux "Prof", sûrs de leur expertise pourtant tâtonnante ? Des naïfs qui croient conserver leur virginité confinée alors qu'ils ne mesurent pas le danger alentour ?

Si on m'avait demandé mon avis j'aurais préféré le terme d'"innocents", comme des Papes dans l'Histoire, comme des

enfants, ou encore comme certaines victimes (Je n'oublie jamais Raymond Barre). Une innocence retrouvée face à la menace qui frappe au hasard, une menace que l'on perçoit tous, mais en aveugles. Non, tout sauf naïfs.

A l'initiative de Roger-Pol, on vient de nous livrer un objet insolite : une machine à coudre. Pour cause de masques alternatifs à fabriquer. Comme dans la chanson de Charles Trenet "Papa pique et maman coud", j'aimerais vraiment que la répartition des tâches soit effectivement respectée, étant donné mon peu de goût pour les travaux manuels. Mais si l'on veut s'équiper pour les beaux jours de déconfinement à l'horizon de l'automne, il vaut mieux s'y mettre dès maintenant !

On parle de miroir de "courtoisie" pour ceux installés à l'intérieur des pare-soleil des voitures, on pourrait appeler masques de "courtoisie", ceux qui nous protégeront les uns des autres dans les temps à venir. Ce sera la moindre des prévenances, dans les nouveaux codes de politesse.

Lundi 6 avril

R.-P.

Est-il vrai que "tout va changer" ?

Intellectuels, éditorialistes, commentateurs et analystes le répètent à satiété. Les uns pour se féliciter de l'avènement d'un monde plus frugal, plus sobre, plus raisonnable, ou plus solidaire, plus humain, plus sain, plus équilibré... Les autres pour s'inquiéter d'un futur proche plus contrôlé, ou plus entravé, ou plus pauvre, ou plus méfiant, plus inégal, plus individualiste.

J'ai du mal à y croire.

Non pas que cette crise doive être sans conséquences. Elle a déjà, elle aura plus encore, dans les temps proches, une foule d'effets profonds, sanitaires, économiques, sociaux, politiques, idéologiques...

Mais nous ne savons pas lesquels.

Nous ne pouvons pas à la fois dire "quel événement surprenant que cette épidémie ! Nous n'en avons rien pu prévoir" et décrire avec un luxe de détails ce que sera le monde d'après.

En fait, chacun ne se livre qu'à son sport habituel : critique du capitalisme, dénonciation de la croissance ou défiance envers la subversion populaire. En prétendant décrire le monde de demain, tous gesticulent comme hier. Avec les mêmes mots, les mêmes tics, les mêmes mimiques.

On change à tue-tête "bientôt tout va changer", sur l'air de "Je vous l'avais bien dit depuis longtemps".

Personne, du moins dans ce que j'ai pu lire ou entendre, ne demande simplement ce qui va (peut-être) changer et ce qui ne va (sans doute) pas se modifier du tout.

Deux qualités font cruellement défaut à tous ces discours.

D'abord le minimum de prudence et d'humilité que la situation requiert. Nous ne sommes qu'au tout début d'un effet domino dont les répercussions innombrables sont à la fois imprévisibles et risquent d'être hors de contrôle quand elles deviendront visibles. Les grandes envolées, si fermement assurées de ce qui adviendra, si certaines de ce qu'il faut faire pour assurer ceci ou écarter cela, sont donc extraordinairement présomptueuses. Et discrètement ridicules. Parfois pas discrètement du tout, d'ailleurs.

D'autre part, le minimum de discernement que l'on peut attendre des intellectuels semble s'être absenté. Si profonde et violente que soit la crise, pas besoin de longues études pour songer qu'il y a quantité de choses qu'elle ne changera pas. A commencer par la démesure et la folie. Juxtaposés à la mémoire, l'oubli et l'indifférence. Entrelacé à la solidarité, l'égoïsme.

Au début des années 1920, le mot d'ordre de tous les partis politiques était "Plus jamais ça !". Plus jamais les millions de morts de la Grande Guerre, les cadavres pourrissant dans la boue, les femmes veuves ou violées, les enfants orphelins, les pays exsangues.

Et vingt ans, vingt ans seulement après, tout recommençait. L'avenir ne dure pas longtemps. La grande leçon de l'histoire est que personne ne retient la leçon de l'histoire.

Alors, quand j'entends "tout va changer", je sors mon scepticisme.

M.

Hier soir, le choc de l'annonce par des amis du décès d'un de leurs proches. Nous l'avions rencontré - un homme d'affaires joyeux, plein de vie, d'idées, d'élégance - il y a à peine un mois, lors de notre escapade à Bruxelles, juste avant notre auto-confinement... Soudain, la mort qui rôde, masquée par l'avalanche des chiffres quotidiens anesthésiques, s'est incarnée...

"L'occasion fait le larron" : on dit généralement cela d'un événement, imprévisible, qui soudain ouvre une fenêtre, une "*window opportunity*" disent les Anglo-saxons, à ce qui cherchait sa voie... C'est ainsi que l'on assistera au triomphe éclatant du capitalisme numérique récolteur de données, allié aux gouvernements occidentaux complices, pour imposer les méthodes raffinées et éprouvées de contrôles sociaux des systèmes autoritaires, à la chinoise. Tout cela au nom de notre santé, mais déjà avec un œil aiguisé sur les innombrables opportunités futures. Une autre forme d'illimité, si tentante, au service du pouvoir politique qui reprend la main.

Dans un reportage, le malaise de ce jeune père de famille niçois, qui promenait son enfant quelques instants sur le cours Masséna, rappelé à l'ordre par le message d'un drone

virevoltant au-dessus de lui, inquiet - si ce n'est déjà apeuré - d'exprimer son malaise au policier qui s'avavançait, prêt à verbaliser. Malaise de se retrouver partagé entre les nécessités de l'heure et la terreur encore plus grande de ces restrictions d'un nouveau genre.

Mardi 7 avril

R.-P.

C'est chaque jour plus compliqué. Pas dans le quotidien, somme toute à peu près normal. Mais dans la tête, le cœur, les émotions, ça se complique.

Parce que des amis sont malades, certains déjà morts, et que les récits, les détails et les souffrances s'accumulent, comme une marée montante qui encercle.

Ce qui est compliqué est ce qu'on doit en faire ou ne pas en faire, ce qu'on parvient ou ne parvient pas à endiguer, en cherchant comment y parvenir et selon quelle perspective.

Il faut le redire : En vibrant à toutes les souffrances, on serait à l'instant anéanti, déchiqueté.

En les vitrifiant toutes, on serait inhumain, monstrueux, barbare.

Quelque part entre deux, on fait quoi ?

A tâtons, sans équilibre, sans boussole, entre tendre et dur, affecté et inoxydable, on chemine comme on peut, jour par jour, heure par heure, ne sachant si, pour tenir, il faut faire forteresse ou cœur d'artichaut, ballotté de l'acier qui s'oxyde à la pitié qui déchire.

M.

Un printemps pour rien, sans moi, sentiment de gâchis !
Après toutes ces semaines hivernales et consciencieuses de luminothérapie pour tenter de compenser le manque de

luminosité dont la méditerranéenne que je suis se languit, me voilà placée sous cloche, à distance, pour un printemps par la fenêtre.

Entre répétition monotone et ennui insidieux des gestes du quotidien confiné, me reviennent en mémoire les propos du neurobiologiste Pierre-Marie Lledo, Grand Prix de l'Académie de Médecine, qui dirige le département de neurosciences de l'Institut Pasteur, lors d'un entretien accordé pour notre livre *Humain* en 2011.

Il évoquait le concept de "flex-stabilité", qu'il avait forgé : le fait que notre cerveau est toujours confronté à la recherche permanente d'un point d'équilibre. Sans cesse, il navigue de façon contradictoire entre besoin de diversité, de renouvellement et besoin de stabilité, d'habitude.

Résultat : quand la balance penche trop d'un seul côté, l'ennui voire la souffrance deviennent des moyens que le cerveau met en œuvre pour perturber une trop grande stabilité ou répétition. Selon lui, "*dès lors que le cerveau cesse de lutter, notamment contre l'ennui, la dépression s'installe.*" Va donc pour la flex-stabilité ! Il devient urgent de rectifier la balance, de créer de la diversion pour déjouer subrepticement cette habitude du confinement.

Jeudi 9 avril

R.-P.

Hier, nous n'avons rien écrit dans ce journal, pour la première fois, ni Monique ni moi.

Trop occupés à d'autre chose ? Ménage, cuisine, lectures, écritures, Skype, téléphones et mails... sans doute.

Ou peut-être une esquive de ce qui chaque fois revient, attend, inquiète, quand on s'y met.

Creuser l'incertain, l'inquiétant, l'inconnu.

Savoir qu'on ne sait pas.

Répéter que rien ne se répète strictement à l'identique.

On n'a pas forcément envie toujours, ni la constance de s'y contraindre.

Il doit pourtant falloir. Mais je ne sais pas exactement pourquoi.

C'est peut-être ça qu'on cherche, quand on écrit : on cherche pourquoi, et on continue pour finalement ne jamais trouver, sauf les leurre qu'on s'est fabriqués en chemin.

M.

Hier, soirée singulière de Pessah, la Pâque juive. Forcément en tête à tête. C'est-à-dire tout le contraire du bordel habituel, mouvementé, mais en chair et en os. Contrairement à d'autres, nous avons refusé le succédané proposé par *Zoom*, ce site de visio-conférence qui fait fureur depuis le début du confinement. Je ne me résous toujours pas,

en tout cas pas encore, à cette vie par vidéo interposée. Je préfère m'en tenir aux voix téléphoniques, plus charnelles, moins artificielles que ces visages décavés, ces images figées, mal cadrées, sans contact. Encore une nostalgie de l'ancien monde...

Ce matin, j'ai craqué. En larmes une bonne partie de la matinée, après avoir entendu le témoignage d'Emmanuel Grégoire, premier adjoint d'Anne Hidalgo à la Mairie de Paris expliquant, la voix étranglée de tristesse, qu'à Paris le Samu ne venait même plus chercher les vieilles personnes dans les EHPAD, les laissant mourir sur place, en raison de la saturation des services de réanimation. Sans aucun moyen d'assurer une simple dignité de leur fin de vie. Sacrifiés.

Pendant une simple fraction de seconde, on entrevoit les douleurs incommensurables, les terreurs à l'œuvre, le noir absolu. Avant de se reprendre pour tenir, confinée, non contaminée et non immunisée...

Comme pour tous, la lassitude gagne avec l'incontournable prise de conscience que "ce sera long". Comment penser un horizon d'immobilité pour les 12 à 18 mois à venir, délai incertain de la promesse d'un vaccin ?

Je rêvais de voyages, de loisirs, d'ailleurs, sans pression du travail. Ne reste que l'espace d'une chambre. En confinée, non contaminée et non immunisée. Bis repetita vaut mieux que deux tu l'auras...

J'ai appris que les soignants inquiets qualifient d'"effet Coupe du monde", ce moment crucial du déconfinement où l'épidémie pourra à nouveau s'embraser du fait du désir de la plupart de fêter les retrouvailles générales. Oui, la suite inquiète encore plus.

Vendredi 10 avril

R.-P.

Des vieilles, des vieux qui meurent seuls. Sans les leurs, solitaires et glacés. Visites interdites, isolement réglementaire. Au nom de l'intérêt général, de la santé publique et de la sécurité sociale.

Pas au nom de l'humanité.

Parce que l'humanité sait, exige, hurle, s'il le faut, que nul ne peut être privé de la présence de ses proches à son dernier soupir. Et que nul ne peut se voir interdire de venir tenir la main fripée de sa mère, de sa grand-mère, de son père, de son grand-père, au moment où cette personne est à l'agonie.

Si chacun le veut, évidemment. Et assume les risques. Et se voit assurer protection et suivi.

Mais il en fut décidé autrement. Et ceci est inhumain, immoral et indigne.

Il est urgent que les visites aux mourants soient autorisées, que des équipements de protection soient prévus, un suivi assuré, des informations détaillées fournies.

Il n'est pas supportable qu'un règlement sanitaire, fût-il légitimé par toutes les précautions médicales du monde, puisse s'interposer entre parents et enfants au moment du trépas.

Je pense à Antigone et Créon, le vieil affrontement du pouvoir et de ses normes avec les lois non écrites mais impérieuses de l'humanité.

C'est bien quelque chose de cet ordre que nous vivons, en ce qui concerne l'isolement des mourants et l'interdiction des visites.

Et cette inhumanité ne doit pas être permise.

M.

Nous en sommes à nous contenter et nous rassurer d'un simple et millimétrique freinage des admissions en réanimation ou d'une stagnation des chiffres des décès toujours aussi effarants : plus de 12000 morts en France à ce jour et 96786 dans le monde.

Durant la fête de Pessah, les Juifs célèbrent la libération des Hébreux de leur esclavage en Égypte sous la conduite de Moïse. Un difficile exode qui se solda par une traversée du désert durant 40 ans, avant d'atteindre la Terre Promise.

Les idées de liberté et de traversée de l'aride sonnent singulièrement en ce moment. Dans le monde de maintenant, celui de l'instant incertain. Ni le monde "d'avant", ni celui "d'après". Cette dichotomie temporelle, si manichéenne, est d'ailleurs tellement navrante tant elle est infiltrée, saturée de jugements moraux sur nos présumés manquements passés ou nos bonnes résolutions à venir pour un éternel premier janvier durable et solidaire. Avec ses "goodies" et ses "badies". Ses premiers de la classe et ses cancrs obtus. Comme si les séparations étaient étanches, tranchées. Dans nos temps de contagion, voilà un fantasme de pureté bien radicale, loin des

osmose complexes du réel, de ses détours et de ses dissonances non contrôlées. Le désert enseignerait plutôt une leçon d'humilité. Qui ne renie en aucun cas l'espoir.

Après avoir été, submergée, ces dernières semaines, par le bruit obsédant des informations à jet continu, je tente de redéblayer un peu de terrain pour retrouver le désir de musique. En raison du confinement, j'ai dû annuler nos places pour un concert autour de la musique d'Astor Piazzolla, prévu dans dix jours. Je ne saurais expliquer pourquoi, tout au long de ma vie, dans les moments difficiles, je retourne inmanquablement vers ce grand compositeur, ce fils d'immigré italo-argentin de New York, promoteur du Tango Nuevo. Gidéon Kremer, violoniste hors pair dont je garde intact le souvenir de notre rencontre, ne s'y trompe pas qui le compare à Schubert. Sans doute parce que ses avalanches sophistiquées de notes au bandonéon, heurtées, pulsées, sans entrave, se révèlent si proches, si expressives de la voix humaine. Une voix sombre, inquiète, saturée de tristesse et de mélancolie. Mais têtue, qui ne renonce pas.

Semaine 5

Samedi 11 avril

R.-P.

Depuis hier, j'étais à même, sans grand succès, sans gros échec non plus d'ailleurs, de tenir en lisière les récits de chaos et de cauchemar que me font des amis, des gens avec qui je travaille, des vidéos anonymes.

Une amie, hospitalisée une nuit entière pour un soupçon de Covid dans une chambre partagée avec une femme mourante au souffle sifflant, ne se remet pas du traumatisme. Et se demande à chaque instant si la femme du lit d'à côté est encore vivante ou déjà morte.

Des directrices et directeurs d'EHPAD, avec qui j'ai passé une heure et demi sur Skype pour un travail en cours, qui font des récits sobres, courageux, d'apocalypse inhumaine, que je n'ai pas le courage de transcrire.

Un très vieux collègue, grand helléniste, qui sort de vingt jours de réanimation dans un état visiblement très confus et demande à chacun s'il habite chez les vivants ou bien chez les morts, comme s'il avait été intubé dans l'Hadès et ne savait plus très bien qui est qui, des normaux ou des zombies.

Sur Twitter, tout à l'heure, par hasard, 2'35 de vidéo hallucinantes, quelque part en Uruguay, j'ai oublié la ville, des cadavres entassés dans des sacs en plastique dans les ruelles avoisinant l'hôpital, des voutours qui tournoient, des corps en attente sur les trottoirs à défaut de personne qui puisse s'en occuper.

Avec ça dans la tête, les yeux et les oreilles, vaquer à la vie normale, écrire, ranger, manger. C'est à la fois facile et impossible. On fait comme on peut. Il fait beau, d'ailleurs.

M.

Ce matin, pour la première fois depuis un mois, munis de nos attestations, nous sommes sortis. Sortis de la maison, de l'immeuble. Avec réticence pour ma part mais détermination aussi, car je commence à ressentir à quel point la claustration totale pourrait avoir des conséquences plus lourdes qu'il n'y paraît. Question d'orientation. Et effectivement, les premiers pas furent incertains, précautionneux, comme une reprise de contact avec l'air printanier, les éléments, les arbres et la lumière non encadrée par une fenêtre. En déboussolée du bitume, je me demandais ce que représente le kilomètre autorisé. Nous avons fait exactement 1280 pas soit 0,82 km. Ne pas abuser des bonnes choses.

Nous avons croisé, à distance respectable et respecté, un vieux monsieur masqué promenant son chien. J'ai tenté de lui sourire par solidarité, mais rien du restant de son visage ne permettait de voir s'il était indifférent à mon signe ou s'il me répondait. C'est un avant-goût de ce qui va se perdre dorénavant et pour longtemps, tous ces langages éphémères et muets, ce véritable art du théâtre de la rue, de nos vies de passants convertis à l'ascèse puritaine, hygiénique ou pas, des pays asiatiques ou nordiques.

Dans la presse, les enquêtes se multiplient. Etrange moment que ce confinement où nous servons tous de cobayes à ce véritable laboratoire à ciel ouvert pour sociologues avides d'études. Du pain béni que ce temps arrêté pour ceux qui ne rêvent que de classifier, de mesurer, de typologiser sous tous nos angles, nos comportements de confinés, de sujets en suspens, épinglés à domicile comme des papillons soumis. Sont passés au crible nos changements de consommation, nos pratiques sexuelles, nos rêves, nos peurs ou notre opinion de béotiens sur l'hydroxychloroquine. Il n'est plus qu'à espérer que ce savoir accumulé, comme autant de constats d'évidence, sera rangé aux oubliettes. Archivés jusqu'à une prochaine pandémie.

Même la météo au beau fixe m'inquiète. Le spectre avant coureur d'une possible canicule cet été, cumulé aux développements de l'épidémie, me désespère déjà, en prévision. Comme une anxiété exponentielle mais n'est ce pas, fatalement, le principe de fonctionnement en roue libre de l'anxiété ? Il est temps de retourner à la musique qui, on le sait, adoucit l'immobilité.

Dimanche 12 avril

R.-P.

C'est le jour de Pâques. Pour les chrétiens, j'en ai su quelque chose dans ma prime jeunesse, une affaire de résurrection, de retour d'entre les morts. La vie pas finie, reprise. Eternelle.

Si c'était vrai, pour tous, à l'instant, ce serait bien. Pas seulement pour un crucifié dont le tombeau est vide. Pas rien qu'une fois, pour un seul.

Mais, comme promis, du moins par ses disciples, pour tous, d'un coup.

La résurrection des corps, vous imaginez ?

110 041 personnes disparues du COVID qui sortent soudain des cercueils, des morgues et des housses en plastique.

19 468 Italiens, de Bergame, Milan ou Venise, qui commencent à respirer de nouveau, en se disant, surpris, que toutes ces fables de leur enfance, quand même, finissent par rejoindre la réalité.

16 972 Espagnols, à Madrid, à Barcelone et ailleurs qui se remettent debout, et marchent, sans rien comprendre.

En France, en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis, en Chine, partout, des morts qui se réveillent, s'étonnent et sourient.

Et pas seulement ceux du Covid, de ces derniers mois, de l'épidémie. Des gens de toutes époques, de tous pays, de tous âges.

Et mon père, aussi, dont c'est aujourd'hui l'anniversaire, et qui aurait 109 ans s'il n'était mort à 69.

Ce qui n'est vraiment pas au point, dans ce programme, c'est le corps exact dans lequel on revient en vie.

Personne ne sait exactement si c'est celui du moment de la mort, même âge, même décrépitude éventuelle, ou un autre corps, idéal, arrangé, glorieux.

Il a existé, à ce sujet, toutes sortes de querelles.

Je ne crois pas que tout fonctionnerait si on parvenait à les trancher.

M.

Ce matin, j'ai appris le décès d'une amie. Elle s'appelait Daphna. C'était un ange. A 50 ans, elle est morte sans bruit à Tel-Aviv d'un AVC. Obnubilés que nous étions tous par les traits menaçants du virus de l'heure, on finissait presque par oublier que la faux tournoie inlassablement selon son bon vouloir, en choisissant ses méthodes.

Donc aujourd'hui 110041 morts du Coronavirus plus les autres...

Ursula Von der Leyen, la Présidente de la Commission Européenne se prononce pour un confinement spécifique aux personnes âgées jusqu'à la fin de l'année, dans l'attente d'un hypothétique vaccin.

Voilà donc notre feuille de route tracée : soit 8 mois minimum d'immobilité entre quatre murs, avec fenêtres. Sentiment mitigé. Sans sauter de joie, cela me rassure presque parce que l'horizon est enfin daté. Lointain mais daté. C'est,

pour moi, la confirmation que le vrai tourment réside surtout dans l'incertitude qui empêche le simple compte à rebours, le détachement quotidien des feuilles mortes du calendrier, le but à atteindre, l'idée d'espoir arrimée à une issue. Même si l'été me manquera.

Mais pas au point de faire partie des vrais ou récents joggers parisiens qui sortent désormais en cohorte de leur tanière à 19 h précises, l'heure décidée par la maire de Paris, une heure permise à tous en même temps... Dans les parcs de Londres, sur le Canal Saint-Martin, en bas de chez moi en direction du Bois de Boulogne, les uns derrière les autres, en grappes, casqués d'écouteurs, insoucieux des autres et du monde alentour, têtus, bornés.

Bien qu'en mouvement, ils semblent prendre la pose, pose cynique d'une sorte d'individualisme porté au paroxysme, revendiqué, exhibé : Moi d'abord, mon corps, mon sentiment de mobilité et de maîtrise.

Tétanisés à l'idée d'une possible et donc catastrophique fonte de muscles si chèrement acquis, ces fuyards du temps qui passe courent, dans leur splendide isolement. Vers où ? On ne sait. En plagiant Verdi, "Uomo e mobile", mais un peu comme ces poulets sacrifiés dont on a coupé la tête et qui continuent à courir mécaniquement un certain temps !

Une étude de physiiciens belges confirme qu'il serait plus judicieux de courir côte à côte que les uns derrière les autres comme c'est le cas actuellement, car le virus volatile se disperserait et laisserait une traînée sur 4 à 8 m à l'arrière. Cela

s'appelle la zone "slipstream" c'est-à-dire la zone se situant derrière un objet en mouvement. Mais alors les vélos ? les promeneurs ? Abyssal...

Lundi 13 avril

R.-P.

Des amis à l'écran, ma fille et ma petite-fille à l'écran, des nouvelles, des demandes, des textes en cours, tout est à l'écran.

Journaux, comptes, commandes, manuscrits, livres à lire... Nous vivons, plus que jamais avec, par, et dans l'écran.

Ce journal, je le rédige les yeux sur l'écran. Nous nous envoyons nos textes d'écran à écran, Monique et moi, d'une pièce à l'autre.

Il n'y a plus qu'elle que je vois en vrai, ce qui suffit à me faire vivre.

L'étrangeté, c'est de constater à quel point cette pandémie accélère et accentue tout ce qui était déjà en place : la vie connectée à la place de la vie charnelle, les images à la place des gens et des choses, les sites à la place des magasins et des boutiques, les livreurs à la place des vendeuses, sans oublier l'élimination des trop vieux, des trop faibles, des invisibles.

Comme si le virus faisait les mêmes choix que la société. A moins que ce ne soit, la société dont il souligne tendances et travers.

M.

Aujourd'hui, un moment de découragement. La lumière y est pour beaucoup. Comme un raté magistral. Ne pas être au

rendez-vous de ce retour du printemps est tellement triste. Voilà un moment distribué sans retenue, sans critère de sélection, sans condition, devenu inaccessible. Ou en se penchant un peu, coincée à la fenêtre.

Comment avoir été si insoucieux, si dispendieux, dans le temps d'avant et ne pas avoir songé à en faire des provisions pour les jours austères et reclus. Impensable, c'était le temps des évidences qui ne se questionnait même pas. La question de l'heure est plutôt : Aura-t-on droit *in vivo* au printemps 2021 ?

Mardi 14 avril

R.-P.

Un mois pile, 14 mars - 14 avril, que nous tenons ce journal. Peu importe qu'il y en ait des kyrielles d'autres, c'est prévisible. Peu importe aussi que ce ne soient que nos histoires, notre vie et nos pensées au jour le jour, par bribes, en roue libre. Après tout, ce n'est que pour tenir, garder un fil, une trace, que nous avons pris ce pli.

Beaucoup vivent plus durement que nous, souffrent cruellement. La situation leur impose des sacrifices, des douleurs et des privations bien plus cruelles que les nôtres. Mais je ne vois pas comment il est possible à qui que ce soit d'être à une autre place que la sienne.

Impossible de faire le récit d'une vie que nous ne vivons pas.

Seule issue : tenter d'examiner la nôtre, telle qu'elle nous est donnée, jour par jour, dans l'inquiétude ou la routine, les sourires et l'angoisse.

Si ce journal a commencé il y un mois, tout a débuté plusieurs semaines avant, grossissant peu à peu, avec les premières annonces chinoises, les tout premiers cas européens, suivis à la trace, confinés, observés, les Français rapatriés de Chine mis en quarantaine, les discours sur la grippette qui ne pouvait pas inquiéter...

A partir de la deuxième quinzaine de février, sans que je me souvienne du détail de la chronologie, nous avons commencé à éviter les lieux publics, à décommander des rendez-vous, à limiter nos déplacements. Les 2 et 3 mars, nous

devions être à Bruxelles et il était impossible d'annuler. Nous avons fait le voyage en voiture pour éviter la promiscuité et l'incertitude du train et, sur place, nous avons tenté, vaille que vaille, de ne pas serrer de mains ni de faire d'embrassades.

L'inquiétude, à cette date, était déjà vive, et les précautions nécessaires. Mais ce n'était qu'une rumeur insistante et des décisions personnelles. En ce temps-là, personne ne songeait sérieusement au confinement. C'était il n'y a pas six semaines. Depuis, le monde entier a basculé.

M.

Hier soir, je me demandais pourquoi tenir ce journal de confinés ? C'est la première fois que je m'astreins à ce genre d'exercice. Je n'en connais pas la finalité.

Au début, la sidération, le trop-plein d'inédit, d'émotions en vrac offraient la matière sans compter. L'exutoire était désigné, matérialisé. Tout était à découvrir, à éprouver de cette épreuve. Exercice d'auto-entomologie.

Les jours passant, le rituel s'installe. Avec ses instants de lucidité, de drolerie, de déprime. Avec aussi ses moments de morne répétition. La répétition est dans la vie ce qui m'inquiète le plus. Comme une condamnation sans appel, sans diversion, sans échappée.

Certaines fois, l'exercice d'écriture me met mal à l'aise : trop nombriliste, égocentré. Moi qui ai choisi, de par mon métier, de préférer mettre l'autre en lumière, me voilà à occuper la scène avec mes émois, mes réflexions. Ne parler que de soi est

lassant, parler au nom des autres, à la place des autres est impudent.

Et pourtant, je continue, je ne lâche pas. Sans doute par réflexe têtu. Pour me rassurer sur la continuité datée des jours. Pour soutenir l'effort et la possibilité d'aménager un espace entre moi et l'événement, pour ne pas y coller adhésivement, pour lui donner un tant soit peu sens.

C'est aussi, paradoxalement, une façon d'échanger plus librement avec Roger-Pol, alors que nous n'avons jamais été aussi continûment côte à côte. Comme un non-dit nécessaire qui ne se transmet que par les mots écrits. Donc, on continue.

Et même si le fait d'y repenser me tétanise, je veux garder dans ce journal la trace de cet article lu hier soir (avant de dormir), qui confirme d'après les résultats de chercheurs chinois que le Covid 19 ressemblerait beaucoup plus qu'on ne l'envisageait au VIH-Sida, du fait qu'il semble détruire **tout** le système immunitaire (les cellules T) de certains malades. Le printemps s'éteint.

Mercredi 15 avril

R.-P.

Rien ne bouge et tout s'agite.

Rien ne bouge : tout le monde ou presque est confiné, les malades continuent d'être intubés, de mourir ou de guérir, les gestes du quotidien se répètent, les nouvelles aussi, "mauvaises, d'où qu'elles viennent" comme dit la chanson de Stéphane Escher.

Tout s'agite, gesticulant : éditoriaux, dossiers, tutoriels, publicités, polémiques, messages contre messages, sans cesse. En vain. Ou plutôt à côté.

Deux mondes qui n'en font qu'un, deux faces du même. Immobile et brownien, grouillant sans avancer, affairé désoeuvré.

Comme si le virus, en fait, n'avait rien changé, contrairement à ce qu'on dit. Il ne fait que donner à voir. Révéler, laisser saillir tout ce qui était là. Tout ce qu'on entrevoyait, par moment, qu'on devinait, par bribes. Et qui se montre, soudain, à nu, à vif.

En entier ? En détail ? Nul ne sait.

M.

Un déconfinement prévu aux alentours du 11 mai, une réouverture progressive des écoles mais toujours sans masques obligatoires et sans dépistage massif... j'ai la nette et

désagréable impression - après les annonces d'Emmanuel Macron - que le sacrifice des vieux au nom des impératifs économiques est déjà tacitement et majoritairement consenti. Prolonger notre confinement, au-delà du supportable, c'est déjà nous faire porter le coût psychique, exorbitant, de cette crise. Sentiment de sans issue, silencieux, trop heureux de ne pas être simplement déjà morts. Vivants, toujours plus invisibles.

Avec, en prime, cet insupportable et sirupeux discours ambiant sur la solidarité, l'attention et l'aide aux aînés. De l'enfumage. En réalité, le projet du temps d'avant du jeunisme triomphant a trouvé un nouvel allié de taille viral. Notre passivation est à l'ordre du jour.

Dans cet océan d'inquiétude, le geste d'amis chers qui hier ont songé à nous faire parvenir une enveloppe contenant des masques et un flacon de gel hydro-alcoolique. Comme de l'or en barre. Nous n'avons ni l'un ni l'autre. Plus encore que les objets, cette attention m'a touché au plus profond, me rassurant sur la qualité de certains êtres. Une lumière pour avancer qui permet de retrouver un peu de sérénité.

Les confirmations quotidiennes sur l'accentuation implacable des inégalités sociales liées à ce virus qui frappe plus le 18^e et 19^e arrondissement de Paris et les familles confinées dans de petits espaces, n'étonnent pas mais accroissent et avivent un sentiment de culpabilité quand on fait partie de ceux qui sont mieux lotis. Il me paraît plus décent

de l'accepter, de vivre avec sans tenter de s'en débarrasser confortablement, à l'aveugle.

Jeudi 16 avril

R.-P.

Le débat sur les vieux figure parmi les symptômes qui révélant la toile de fond du présent, naguère à peine visible, à présent saillante.

Vieux sacrifiés dans les EHPAD, en dépit du dévouement, du travail acharné, parfois de l'héroïsme des personnels, qui font tout pour humaniser des situations inhumaines. Mais l'hécatombe en cours risque d'être de plus en plus effroyable et confirme que l'époque parque les plus âgés, faute de savoir qu'en faire, soulagée de les rendre invisibles.

Vieux confinés chez eux, au-delà du déconfinement annoncé pour le 11 mai. Sur ce point, chacun a son avis, ses questions, ses protestations. C'est plus prudent, ils sont fragiles, donc plus exposés. A partir de quel âge ? Et jusqu'à quelle date ? Volontaires ou assignés de force, sous peine d'amende ?

Normal pour les uns, discriminatoires pour d'autres. Quelques-uns s'inquiètent de tant d'attention portée aux plus âgés, jugent la mesure excessive, disproportionnée. D'autres s'insurgent de droits accordés aux uns et ôtés aux autres.

Sous la cacophonie et la confusion, derrière les faux problèmes et les vraies détresses, il est clair que le temps présent n'a pas de représentation du grand âge et plus d'éducation au vieillissement. La vieillesse, pour les gens d'aujourd'hui, n'est plus, depuis longtemps, une sagesse, et ce n'est même plus un naufrage. Juste un rien, un irreprésentable,

un impensé. Des chiffres, un problème. Pas des vies, ni des existences vraiment humaines.

M.

Rituel du ménage, rituel de la mini- promenade, rituel de la gym, rituel des mails et appels aux proches, rituel du bulletin de Jérôme Salomon... les jours uniformes défilent au métronome, aménagés en pilotage automatique.

Mais finalement, quelle différence avec "avant" ? En dehors du visage poupin du Directeur de la santé rien ne manquait-il à l'appel. A une nuance près, toutefois, celle du champ des possibles, ces possibles infinis ou limités, envisagés, caressés ou abandonnés, programmés ou différés, au fil des jours et des heures. Tous ces mouvements imaginaires de nos désirs, virevoltants, contradictoires, gratuits, ludiques, arpents de notre espace de liberté. Désormais en suspens. Objection évidente : puisqu'il s'agit d'imaginaire, qu'est-ce qui entrave son fonctionnement en ce moment ? Sauf contre-ordre, le rêve est toujours possible en temps de virus... Certes, sauf que le "on ferait comme si", celui des enfants, n'inclut pas de doute sur sa réalisation. Celui des confinés, sûrement oui.

Ce qui me frappe aussi, c'est la forte différence entre rituels collectifs et rituels privés. Les premiers - religieux, sportifs ou culturels - sont avant tout organisés, planifiés (c'est même leur raison d'être) tout au long du calendrier, attendus pour certains ou redoutés pour d'autres, mais toujours canalisés.

Le rituel privé, lui, frôle le sans limites, la tentation de la surenchère, plus obsessionnel, plus anarchique parce que sans lien aux autres. Comme désigné.

Je me demande quelles conséquences aura cette crise sur les mouvements de révoltes réactivés ces derniers mois par les Gilets Jaunes ou le mouvement #metoo ? N'y a-t-il pas à craindre, pour les raisons fatales d'un chômage massif à venir, que les femmes, premières cibles du chômage, soient insidieusement réassignées à leur rôle historique de gardiennes de la maison, reléguant à nouveau leur revendication d'égalité à plus tard ?

Quant aux Gilets jaunes, Michel Onfray, jamais avare d'opportunisme, n'a pas perdu de temps : il annonce aujourd'hui qu'il fonde un mouvement intitulé, en toute modestie, "Le Front Populaire" pour prendre date et enrôler les révoltés sous sa bannière souverainiste. Le "temps d'avant" résiste bien.

Vendredi 17 avril

R.-P.

Soir de Noël 2025.

Nous avons pu obtenir au marché noir une tranche de dinde surgelée et un marron (oui, un seul), grâce au réseau des *Oldies*, que nous avons rejoint dès 2021, quand les combats ont commencé.

Les premiers temps, rien n'était facile. Les vieux qui refusaient de se déconfiner étaient moqués, traqués, harcelés. Beaucoup ont été molestés. Certains furent contaminés de force par les brigades de l'immunité de groupe et moururent dans des conditions abominables.

C'est à ce moment que le réseau s'est organisé. Les *Oldies* voulaient survivre, au prix d'un confinement permanent et surprotégé, refusaient les visites médicales, les inspections de toutes sortes, et filtraient les livraisons.

Le temps passant, il avait fallu constituer groupes d'autodéfense, filières de ravitaillement, sites de dépannages et conseils en tous genres. Mais ils avaient, peu à peu, franchi tous les obstacles.

Ils avaient fière allure, ces *Oldies* qui avaient célébré leur 2000^e jour de confinement, contemplant les rues désertes, les hôpitaux bondés, et la fumée au loin des incendies quotidiens.

Fière allure, oui, dans leurs habits rapiécés, avec leurs cheveux si longs et leur teint pâle, mais le regard aigu de ceux qui refusent de plier et résistent.

Peu à peu, des armes avaient circulé. Les *Oldies* avaient appris à se défendre. Le ravitaillement s'était organisé. Pour ce sixième Noël de confinement, le réveillon serait austère, comme d'habitude, mais il fallait quand même marquer le coup.

Je laisserai le marron à Monique, elle aime ça.

Telle était ma rêverie du jour. On s'amuse comme on peut.

M.

Il y a la théorie et il y a la pratique : en matière de masques, je finirais presque par regretter le moment de la pénurie, le temps où, inquiets, nous les souhaitions ardemment. Désormais nous en avons, donc on s'exécute.

Ce matin, première tentative de sortie équipée pour faire le tour du pâté de maison. Echec total. J'étouffe. Il est si totalement couvrant, ce qui est sa fonction, qu'on a le sentiment de porter un scaphandre, au point d'entendre le souffle étouffé, enfermé, capturé, de sa propre respiration. A priori, si l'on sort c'est pour faire le plein d'oxygène. On ne récolte que de l'air macéré dans le seul espace intérieur du masque. Autrement dit, une sorte de confinement ambulante. A déconseiller aux claustrophobes.

Trêve de jérémiades, il va falloir s'y habituer sans rechigner, pour de longs mois. En regrettant dans cette nouvelle vie en apnée, les délices du nez au vent, des lampées et beuveries d'oxygène non comptées, non filtrées. Même polluées.

Se protéger du virus avec masque et gestes barrières, se protéger des inondations avec des digues incertaines ou de la canicule avec des climatiseurs, voilà de bien piètres performances humaines face à l'ambivalence, toujours plus intense, des jeux de la Nature. Avec notre complicité ou pas, elle joue sa partie, imperturbable, en aveugle, à la loterie. Une humilité renouvelée devant cette *hubris* est de mise.

Le chanteur Christophe est mort cette nuit. Indissolublement lié, à quelques années près, à notre jeunesse commune.

Semaine 6

Samedi 18 avril

R.-P.

Personne ne sait de quoi demain sera fait. Ce fut toujours le cas. Aucun futur n'est certain, toujours de l'imprévu, de l'événement peut surgir. Mais on l'oublie, car les routines s'enchaînent, les cycles se répètent et la confiance s'installe.

Cette fois, nous sommes confrontés à de l'incertain - absolument partout. Sanitaire, économique, social, politique, historique. Individuellement et collectivement. De manière gigantesque et abrupte.

C'est beaucoup plus que n'en peut supporter le commun des mortels. Il faut en effet une antique fermeté d'âme pour se dire qu'on peut crever par hasard, sans raison, de manière injuste et injustifiable, et affronter cette situation sans ciller. Peut-être une pareille fermeté d'âme est-elle totalement imaginaire, existant seulement dans les textes, et non chez les humains. Peut-être est-elle monstrueuse et inhumaine, faussement désirable.

Peu importe.

Faute de pouvoir endurer stoïquement l'ignorance, l'aléatoire, la terreur et l'incompréhension, beaucoup d'esprits faibles (mais tous les esprits ne sont-ils pas faibles à quelque degré, en quelque manière ?) vont recourir, recourent déjà, aux croyances obscurantistes, aux explications fantastiques, aux interprétations complotistes...

Je crains fortement que ce soit de pire en pire. Plus le monde va devenir pauvre, inégalitaire, violent, plus il sera

crédule, fanatique et régressif. Or il y a de fortes chances que l'économie s'effondre, l'ordre social aussi, l'équilibre mental également.

Par moment, je crois voir monter un Moyen Âge, avec ses bûchers pour sorcières, ses convictions délirantes, ses bouffées destructrices, ses exaspérations démoniaques, ses saintetés effroyables.

Il aura d'autres couleurs que les précédents, d'autres moyens d'actions. Mais les mêmes yeux exorbités, la même bouche tordue.

Je n'aime pas cette idée. Je crois toutefois n'avoir pas complètement tort.

Je n'ai qu'une consolation, qui est l'autre face de l'inquiétude : personne effectivement ne sait de quoi demain sera fait.

M.

Un élastique de mon masque chinois a sauté ce matin, je respire mieux. Résultat : en acceptant ce relâchement, je triche. Mais avec qui ? Avec le virus ou avec moi-même ?

Question insignifiante qui n'aura bientôt plus d'avenir. Depuis hier, face à la levée de bouclier, Macron a rétropédalé sur le confinement des vieux après le 11 mai, pour ne pas être accusé de jeunisme avéré ou de discrimination anti-constitutionnelle. Laisant, à juste titre, chacun, jeune ou vieux, apprécier ses propres risques. Même de façon biaisée.

En raison du flou des informations dont on dispose pour apprécier rationnellement les risques, mais aussi de nos

tentations de tricherie, tant la contrainte est insoutenable à long terme.

Au même moment, au nom des urgences économiques, Donald Trump appelle ce matin à "se révolter" contre le confinement. Macron ne fait que lui emboîter le pas de façon plus hypocrite et masquée - si l'on ose l'image -, en se fondant sur ce qui se pressent déjà tacitement : l'acceptation prochaine, par la société active, d'un taux élevé de mortalité liée à cette pandémie à rebonds. S'allégeant ainsi de toute entrave pour un "retour à la normale" économique, tout sentiment de culpabilité étanché. Comme un élastique qui fait boomerang.

La flambée provoquée hier par la prise de parole incontrôlée du gâteux et vaniteux Professeur Montagnier, m'a quand même sidérée.

En affirmant que le Sars V2 est une fabrication, à base de séquences du virus VIH, mises-en œuvre par le laboratoire de Wuhan à la recherche d'un vaccin contre le Sida, il a remis en branle l'avidité machine à croyances, qui n'est jamais qu'une fascinante machine à fiction.

Alors que la communauté scientifique dans son ensemble a vite répondu que l'affirmation était infondée et non vérifiée, flotte le désir irrésistible pour beaucoup de vouloir y croire. Dans une ultime et paradoxale tentative de garder un semblant de maîtrise et de contrôle des événements, de leurs explications tout au moins. En se pensant responsable de tout, nous, humains, gardons la maîtrise de tout. Et comme dans la plupart des films de Science-Fiction avec apprentis-sorciers, on part à la recherche du méchant, responsable de la catastrophe

pour le punir et écarter la brebis galeuse, plutôt que de supporter l'impuissance humaine devant une catastrophe essentiellement naturelle. A tout prendre, mieux vaut une fiction machiavélique inquiétante que la banale soumission à la réalité de l'heure.

Bien sûr, l'ancienne notoriété de Prix Nobel de Montagnier en 2008 ne fait qu'aggraver les choses en authentifiant la validité de sa parole. Balayant du même coup le fait que ce même scientifique a milité contre la vaccination, s'est associé aux dérives du Professeur Benveniste et de ses recherches sur une prétendue mémoire de l'eau, a prôné des traitements contre le cancer à base de jus de papaye.

Je rêve d'une sagesse mieux partagée pour temps de coronavirus implacable, alors que dans un coin de ma tête, subsiste, indéradicable, le sentiment que tout ceci n'est qu'un cauchemar. Qu'il suffit de se réveiller. Déception.

Dimanche 19 avril

R.-P.

Il arrive des aventures fâcheuses, mais peut-être utiles, à l'image des scientifiques.

Au commencement, naïvement, tout le monde faisait confiance à ceux qui savaient, experts, médecins, épidémiologistes, infectiologues. Ils étaient en mesure de dire ce qu'était ce virus, comment pouvait évoluer l'épidémie, ce qu'il convenait de faire.

Peu à peu, chacun s'est rendu compte qu'ils ne savaient pas grand chose, changeaient d'avis, se contredisaient eux-mêmes et se contredisaient les uns les autres. Ce n'était qu'une petite grippe, ce devint un fléau. Le virus affectait les vieux seulement, non les jeunes aussi. Il attaquait les poumons, non le cœur aussi, et le cerveau. Les anticorps immunisaient, non pas toujours, ni pour longtemps. Il était inutile de porter un masque, non il faut en avoir impérativement...

Discordances sur les diagnostics, les symptômes, les mesures à prendre. Désaccords sur les traitements, les possibilités de trouver des médicaments nouveaux, la création d'un vaccin...

C'est ravageur ou salubre, selon la manière dont on regarde.

Ravageur parce que la confiance des gens envers la médecine et les chercheurs va se trouver durablement ébranlée. Au point que - faute de comprendre ce qui se passe dans ces atermoiements, tergiversations et querelles -

beaucoup sans doute vont se précipiter dans les aveuglements de la colère, de l'obscurantisme complotiste et du désaveu des élites.

Salutaire aussi, pour ceux qui parviendront à en tirer la bonne leçon. La science n'est pas homogène. Ce n'est pas un long fleuve tranquille. Ni un havre d'objectivité. Plutôt un champ de batailles. Où s'affrontent toujours des camps multiples, des parts d'objectivité et d'interprétation, des connaissances et des croyances, des chiffres et des partis pris. Imaginer qu'il en soit autrement est naïf.

Trouver une situation qui déniaise, en rappelant ces évidences, fût-ce cruellement, n'est pas forcément catastrophique. Cher payé, quand même.

M.

Aujourd'hui, Pause. Pour cause de trop de mots. De bulletins quotidiens, de conférences de presse, d'allocutions, de tribunes, de libres opinions, d'enquêtes, de courbes et de statistiques. On parle Covid, on mange Covid, on vit Covid et on en meurt aussi, au hasard.

Comme les cockers impavides, désormais je me promets de ne plus bouger l'oreille que si on me parle dépistage, traitements, vaccins, preuves à l'appui. Le reste me lasse. Ce cortège de conjectures enfilées comme des perles me désespère plus que la réalité crue. Besoin de reprendre mon souffle, ma tête. Car ce sera long. C'est ma seule certitude.

Lundi 20 avril

R.-P.

Une chose est devenue claire, ces derniers jours. Entre politique sanitaire et politique économique, il faut choisir.

Ou bien l'on préserve, à court terme, le maximum de vies humaines, en assumant le risque de milliers de faillites, d'endettements colossaux et de naufrages industriels.

Ou bien l'on relance la machine, la production, les transports, le travail et les échanges, en permettant à l'économie de survivre à peu près normalement, et l'on doit assumer des milliers de morts et de malades supplémentaires, voire une crise sanitaire effroyable.

Le choix est entre mourir prospère ou survivre pauvre.

Au premier regard, ce choix a l'air simple. Jusqu'à présent, les vies humaines ont été privilégiées. Si on a quelques vagues notions d'histoire, ce choix, qui nous paraît évident, est tout à fait nouveau. Et même exceptionnel.

Jamais, dans le cours de l'histoire, on ne vit sacrifier le cours habituel des choses à la sauvegarde des vies. L'inverse, au contraire, était la norme. On envoyait les soldats se faire tuer au champ d'honneur, les esclaves s'épuiser dans les champs de coton, les mineurs mourir sous les coups de grisou. La victoire, militaire, commerciale ou industrielle, justifiait ces vies fauchées.

C'est un grand changement que cet arrêt, mondial et brutal, de presque toute l'économie pour préserver des existences.

Ce choix paraît d'emblée plus éthique, plus humain, plus légitime. Nous sommes spontanément enclins à l'approuver. Mais une autre hypothèse serait au moins à envisager. Celle qui supposerait qu'à moyen et long terme, une profonde désorganisation de l'économie mondiale, avec tout ce qu'elle peut entraîner de chômage, de misères, de pénurie, de famines, de guerres locales, de nouvelles maladies... puisse provoquer, directement ou indirectement, encore plus de morts que l'actuelle pandémie.

Alors le dilemme des politiques deviendrait : décider de faire mourir des gens tout de suite ou plus tard. Inversement : préserver des vies maintenant, en supprimer plus demain.

Choix incertain. Choix impossible. Choix inéluctable ?

M.

Après la soporifique conférence de presse d'Edouard Philippe, tout en atermoiements, les éditorialistes titrent ce matin sur ce choix impossible entre la "peste du virus et le choléra de la crise économique". Ce qui se voulait un exercice de transparence a surtout souligné l'impuissance sidérée des autorités.

Seul sous-texte à retenir, l'accoutumance esquivée à la longue austérité qui pointe à l'horizon. Mais comme "il n'y a pire sourd que celui qui ne veut entendre", les rêveurs têtus de lendemains qui chantent, même déçus du peu de précisions

apportées sur les modalités du déconfinement, n'ont en rien désarmé.

Ainsi, dans mon entourage, ceux qui continuent d'arpenter obsessionnellement les sites de voyage pour préparer leurs vacances annuelles, d'autres qui envisagent des destinations prochaines hors de l'espace Schengen, fermé jusqu'à nouvel ordre.

Ce qui me frappe c'est cette façon d'enjamber l'expérience que nous vivons, de refuser d'affronter l'inédit même bouleversant de cette traversée non souhaitée. Comme s'il suffisait juste de se mettre en suspens, sans rien éprouver du moment, hormis l'impatience de recommencer juste après. Ce fameux "après" fantasmé et programmé en fonction de ses capacités d'attente. Chacun, dans ses starting-blocks, prêt à se propulser à l'identique.

La philosophe Eva Illouz prédit que la responsabilité de conduite de chacun après le déconfinement sera crucialement engagée. Pour elle, nous serons dorénavant chacun responsable pour l'autre. Ces prêchi-prêcha pseudo-levinassien me lassent. Nos rares promenades dans le quartier désert, interrompues par une poignée de promeneurs, me laissent plutôt augurer que les autres deviendront instinctivement des menaces dont il faut se protéger, s'éloigner physiquement. Comme par réflexe. Je ne vois là aucun bénéfice, aucun progrès moral possible. Il y aura ou héroïsme ou méfiance, rien entre les deux.

Il est d'ailleurs très drôle de voir comment le port du masque, les manières du masque, si l'on ose dire, parlent de chacun.

Masque triomphant, presque arrogant de son efficacité affichée à la FFP2, comme un masque à la boutonnière, masque sournois de ceux qui n'y "croient" pas, mais quand même, masque ludique qui choisit l'imprimé et la couleur pour se moquer un peu, masque indifférent de ceux qui le portent autour du cou. Enfin les sans masques, ceux qui n'en ont pas trouvé, ceux qui ne s'en préoccuperont que le 11 mai parce que pour l'instant le confinement confine même le virus...

Mardi 21 avril

R.-P.

Il paraît que les philosophes permettent de "prendre de la hauteur..." Peu importe à qui, ni pourquoi. Ce qui m'intrigue, c'est cette histoire de "hauteur".

Je vois ce que cela veut dire : des propos différents, moins factuels, plus généraux... je crois que c'est faux.

Car la philosophie, à mes yeux, ne se tient pas sur les hauteurs. Pas de surplomb. Pas de point de vue d'en haut. Au contraire, à l'inverse, une volonté de s'enfoncer dans le présent, de mieux voir ce que nous avons sous les pieds, ou sous les yeux, ou sous la main.

La fable de la hauteur est une très vieille histoire, qui doit remonter à des exemples habituels dans l'Antiquité. Voir le monde d'en haut, discerner ses lignes de force, tout observer du sommet, largement, et non à courte vue, regard rivé sur le voisinage. Lieux communs anciens.

Mais non, décidément, désolé, ce n'est pas l'image que je me fais du travail des philosophes.

Ce serait plutôt descendre des hauteurs, aller fouiller dans ce qui se passe en bas, dans la vallée, au village, dans les maisons et les étables, et scruter, si possible, ce qui se tient derrière, et qu'on n'aperçoit pas du tout d'en haut, justement.

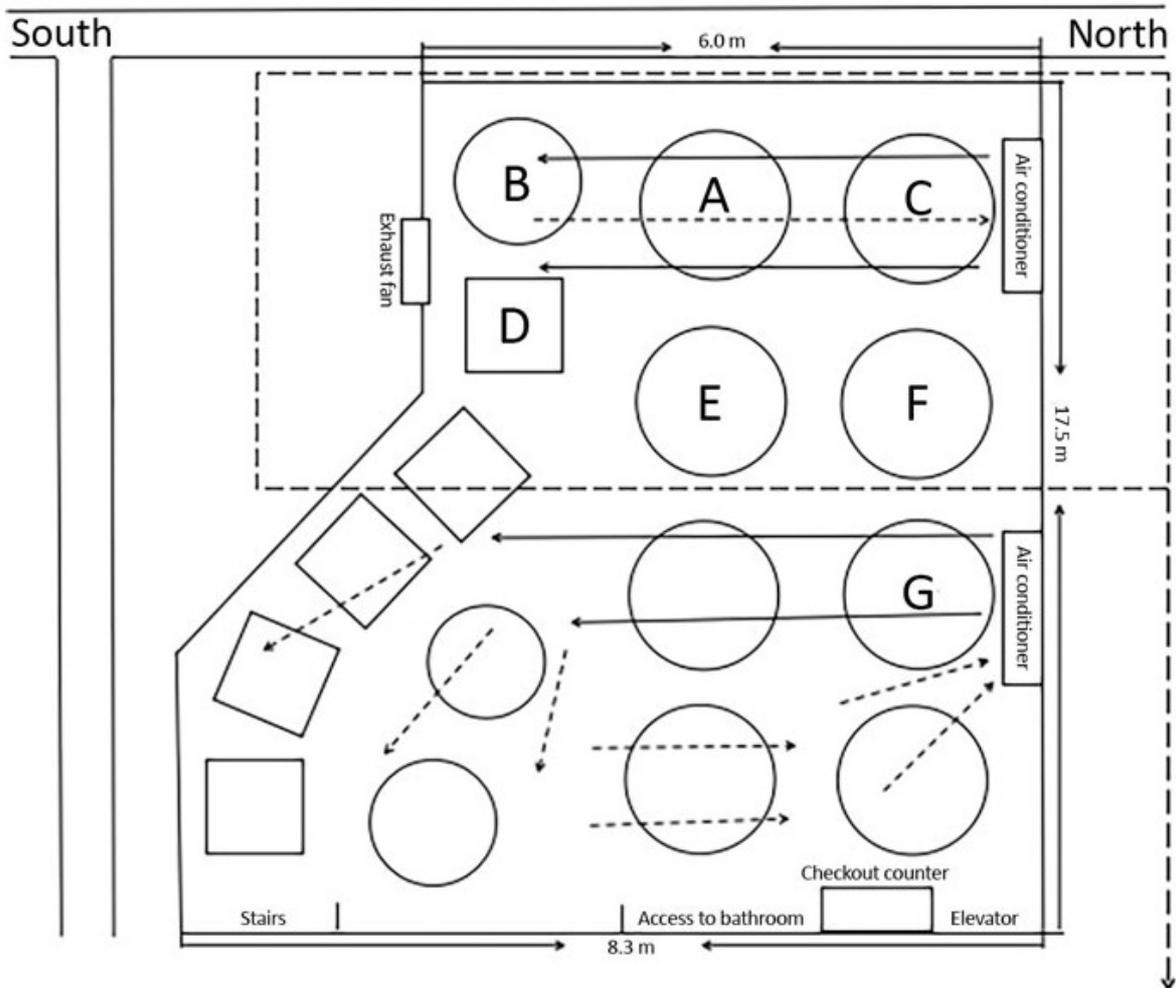
Derrière le virus, la vulnérabilité. Sous le quotidien confiné, les cheminements de l'ennui, de la peur et de l'espoir.

Dans le fond, j'aimerais qu'un jour on puisse dire aux philosophes « Merci de nous avoir fait perdre de la hauteur ».

M.

Ce sentiment de chaos du monde s'approfondit. J'ai beau me vouloir vaillante, optimiste, guerrière, je parviens de moins en moins à juguler mon inquiétude. Rien n'y aide. Hier soir, juste avant de m'endormir - bien m'en prit - j'ai lu une étude terrifiante sur le blog d'un médecin, hébergé par *Le Monde*, qui décrit le processus implacable de contamination en chaîne détecté dans un restaurant de Canton en janvier dernier.

Résumons : A partir d'une personne revenue de Wuhan porteuse du virus, assise à une table au centre de la salle, dix autres personnes assises autour à des tables avoisinantes ont été contaminées, dans les semaines qui ont suivi.



Schémas à l'appui, comme pour la reconstitution d'un meurtre dans un polar d'Agatha Christie, l'hypothèse qui s'impose désigne la climatisation à air pulsé installée à ce niveau du restaurant, comme le plus probable diffuseur du virus. Le cauchemar de la contamination aérosol se confirme donc... avec son cortège de conséquences estivales sous éventuelle canicule. J'avoue avoir atteint ma capacité d'absorption de réel sans fard. Je n'ai plus que l'envie de me protéger en restant

terrée à la maison. Mais combien de temps cela sera-t-il tenable ?

Chaque soir, comme beaucoup, après le shoot du bulletin mortifère de Jérôme Salomon, nous nous évadons dans les fictions en série de Netflix ou Canal Plus, sans barguigner. Anesthésiants parfaits, toujours suivis de déception. A l'instant où l'épisode s'achève, la bascule dans le réel advient. Tout revient, intact. On peut en conclure momentanément que toute fiction ne fait pas forcément trace, ne possède pas d'effet prolongé. Comme un médicament à courte durée de vie, soluble dans l'intranquillité répétée.

Mercredi 22 avril

R.-P.

Personne n'a écrit le scénario.

C'est ce qui provoque sidérations, effets de panique, moments de vertige : il n'y a PAS de scénario de cette tragédie mondiale en cours de développement.

Si quelqu'un l'avait rédigé, on pourrait en reconstituer la logique. Chercher si nous en sommes encore à l'acte I, ou déjà à l'acte II. Demander quelles sont les transitions imaginables, les péripéties possibles.

Ceux qui ne peuvent supporter le sombre éclat du hasard inventent leurs propres histoires de complots.

Ceux qui ne peuvent endurer le chaos et le surgissement de l'inédit forgent leurs propres récits de ce que demain doit être, sera forcément, inéluctablement... puisqu'ils le croient, et même le croyaient déjà.

La vraie difficulté est de comprendre que l'absence de scénario signifie que c'est nous tous qui l'écrivons, collectivement, au jour le jour, d'un bout de la planète à l'autre, sans plan, sans visibilité, sans même savoir ce que nous faisons, en tâtonnant, dans la cacophonie et le désordre déguisés en plans de bataille rationnels, scientifiques, politiques.

Bien sûr, il y a des experts compétents, des programmes d'action cohérents, des mesures pertinentes... pas question de dire que tout va, partout et tout le temps, à vau-l'eau et au hasard.

La réalité est bien plus retorse.

Les décisions rationnelles ont des effets pervers, les politiques cohérentes des conséquences en contradiction avec ce qu'elles visent. La pertinence est locale, restreinte, et s'inverse dès qu'on change de registre ou d'échéance temporelle.

L'histoire que les hommes écrivent en réponse au hasard n'est jamais, en fin de compte, celle qu'ils pensent écrire.

Sans doute le savait-on, depuis longtemps, dans quelques cercles, chez quelques philosophes. Mais ce genre de considérations n'intéressait pratiquement personne.

Il me semble que la pandémie le fait voir en grand, à l'échelle mondiale, durablement, avec des conséquences longues sur des milliards d'existences humaines.

Quand tout se sera déroulé (quand ? question insoluble, aujourd'hui), alors on pourra dire ce qui s'est passé, le sens final. On aura le scénario de l'après-coup, parce qu'il n'y en a pas d'autre.

C'est à peu près ce que dit Hegel en affirmant que la chouette de Minerve (la philosophie) se lève au crépuscule. Elle comprend l'histoire quand la journée est achevée.

Impuissance de la pensée. Puissance de la nostalgie.

En attendant, le virus se répand.

M.

Une vie entre parenthèses, c'est l'expression qui s'ajuste le mieux à cette séquence que nous vivons. A part, enclose.

Si ce journal à deux devait sortir un jour de la maison, j'aimerais qu'il porte ce titre.

Je consulte la définition du mot dans Wikipedia : *"Les parenthèses sont deux signes de ponctuation — la parenthèse ouvrante « (et la parenthèse fermante) » — entre lesquelles on place le mot ou la proposition que l'on veut isoler"*.

Il est bien dit "isoler". Même si nous ne sommes pas que des mots ou des propositions mais des personnes, la métaphore fonctionne.

Je continue : *"On ne met pas d'espace après une parenthèse ouvrante ni avant une parenthèse fermante"*. Isolement, espace qui manque, tout y est.

Ou encore : *"Entre parenthèses" équivaut à "Soit dit en passant", mais le "En passant" constitue souvent, en réalité, le fond même de la pensée, plutôt qu'une digression marginale"*. Comme un mode mineur, mais plus révélateur, l'air de rien.

En poussant la métaphore, il devient possible de dire que la vie entre parenthèses révèle le fond des êtres, au-delà du circonstanciel. Quelque chose à voir avec le for (si ce n'est le fort !) intérieur.

C'est Nicolas Jenson, un imprimeur champenois installé à Venise, inventeur d'un des premiers jeux de caractères romains, qui donne aux parenthèses leur forme arrondie dès 1470. En 1530, Erasme les baptise "petite lunes" typographiques. Comme des émojis, mais plus discrets, plus réservés, moins bêtement et jaunement démonstratifs.

Mais toute métaphore a aussi ses limites, par exemple quand il est dit, pour conclure : *"Lorsqu'une partie d'une partition musicale est entourée de parenthèses, cela signifie*

qu'il est possible de jouer ou ne pas jouer la partie située entre parenthèses au choix de l'interprète." Sauf que nous, on n'a pas le choix...

Jeudi 23 avril

R.-P.

Trouver des masques. En acheter. En fabriquer. En échanger, en troquer, en trafiquer.

Il n'est plus question que de cela.

Où y en a-t-il ? Pour qui ? Avec quelle garantie, dans quel délai ? A quel prix ?

Quelles sont les normes, les modèles, les performances ?

Que faut-il éviter de faire ? Que doit-on impérativement observer ?

C'est désormais la préoccupation de tous.

Il y a quelques semaines, ce n'était l'obsession que des médecins de ville, des soignants, du personnel des EHPAD, de ceux qui étaient au contact direct soit de patients infectés soit de personnes vulnérables.

C'est devenu la préoccupation de tous, depuis que l'on a compris la transmission du virus par voie aérienne, depuis que le discours scientifique prescrit officiellement le port du masque partout pour tous.

Les mêmes médecins, les mêmes experts, les mêmes responsables politiques expliquaient il y a peu de temps que les masques étaient inutiles, puis que c'était une habitude asiatique qui n'était pas la nôtre, ensuite qu'ils n'étaient indispensables que pour protéger les autres si on se trouvait soi-même infecté... Finalement, c'est devenu indispensable, universel et urgent.

Alors la circulation s'organise, tant bien que mal. Les conseils de fabrication se multiplient. Les normes aussi. Les erreurs également. Sans oublier les commandes et les essais.

Il se pourrait que le temps qui vient reste un jour comme celui du masque, visage invisible, yeux émergeant au-dessus du tissu, ouate, cellulose, polypropylène, molleton...

A tous les masques de l'histoire, ceux du théâtre grec, des sorciers d'Afrique, du carnaval de Venise et des soirées galantes, nous sommes en train d'ajouter celui du Covid et de la peur. Celui de la prudence malhabile et de la protection tâtonnante, sauvegarde de la vie maladroite, cotonneuse et blanchâtre.

Comme l'époque ?

M.

Pour me donner du courage, je me suis fixée comme objectif le rêve d'un voyage en Italie dès que cette épreuve sera terminée. Une façon de borner le calendrier évaporé, de prendre date en pariant sur une issue heureuse dont je n'ai pas les clés.

Oui, j'aimerais vraiment traverser tout cela pour pouvoir retrouver l'Italie. Revoir Florence, Milan, Venise ou Trévise. Découvrir Mantoue et Lucques. Les places et les arcades. Les ocres et les persiennes, les petits bars et les marchés. *Spremuta d'arancia* et *grazia lei*. Ma familiarité intime avec ce pays de cœur.

Soudain resurgissent et se superposent ces images lancinantes du mois de mars dernier. Un autre temps déjà, un autre monde, le nôtre dorénavant, celui d'une Italie à genoux, hôpitaux suppliciés, sous l'envolée des courbes mortelles.

Mon Italie aura-t-elle résisté au naufrage ou la retrouverai-je balafmée, étonnamment silencieuse, déboussolée ? Combien de temps perdurent les stigmates d'un virus ? Tous ces morts escamotés, ici, à Milan, Madrid, New York ou ailleurs, accepteront-ils la discrétion qui leur est imposée pour ne pas déranger ? L'insouciance retrouvée, si elle advient, aura quelque chose de féroce.

Mais, pour l'heure, je m'accroche mentalement à l'Italie.

Vendredi 24 avril

R.-P.

En fait, c'est aussi le lien entre solide et fragile qui est en question. Entre les organismes, ceux qui tiennent et ceux qui craquent sous la rencontre du virus. Mais aussi dans la représentation que l'on se fait de la société, de l'histoire, du temps, de la puissance technique, de l'humanité en général.

Sur le versant fragile, on se persuade peu à peu, ou très vite, que le choc va emporter notre civilisation, bouleverser en profondeur l'histoire du monde, voire anéantir l'espèce humaine, de proche en proche, par une cascade d'effets qu'aucune action ne viendrait arrêter.

Sur le versant solide, on fait confiance à la puissance et à la force d'inertie du monde naturel et du monde humain, jugeant que si la perturbation est violente en surface, elle est sans impact réel sur la vie dans son ensemble, ni sur le cours de l'expansion technique, ni sur l'industrie et la démographie.

Conviction que tout va craquer contre conviction que tout va tenir.

Chacune de ces croyances se tient ancrée dans un terreau dense et complexe de tempérament, d'itinéraire, d'héritage, de réflexion.

Il se pourrait malgré tout qu'aucun de ces deux versants ne soit dans le vrai. Le cheminement réel des événements répartira peut-être craquements et résistances tout autrement que nos regards ne l'imaginent.

Mais, par définition, même si nous en devenons conscients, nous n'en pouvons rien savoir.

Alors, nous continuons, inévitablement, à imaginer demain, avec nos penchants et nos limites, fragile ou solide.

M.

Confinement ou déconfinement progressif, par régions ou non, école ou pas école, pas de masques puis des masques, un mètre de distance et puis finalement deux mètres, tests ou pas tests, chloroquine, antiviral puis ni l'un ni l'autre... Tels les soldats d'une armée en déroute, nous naviguons entre ordres et contre-ordres. D'abord indulgents devant les premiers égarements, puis perplexes, enfin égarés. A en avoir le tournis. Aucune ligne - même Maginot - à laquelle s'accrocher ne résiste. Comme si l'addiction à l'anxiété devenait le seul carburant de l'aventure. Les sondages entérinent, chaque jour qui passe, cette méfiance à l'égard des autorités qui, d'une communication brouillonne ou du brouillage des pistes, ont fait une arme de gouvernement.

A cet égard, la lecture du fascicule de l'Afnor sur les normes à respecter pour oser fabriquer un masque fut hier une expérience presque traumatisante, me laissant absolument découragée. Comme le sentiment que je ne serai jamais à la hauteur d'une telle tâche. Or, les masques manquent ou se trafiquent à prix d'or sur le net - près de 20 euros - l'unité, jetable.

36 pages donc d'un livret qu'il a d'abord fallu quémander en s'inscrivant sur le site de l'institution, soupçonneuse ou insuffisamment généreuse pour nous l'offrir directement.

Dès les premières pages, on subit, stoïque, une avalanche de détails techniques sur le filtrage de l'air, sur les qualités comparées des matériaux adéquats ou pas, avant d'en arriver aux schémas de fabrication totalement abscons, à tel point qu'on se retire sur la pointe des pieds, désespérée de ne pas avoir fait Arts et Métiers plutôt que Droit à la fac.

Dénoncer cycliquement les ravages de la bureaucratie française dans certains secteurs était jusqu'à présent un exercice de style imposé pour tout éditorialiste qui se respecte, les vivre en ce temps de manque et d'absence de repères a quelque chose de cruel, d'indécent.

Semaine 7

Samedi 25 avril

R.-P.

"Aucun événement aujourd'hui".

Ça s'est affiché à l'instant sur mon poignet. Notification de l'Apple Watch que Monique m'a offerte pour mon anniversaire, début février, dans l'ancien monde.

C'est curieux, intéressant aussi, "aucun événement aujourd'hui".

Je comprends bien que la machine indique tout simplement qu'aucune donnée ne figure dans l'agenda du jour. Sinon, elle aurait affiché, "rdv avec X à 11 h", ou "appeler Z à 14 h 15", ces sortes de choses.

Malgré tout, si c'était vrai, si rien, réellement, ne se passait... que se passerait-il ?

Au premier abord, ce serait soulageant. Enfin, rien n'aurait lieu. Il n'y aurait plus de malades dans les services de réanimations, de cadavres dans les morgues, de faillites dans les entreprises.

L'événement Covid, dont souffre la terre entière, depuis peu et encore pour longtemps, serait annulé. Disparu, envolé, effacé. Aucun événement, aujourd'hui, donc pas celui-là.

Mais en fait aucun autre. Là, ça se complique. Aucun événement, c'est le néant, pur et simple. Rien n'arrive. Rien n'advient.

Un "événement", c'est d'abord cela : quelque chose arrive, instaure un avant et un après, parce que cela a eu lieu. Même si c'est infime, inaperçu, fugace... Feuille qui tombe,

graine qui germe, cellule qui meurt, molécule qui se transforme, atomes qui s'agrègent, souffle de vent ou oiseau qui passe, ce sont des événements.

On n'en parle pas dans les journaux ni dans les titres de l'actualité. Dans l'infinité des événements du monde – astronomiques, microscopiques, chimiques, biologiques, sociaux... – nous découpons des ensembles. Ils nous paraissent saillants, significatifs. Ce sont des choses qui importent, sur fond de tout ce qui importe moins, ou pas du tout.

"Aucun événement aujourd'hui", de ce point de vue, n'est pas possible. Cette annonce elle-même constitue un événement.

Il n'est pas pensable que jamais rien ne se produise. C'est même en cela que la pensée consiste : savoir que quelque chose se passe, tenter de le délimiter, de le comprendre, de s'en saisir par l'observation, l'attention, la réflexion. En d'autres termes : devenir attentif à ce qu'est un événement, à ce qu'on choisit d'appeler ainsi, de même qu'à sa nature, sa portée, ses conséquences

Aucun événement... Encore un leurre.

M.

Immunity or not immunity ? telle est la question insoluble du jour.

Hier soir, le Directeur général de la Santé affirmait "*qu'aucune preuve n'existe de l'absence d'immunité pour les malades guéris du Covid*", l'OMS affirme à l'instant qu'"*Il n'y a actuellement aucune preuve que les personnes qui se sont*

remises du Covid-19 et qui ont des anticorps soient prémunies contre une seconde infection" ...

Combien de temps serons-nous soumis aux assertions contradictoires qu'attise ce virus pervers ? Réduits à l'impuissance, boussoles cassées, on ne peut, au mieux, que "se faire une religion", selon son humeur, ou supporter cette ignorance majeure.

Aujourd'hui, lors de notre promenade masquée dans les jardins du voisinage, l'absurde était au rendez-vous. Pratiquement aucun promeneur à l'horizon. Espaces verts déserts. Si ce n'est derrière nous, une femme, plus pressée que nous, qui souhaitait nous dépasser. Pendant une fraction seconde, hésitation commune sur la conduite à tenir : comme s'il fallait effectivement accepter l'idée que nous nous rapprocherions un instant pour que le dépassement ait lieu. L'absurde est qu'elle se soit soudain cru obligée de s'excuser de cette manoeuvre de rapprochement, sans doute vécue par elle comme une effraction dans notre fameux espace de distanciation. Le tout ponctué par un "bonne journée" résolument chaleureux et un sourire signifiant "amie, pas ennemie". Abyssal. Qui craignait l'autre finalement ? Comment intégrer ces nouveaux codes ?

Dès que j'entends l'expression "distanciation sociale", me revient inmanquablement le mot "lebensraum", espace vital, forgé par l'anthropologue et biologiste allemand, Oscar Peschel, adepte des thèses raciales. C'est ridicule, mais fait froid dans le dos.

Dimanche 26 avril

R.-P.

L'idée fait son chemin : l'air pourrait être porteur du virus. Pas seulement à proximité d'un malade, dans un périmètre restreint, mais sur de plus vastes distances. Des études scientifiques commencent à faire état du transport du virus par l'air conditionné, par les particules en suspension dans l'air pollué industriellement.

On semble ignorer, pour l'instant, si la quantité est suffisante pour transmettre la maladie. Mais on découvre, chaque semaine, de nouvelles voies de transmission, plus inquiétantes.

S'il suffit de respirer pour l'attraper, ce coronavirus devient la plus insidieuse de toutes les maladies.

Si ma mémoire est bonne, Empédocle, dans les légendes qu'on rapporte à son propos, aurait tendu des peaux de bœuf pour empêcher le vent d'apporter la peste à Agrigente, et aurait finalement détourné le cours du vent pour protéger ses concitoyens. Je mélange peut-être des histoires distinctes. Je me souviens, en tout cas, du vent, de la peste, et d'une intervention de ce philosophe-mage.

Mais c'était au temps où existaient des détenteurs de pouvoir occultes, détourneurs de vent, des philosophes capables de maîtriser les éléments. Nous n'en sommes plus là.

Nous n'avons que des scientifiques, infectiologues, épidémiologistes, biologistes, chimistes, biochimistes. Et des

microscopes, des respirateurs artificiels, des tests, de la pollution industrielle. Et un virus inconnu, tenace, aérien.

M.

Donc les gestes barrière seront plus que jamais à l'ordre du jour du déconfinement, prévu dans quinze jours.

Ce qui, en clair, signifie la fin de tous les rapprochements instinctifs entre humains qui se veulent du bien, qui se veulent vivants c'est-à-dire en lien, en contact. Fin des embrassades, fin des frôlements, des accolades, des checks, des poignées de main timides ou énergiques, fin de la main qui pince gentiment une joue pour exprimer l'affection, fin du papier-ciseaux-cailloux et du tape-mains, fin de l'infra-verbal, fin du peau à peau tacite qui exprime ce que les mots disent autrement.

On le sait, le contact charnel est considéré comme décisif aux premiers instants de la naissance, mais quel rapport avec nous ? Nous ne sommes plus des enfants ! Pourtant, est-ce si sûr ? Ne faut-il pas plutôt penser que ce qui nous permet d'être complètement adulte, ce sont justement ces parcelles gardées, ces éclairs sensitifs qui nous relient aux premiers instants, comme une trame d'éprouvés invisibles, indéracinables, jusqu'à l'instant où une main ultime finit par nous fermer les yeux ?

Cette révolution anthropologique qui nous est imposée, pour notre bien, n'est pas assurée. Comme toute révolution, elle fera des morts. Insurgés. Réfractaires de la distance.

Lundi 27 avril

R.-P.

D'habitude, jouer les prolongations, ce n'est pas indéterminé. Au foot, c'est bien circonscrit. Dans la vie, c'est le temps qu'on arrive à tenir, le temps que les artères, les muscles, les neurones parviennent à s'activer encore. Cette fois, c'est bien plus retors et indéterminé.

Je viens d'y penser en recevant un message d'une bibliothèque, informant de nouveaux reports des dates pour retourner les livres empruntés.

Au début du confinement, les prêts en cours avaient été prolongés jusqu'au 5 mai. Je pressentais qu'il y aurait des accommodements. Le message reçu à l'instant précise que, les bibliothèques n'étant pas autorisées à ouvrir malgré le déconfinement, les retours d'ouvrages empruntés sont automatiquement reportés au... 5 septembre.

J'imagine aisément que ces ordres et contre-ordres, reports successifs et fermetures à rallonge doivent être réellement perturbants pour des étudiants, des thésards, des usagers intenses et actifs de cette bibliothèque, comme de cent autres.

Ces troubles ne m'atteignent que de manière indirecte et ne perturbent pas profondément ma vie ni mon travail. En revanche, ce qui me perturbe, outre un sentiment d'empathie pour ceux qui sont dans l'ennui et l'embarras, c'est ce que signale cette minuscule nouvelle.

Car ce fait microscopique dit immensément, à sa manière.
Notamment que :

- les règles sont perturbées, probablement toutes les règles de tous les jeux, pour un temps non déterminé, à des degrés divers,
- les délais sont allongés, défaits, reportés, transformés, et là aussi dans pratiquement tous les domaines, toutes les activités, pour une durée inconnue,
- le retour à "la normale", la vie d'avant, le *statu quo ante* est improbable ou impossible à fixer

En attendant, on joue les prolongations. Mais sans savoir quand se termine la partie.

La drôle de parenthèse, comme on disait la drôle de guerre, n'est pas prête de se refermer.

M.

Annnonce hier de la mort d'un ami d'enfance de Tunisie, mort à 72 ans du Covid. Puis celle d'Henri Weber ce matin. Figure de Mai 68, devenu sénateur socialiste, son nom parle moins à la jeune génération, mais a compté pour nous. Avis de décès en chaîne pour les "boomers" si gâtés par la vie dont le virus programme le terrifiant et impitoyable balayage. Pour ceux qui y survivront, il faudra se faire petits. C'est l'heure de la revanche et de la prise de pouvoir par la nouvelle génération moins exposée qui piaffait pour remplacer ceux qui s'accrochaient à leur fauteuil, avant d'avoir à s'accrocher à la

vie, dégagés des entreprises, dégagés des écrans, dégagés de la vie. Désormais la ville leur appartient.

Depuis quelques semaines, les témoignages s'accumulent, une autre épidémie progresse plus sourdement : le désir de divorce explose, les couples vont mal. Dans mon seul petit environnement, trois ruptures se confirment. Le confinement semble jouer le révélateur accéléré de mise à mort d'histoires usées, achevées.

Comme dans les émissions de télé-réalité, mais sans caméra et à huis-clos. Submergés, chacun et chacune réévalue sa vie, à l'aune de la pression du confinement, meilleure preuve ou épreuve de vérité. Comme un test, à portée de mains celui-là, grandeur nature des conditions du supportable et de l'insupportable. Alors que certains se battent de façon acharnée en réanimation pour survivre, d'autres rêvent de réinventer leur vie pour le "monde d'après" leur couple.

"Monde d'avant", "monde d'après", suite : en réalité, l'expression qui monte, c'est "monde de maintenant", un monde qui s'étirerait à l'infini comme un long chewing-gum qui colle, dont on ne peut se dépatiner, un "monde avec le virus", pour longtemps. Il serait préférable, désormais, de remplacer le fameux et tant vanté slogan du "vivre ensemble" par un plus certain et plus lucide "vivre ensemble avec le virus".

Mardi 28 avril

R.-P.

Après la stupeur, la sidération, l'angoisse, on se dirige vers la cacophonie et la confusion mentale.

Ceux-ci ont peur, ceux-là se moquent. Les uns se calfeutrent, les autres dansent.

Et ce n'est qu'un début.

Car les mesures destinées à préparer le déconfinement sont compliquées à comprendre, plus encore à mettre en œuvre et sans doute impossibles à rendre efficaces.

A la désorganisation du système de santé, de l'économie, de l'emploi risque donc de s'ajouter une dislocation du système mental.

Des parents qui ne savent plus s'il est prudent ou risqué d'envoyer leurs enfants à l'école, des vacanciers qui ne savent plus s'il est judicieux de partir ou préférable de rester, des vieux qui ne savent plus s'il est possible ou non de voir leurs enfants, des adultes qui se demandent, sans parvenir à répondre, s'il vaut mieux toucher leurs aïeux ou leur parler derrière une vitre, un écran, ou encore faire silence, des commerçants qui ne savent s'il faut ouvrir ou fermer, des contremaîtres qui se demandent quelles consignes de sécurité inventer, des nageurs qui hésitent à fréquenter les piscines, des foules de perplexes ou de têtes brûlées, des étourdis, des bravaches, des torturés, des insensibles partout juxtaposés, alternés, mélangés, heurtés...

La liste de nos incompréhensions, de nos perplexités, de nos désaccords, dissonances et incompatibilités s'allonge de jour en jour.

Il est possible qu'elle ne cesse de croître et de s'emberlificoter.

Jusqu'au moment où nous n'y verrons plus clair du tout.

Ceux qui ont remarqué les premiers que ce virus s'attaque aussi aux fonctions cérébrales ne croyaient pas si bien dire.

M.

Hier soir, pendant un moment, une lueur d'espoir au loin, comme si le tunnel avec bout existait, quand le Professeur Philippe-Gabriel Steg, qui co-préside le comité de pilotage spécial Covid au sein de l'AP-HP, a annoncé les résultats "très encourageants" d'une étude randomisée sur les performances anti-Covid d'un traitement habituel de la polyarthrite rhumatoïde, le tocilizumab, pour canaliser l'"orage inflammatoire" associé aux pneumonies et formes sévères du virus, permettant d'éviter éventuellement la case "réanimation".

A ma grande surprise, j'en ai pleuré, mesurant alors le poids de ce que nous subissons par manque crucial d'horizon. Pour tenir, il faut un fil d'Ariane. OK pour le tocilizumab, s'il tient la route et devient le point de départ d'autres découvertes.

Mais, déjà ce matin, une information venue d'Allemagne assombrit le moral. Alors que les Allemands ont entamé leur déconfinement quelques jours avant nous, le taux de létalité du virus semble galoper à nouveau et repartir à la hausse. Sisyphe versus Thanatos, remake inlassable.

Il n'y a aucune raison que ce schéma ne se reproduise pas ici dès le déconfinement dont Edouard Philippe pourra annoncer les modalités précises cet après-midi à l'Assemblée, sans aucune garantie sur ces inéluctables suites sanitaires.

Nous naviguerons sans fin entre débordements du déconfinement, risques de saturation renouvelée des hôpitaux, sans compter l'immense gueule de bois à l'annonce des chiffres de faillite et de chômage.

Comme avec les mantras bouddhistes, il ne nous reste plus qu'à répéter "tocilizumab, tocilizumab..."

Mercredi 29 avril

R.-P.

Une société à la carte, à multiples vitesses, tâtonnante, essayant de s'en sortir sans savoir où se tourner ni comment faire, prise entre lassitude et rébellion, crainte et indifférence, une société où quelques-uns vivront normalement, à leurs risques et périls et d'autres cloîtrés par nécessité, où la plupart changeront plusieurs fois d'attitudes, d'habitudes, selon les consignes, les humeurs, les rumeurs, une époque (de quelle durée ?) où l'état de l'opinion ressemblera à un ciel de traîne avec des embellies et des obscurcissements soudains, selon les découvertes, les ravages, les espoirs et désespoirs... voilà ce qui nous attend.

M.

Je ressens combien ce qui m'est le plus nocif, comme tout au long de ma vie, mais de façon plus aigüe en ce moment, c'est l'attente. L'idée d'une attente sans borne, une attente démunie qui excède ce qui est supportable. Il y a sûrement, pour certains, des attentes exquises, comme des promesses d'à-venir, des attentes confiantes, des attentes dubitatives incertaines de leur résultat comme aux examens, des attentes indifférentes, mécaniques comme à l'arrêt de l'autobus, des attentes presque trop tôt interrompues... Moi, je parle de l'attente aux aguets, aveugle, muette, pétrifiée, sans cesse

déçue, l'attente qui se refuse d'abord à entériner son échec avant de s'y soumettre, qui se laisse couler dans un lent désespoir, qui oblige à se murer en soi pour ne plus l'endurer, l'attente qui n'attend plus rien. Sans Godot imaginaire. Dénuée.

Ce Covid hermétique, si difficile à cerner, me force à y revenir et se présente comme une nouvelle torture toujours plus raffinée pour ces asphyxiés de l'attente. Qui n'ont d'autre solution paradoxale de survie que le renoncement anticipé à tout espoir.

Jeudi 30 avril

R.-P.

Faire vivre une société hypercomplexe, hyperdéveloppée en tentant de restreindre la propagation d'un virus hypercontagieux, hyperdangereux...casse-tête à peu près insoluble.

Dans les temps qui viennent, chaque geste, chaque jour, va devenir source de questions sans réponses, de contradictions sans fin.

Qui peut sortir ? Quand ? Pourquoi ? Habillé comment ? Combien de temps ? En prenant quelles précautions, en suivant quelles consignes, en empruntant quels itinéraires, quels moyens de transports ?

Des enfants à l'école et d'autres non, certains à la cantine et d'autres pas, avec des masques ou sans masque.

Des parents au travail et d'autres pas, un département où l'on peut sortir sans s'attrouper, et celui d'à côté où c'est interdit, rien n'empêchant de passer de l'un à l'autre.

Un entrelacs de frontières, de barrières, un labyrinthe de règles, utiles ou illusoire, changeantes ou fixes.

Des accessoires à n'en plus finir, gants, masques, gel, savon, des habitudes à prendre, à perdre, à renouveler.

Des process inédits et des usages caducs.

Des terreurs inutiles et des imprudences ignorées.

Des rumeurs, des croyances, du bon sens, des règles de base.

Des cafouillages et des catiminis.

Et la somme de tout cela, que personne ne peut calculer à l'avance, donnera plus ou moins de cercueils, plus ou moins de sourires, plus ou moins de vie, de travail et d'avenir.

Cela s'appelle-t-il une époque ?

M.

Comment y voir plus clair ? Comment donner sens à tout cela ? Individuellement, collectivement.

Entre apathie et précipitation, il faut, je crois, vaille que vaille, tenter d'abord de ne pas forcer l'explication, de ne pas contraindre le sens de cet événement par les classiques échappatoires que sont l'explication univoque, la désignation du coupable, ou bien le déni qui enjambe la traversée de l'heure, ou encore l'élaboration hâtive de prophéties rétrospectives, de pacotille.

Comment s'écarter à la fois des pensées magiques consolantes à bon compte et d'un usage de la raison imbu de lui-même ?

Il me semble qu'il s'agit, plus encore que de travail de pensée, de rythme, de trouver le rythme, ou mieux de se laisser porter par lui. De supporter de ne pas comprendre, de se mettre sur pause, mais une pause active qui peu à peu laisse émerger des éléments, des bribes de compréhension, mais seulement dans l'après-coup. Là, nous sommes encore "dans" ou "sous" le coup, si l'on peut dire.

L'après-coup qui donne sens à un tel traumatisme collectif implique d'avoir une vue remaniée qui retricote passé et futur, une vue prospective et rétrospective à la fois. Sous d'autres éclairages. les cicatrices parlent autrement que les blessures ouvertes.

Décidément, c'est trop tôt, donc inutile de faire semblant. Seule certitude : l'impatience serait mauvaise élucidatrice.

Au fait, la Ministre des Sports a résolu (pour l'instant) la question que je me posais ici-même il y a trois semaines à propos de cette "zone slipstream" que laisse les joggeurs derrière eux qui fait trace "aérosol" : elle est bien de dix mètres, et non de deux comme indiqué auparavant...

Trois semaines, c'est exactement le délai qu'il a fallu pour que la Chine prenne garde à l'alerte lancée par ce jeune médecin empêché violemment de parler et qui est mort depuis du virus. Ces trois semaines ont fait d'une simple épidémie locale une pandémie ravageuse. Que l'on ne vienne plus pompeusement gloser devant moi sur le "principe de précaution de Hans Jonas" vanté et rabâché par ceux qui étalent leur savoir et leurs leçons bien apprises. Pour rien.

Vendredi 1^{er} mai

R.-P.

"Ma pensée n'impose aucune nécessité aux choses".

Peut-être est-ce la phrase la plus importante que Kant ait écrite. Du moins à mes yeux. Parce que c'est le constat le plus utile, le plus modeste et le plus difficile qui soit à opérer.

Ce diagnostic est plus que jamais de circonstance.

Parce que nous ne cessons de rêver que le virus s'évanouisse, sous l'effet de l'été ou de la magie, de vouloir qu'il soit éradiqué, contré par d'efficaces traitements ou par un hypothétique vaccin. Nous projetons un temps différent, un monde d'après, une normalité retrouvée.

Mais nous avons beau penser, fantasmer, imaginer, le réel est là, impassible, persistant, dur.

Rien de ce que nous pensons seulement n'y changera quoi que ce soit.

Nous devons agir, au moins à la marge. Compatir, nous émouvoir, nous entraider. Et plus encore chercher, inventer, décider, œuvrer. Et ces actes deviendront des choses, parce qu'ils impactent le réel, et ne sont pas que des pensées.

Mais il y faut du temps, de la patience, de la concertation, des échecs et tâtonnements, des ruses tissant l'intelligence et le monde.

Si nous nous contentons de penser, le monde se contente de persister, insensible à nos frayeurs, nos rêveries, nos mirages. Peu importe que nous soyons là, sanglotant ou riant.

C'est exactement ce que cette épidémie fait constater. Chaque matin, nous retrouvons le cauchemar du réel. Nous avons cru penser à autre chose, autrement, un moment. Cela n'a imposé aucune nécessité aux progrès silencieux du virus, à ses ravages. Une épreuve du réel dont chacun se serait volontiers passé. Mais peut-être y a-t-il quelque chose à en faire.

M.

Premier Mai, sans muguet, sans clochette, sans cortège, sans travail. En réalité, une fête étrangement calme et silencieuse du travail sinistré, avec en ombre portée cette cohorte massive de chômeurs qui s'avance inexorablement, sans qu'on arrive encore à l'éprouver, à la toucher du doigt.

Les projections mondiales catastrophiques évoquent des millions de travailleurs mis sur le carreau. Mais comme pour les bilans de morts du Covid, on ne peut les appréhender que s'ils s'incarnent dans des visages, des témoignages. Ceux de ces précaires, CDD, stagiaires, que les entreprises commencent à élaguer. Ceux de ces jeunes diplômés qui, pour leur entrée dans la vie professionnelle voient leurs espoirs dérobés par ce tour de passe-passe piégé tendu par le virus.

D'une sidération à l'autre, sanitaire ou économique, nous allons au jour le jour, suspendus à l'instant, occupés à négocier

à la loupe les moindres détails de notre confinement pour éviter surtout le cadrage dézoomé, pour différer tant que possible, ce moment du réveil et de "l'horreur économique". Peut-être pour des années. Tous ne seront pas logés à la même enseigne, numérique ou pas. Retrouver plus de sens à donner à son travail comme le réclament beaucoup dans la nouvelle génération, deviendra un luxe ultime. Il est à craindre que la priorité sera juste d'au moins retrouver une activité qui permette d'assurer sa subsistance. La précarisation a de beaux jours devant elle. On se sent honteux - en tant que vieux - d'être plus épargné par cette réalité économique là, si ce n'est par la menace sanitaire de l'heure.

Semaine 8

Samedi 2 mai

R.-P.

A force d'être enfermé, on voit les objets différemment. Certains disparaissent, se font transparents. Toujours là, à leur place habituelle, remplissant leur fonction normale. Mais on ne les discerne plus, le regard glisse, ou la main.

Ce sont toujours des choses quotidiennes, des familiers de la maison. Mais devenus invisibles - comme les vieux, les voitures, les plages, les restaurants. En faisant un effort, on sait qu'ils sont là, qu'on les retrouvera, peut-être, ou peut-être pas, mais on ne parvient pas à les saisir.

D'autres objets se font lumineux, tonitruants, archiprésents. Sans qu'on sache vraiment pourquoi. Mon porte-savon - en bois, à claires-voies, très simple - est devenu accaparant, depuis plusieurs jours.

J'imagine qu'on trouve aisément toutes sortes de rationalisations pour justifier cette surbrillance du porte-savon. Il commence à s'user. Et se laver les mains est désormais une occupation à plein temps, ou presque. Mais ce n'est pas satisfaisant.

Je suis suffisamment animiste pour être convaincu que l'esprit du porte-savon a quelque chose qui le tourmente, dont il voudrait nous faire part, mais pas assez animiste pour trouver quoi, ni pour commencer à le chercher.

Sur mon bureau, quand j'écris, pratiquement toute journée, il y a un objet qui clignote. Il n'émet aucune lumière,

ne fait aucun mouvement, mais j'ai l'impression qu'il gigote, gesticule, fait tout pour se faire remarquer. Je ne sais par pourquoi, mais c'est net.

Ce n'est pas un bibelot anodin, en tout cas pour moi, puisqu'il m'accompagne depuis toujours. Un sulfure, banale boule de verre, avec une fleur bleu foncé et des feuilles vertes à l'intérieur. Je jouais avec quand j'avais deux ou trois ans, en le faisant rouler sur un plateau métallique.

Cet objet appartenait à ma mère. Elle me l'a donné un jour, je ne sais plus quand. C'est la seule chose qui ne m'ait jamais quitté, à travers de très nombreux déménagements, changements de vie, de décors, de condition de travail.

Objet bête et rusé, obstiné, malin, fidèle, dense. Capable de se faire oublier comme de se faire remarquer.

Pourquoi, maintenant, réclame-t-il de l'attention ? Parce qu'il y a trop de mort autour ? Trop peu de fleurs ? Pas beaucoup de jeux ?

M.

Aujourd'hui, je ressens un immense sentiment de découragement depuis la lecture de l'information selon laquelle la fameuse et décisive étude *Discovery*, annoncée depuis le 20 mars dernier, chargée de l'évaluation randomisée des possibilités comparées de différents traitements déjà existants, est toujours au point mort.

Faute de coopération européenne, faute des 800 patients nécessaires pour sa mise en œuvre et sa validation. Faute de, faute de...

Comme un immense révélateur de l'impuissance d'une Europe paralysée, du déclin de toute énergie même en cas de danger mortel.

"Et c'est un vieux pays, la France, d'un vieux continent comme le mien, l'Europe..." disait pompeusement Dominique de Villepin, en février 2003, à la tribune de l'O.N.U., signant là, sans le savoir, la date inaugurale de ce déclin non reconnu. Oui, "vieux", comme sur la fin, trop "fier et sûr de lui-même" pour remettre en question son immobilisme ossifié comme principe d'existence.

Ce n'est plus du retard à l'allumage, c'est carrément l'extinction des feux. Sans compter les palabres du jour sur nos capacités de tests massifs, tant attendus, prévus dès la sortie du confinement. Des capacités théoriques, qui sont déjà moins présentées par le Directeur de la Santé comme "confirmées" que comme seulement "montantes". Une nuance sémantique comme aveu d'impuissance, qui fera la différence

Les jeunes nations que sont la Corée du Sud, Singapour, Israël, par exemple, n'ayant pas les moyens de ce choix de roi impavide de nations racornies, avaient dès les premiers frémissements du virus misé sur ces tests. Comme un instinct de survie, qui manque.

Dimanche 3 mai

R.-P.

Il arrive souvent que le contraste soit grand entre ce qu'on vit et ce qu'on écrit. Ces derniers jours, je me suis dit qu'il n'avait sans doute jamais été, pour moi, aussi vif. Je termine en effet un livre d'introduction aux philosophies "d'ailleurs", indiennes, chinoises et autres.

Enfermé, presque sans sortir, saturé d'informations Covid et de questions sur le présent, je me retrouve aussi, plusieurs heures chaque jour, quelque part dans l'Himalaya avec des logiciens bouddhistes tibétains du Moyen-Âge, dans la vallée du fleuve Jaune avec quelques vieux fous taoïstes, à la Renaissance avec des kabbalistes, en Perse avec des soufis...

Objectif : déconfiner la philosophie. Il y a fort longtemps que je m'y emploie, de diverses manières. Mais je n'aurais jamais songé que ce seraient eux, les chercheurs de sagesse, qui me déconfineraient...

M.

Déconfinement à l'ordre du jour. Zone verte contre zone rouge. La zone orange à bascule des incertains s'interroge. Les chanceux contre les urbains. Bretons et Méditerranéens contre Grand Est et Ile de France. A la carte, si ce n'est à sa guise : déconfinement forcené d'avant le déconfinement pour

ceux qui ne le supportent plus, déconfinement craint par ceux qui doutent des capacités du système à juguler un rebond, déconfinement erratique qui autorise le métro mais pas les plages ou les jardins, déconfinement sans application de traçage désormais remise, déconfinement au bon vouloir des maires dépassés par cette mission, déconfinement chaotique sous la menace d'un *stop and go*... Je crains que nous ne soyons pas assez préparés, car sans tests massifs, traçage et isolement obligé, on n'y arrivera pas.

Olivier Véran annonce ce matin que la date du 11 mai n'est pas assurée...

Une chose est sûre : pour moi, le déconfinement ne va pas changer grand-chose, car la confiance n'est toujours pas au rendez-vous. Le gouvernement en appelle à la responsabilité individuelle, la mienne est de ne pas trop y croire. Sauf miracle d'un recul saisonnier du virus saturé de morts. L'été, avec ou sans canicule, sera clos. En retrait.

Le professeur Didier Raoult rejoint Michel Onfray dans sa nouvelle entreprise du "Front populaire"... Quand j'étais petite, j'entendais parfois cette expression de "Tricoche et Cacolet" dont je comprenais qu'ils faisaient la paire, mais que j'aimais surtout pour sa drôle de sonorité. Je n'ai appris que récemment que c'est une pièce de Meilhac et Halévy de 1872, reprise au cinéma en 1938 avec Fernandel, racontant les mésaventures burlesques de deux détectives privés. "Raoult et Onfray", c'est déjà moins drôle, ça sonne idéologues forts en gueule, prêts à en découdre.

Lundi 4 mai

R.-P.

Le déconfinement, dont tout le monde parle, à quoi tout le monde rêve, que tous attendent avec impatience ou exaspération, à quoi va-t-il ressembler ? A une libération, une routine, un désarroi ? Enchantement ou désenchantement ?

Je crains qu'on ne soit en pleine illusion. Car on s'imagine sortir de chez soi, alors qu'on s'enferme dans des idées toutes faites.

Les plus confinés risquent bientôt d'être au dehors, se croyant libérés, vainqueurs, délivrés. Ou rebelles, vengeurs, architectes des lendemains, voués à conduire l'humanité sur d'autres chemins, veillant à ce qu'elle ne retombe jamais dans les anciennes ornières, les erreurs d'avant.

Alors que le plus intéressant, dans cette incroyable épreuve, demeure l'ébranlement général de nos certitudes, le vacillement de nos évidences. Pratiquement tout ce que nous avons cru vrai, juste et bon se trouve désormais secoué, douteux, à revoir.

Cela ne veut pas dire à jeter, forcément faux et inutile, de manière automatique, sans réflexion, sans examen, comme si nos idées et nos habitudes anciennes étaient mauvaises simplement parce qu'elles datent d'hier. Certains les croient maudites. Ce sont des imbéciles fanatiques, rien d'autre.

Je ne parle ni d'un recommencement aveugle ni d'un rejet global. Mais d'un tri lucide, intelligent, attentif, patient, concerté.

C'est cela, en fait, que ce moment inouï possède de profondément philosophique, à mes yeux : il oblige à trier.

Reprendre, un à un, les gestes. Revoir, une par une, les évidences. En cherchant les bons critères de tri, en inventant les outils, s'ils ne sont pas disponibles.

Somme toute, on ne passe pas du confinement au déconfinement par une porte ouverte ou fermée. Plutôt par un labyrinthe, dont le fil d'Ariane se fabrique dans des ateliers artisanaux, plus ou moins clandestins, mais actifs et connectés.

M.

Bilan d'étape à J-7 du confinement : Découragement.

Pour cause de non-visibilité, de flou et de contradictions dans les prévisions, de décalage entre les annonces gouvernementales et la logistique incroyablement défailante, dénoncée par les praticiens sur le terrain, en matière de tests (manque désastreux de réactifs, d'écouvillons comme de personnels pour assurer la chaîne de mise en œuvre). Le contraste entre le récit de la crise et sa réalité se creuse.

Moins prompt que d'autres à dénoncer les défaillances du début, je rejoins ceux qui n'ont aucune confiance dans la capacité des autorités à nous faire sortir de ce merdier, tout au moins à mieux nous en protéger. La lancinante polémique sur les masques demeure la matrice de ces errements qui feront trace politique.

Les écoles, les entreprises, les transports, les commerces, ne sont pas prêts à cette reprise, et pourtant nous y allons. A l'aveugle.

Pendant ce temps, la claustration rétrécit toujours plus l'espace. Les appels entre amis se raréfient. Chacun dans sa coquille, pour tenir. Tentant de dessiner ses propres horizons, téméraires ou précautionneux, pour "après". Mais finalement, "après" quoi ? Bien sûr "après le confinement", mais encore ? Quoi de neuf, de différent "après le confinement" ? Certains sont déjà dans leurs starting blocks, stress récent aux oubliettes, sans même envisager l'idée de rebond de l'épidémie. Ont-ils raison ou s'aveuglent-ils ? Nul ne sait. Mon instinct de survie me fait pencher vers la possibilité de nouveaux soubresauts.

Cet appel lancé à la "responsabilité individuelle" pour assurer le déconfinement dans les meilleures conditions repose sur l'idée, hypocrite et fausse, que chacun est également outillé pour évaluer les bonnes décisions de comportement à adopter au jour le jour.

Il nous présuppose tous égaux dans cet exercice, ce qui n'est que vue de l'esprit. Ce choix ne vise qu'à se défaire de sa responsabilité de gouvernants. Ce fut d'abord sur les experts, puis maintenant - à l'heure du test grandeur nature - sur chacun d'entre nous, aux prises avec ces avalanches d'informations, sans cesse contredites, sur les avancées de la recherche.

Mais comment songer à une authentique responsabilité individuelle, si elle n'est pas éclairée de savoir même imprécis ? Comment penser une responsabilité indemne de nos dénis, de nos aveuglements, de nos espoirs chevillés ? Comment envisager, en ces temps de menace, une responsabilité personnelle vis-à-vis de soi et des autres (car cela va toujours de pair) qui ne soit pas un leurre ? Comment concilier pulsion de vie, instinct de survie et considérations éthiques pour juguler le taux de létalité ambiante ? Aucun guide de l'Afnor n'est prévu en bas des immeubles à la sortie...

En un mot : Brouillard.

Mardi 5 mai

R.-P.

Solitude-société est l'une des articulations majeures que le confinement nous aura fait voir. Chacun isolé, pour les autres et à cause d'eux, solitaire chez soi, mais en lien avec tous. Jamais, sans doute, le lien entre retrait et collectivité, entre vie personnelle et vie collective n'aura été aussi central, aussi énigmatique.

Car elle n'est pas claire, cette question. En tout cas beaucoup moins qu'on ne le pense.

On croit généralement qu'une fois coupés des autres nous sommes seuls, livrés à nous-mêmes, confrontés à nos capacités personnelles, à nos moyens d'agir et de survivre. Vue simpliste, très incomplète.

Qui pourrait s'appeler "syndrome de Robinson". Le confinement comme île déserte. Tout à assumer, seul, en se débrouillant comme on peut. C'est évidemment faux, pour nos confinements actuels. Mais c'est également faux pour Robinson.

Car le héros de Daniel Defoe est un navigateur anglais, adulte, alphabétisé, éduqué. Donc socialisé. Qu'il soit physiquement seul sur son île, après le naufrage, est indiscutable. Mais ce n'est qu'une face de sa situation. Car sa tête reste peuplée des siens, de ses concitoyens, amis et parents, de son peuple qu'il veut rejoindre.

Robinson est une collectivité ambulante. Elle se trouve composée d'une quantité fantastique de mots, de

représentations, de règles de grammaire, de connaissances pratiques, de croyances religieuses, morales ou philosophiques, de rêves, d'ambitions, de valeurs, de sentiments... Entre autres. Il n'en a inventé pratiquement aucune, les a toutes reçues du dehors. Cette cargaison intérieure immense constitue en lui la présence permanente des autres, de leur apport, impossible à oublier, impossible à défaire.

« On n'est jamais seul dans sa peau », dit quelque part Henri Michaux. C'est cette existence-foule, cette solitude-multitude, que met à l'écart le syndrome de Robinson.

Curieusement, Rousseau tombe dans ce panneau, avec une naïveté qui désole. En quarantaine à Gênes, à cause d'un soupçon d'épidémie de peste, il se voit "comme un nouveau Robinson", aménageant son espace de solitude. Et dans *Emile*, il fait de ce roman un outil d'éducation digne de l'enthousiasme que cette histoire lui inspire.

"Ce livre sera le premier que lira mon Émile ; seul il composera durant longtemps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée (...) Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement (...) Quel est donc ce merveilleux livre ? Est-ce Aristote ? Est-ce Plin ? Est-ce Buffon ? Non, c'est Robinson Crusoé."

L'erreur de Rousseau consiste à croire que "Robinson Crusoé dans son île, seul" est véritablement "dépourvu de l'assistance de ses semblables" et que son "état n'est pas (...) celui de l'homme social". En fait, à chaque instant, Robinson reçoit l'assistance de ses semblables. Quand il pense, calcule, suppose, invente... ce n'est pas au moyen d'outils qu'il a lui-

même forgés, mais de ceux déposés en lui tout au long de son éducation, de sa socialisation. Sur l'île, pas âme qui vive, certes. Mais dans son âme, il y a foule.

La "mutuelle dépendance des hommes", comme dit Rousseau, ne borne pas au fait que le boulanger fasse du pain et le menuisier des meubles... Elle s'instaure dès que chacun commence à vivre et se poursuit à mesure qu'il est éduqué. Elle ne cesse pas. Ni sur l'île déserte, ni dans les chambres où nous sommes seuls, dit-on.

M.

Venue d'Israël, une nouvelle qui réconforte. *Le Figaro* annonce ce matin une "percée significative" de l'Institut de Recherche Biologique (IIBR) de Ness Ziona. Il est parvenu à isoler un seul anticorps clé, donc plus performant, pouvant "neutraliser" le virus de façon beaucoup plus ciblée. La formule de l'anticorps devrait dans un premier temps être brevetée, avant qu'un fabricant mondial ne soit sollicité pour une production à grande échelle. Il est préférable d'attendre confirmation pour éviter toute déception. Mais, déjà, la case espoir s'agite et vibre.

Il m'arrive parfois de penser, d'espérer, que, si la recherche aboutit, ces quatre derniers mois pourraient n'avoir été qu'un grand cri d'effroi - image lancinante du *Cri* de Munch - poussé par l'humanité se rappelant soudain sa fragilité, dans une prise de conscience éclair, avant de refermer la

parenthèse insoutenable et d'oublier. L'oubli comme condition de survie, comme condition du vivant.

J'avoue que le débat de l'heure autour de l'application numérique de traçage Stop Covid, pour l'instant différée jusqu'en juin, me laisse perplexe. Moi qui suis une parano des réseaux sociaux, qui ait toujours refusé d'être sur Facebook, Instagram ou autre Whatsapp, je comprends les inquiétudes de ceux qui craignent ce "traçage de masse" et ces captures de données, même à des fins de protection sanitaire.

Mais j'ai aussi le sentiment que, "en temps normal", sans virus, dans le monde pressé, nous sommes tous beaucoup moins frileux sur la question, dans l'usage de nos smartphones et nos outils géolocalisés, dans l'abandon sans rechigner et sans retenue de nos données. Sans doute parce que, dans ces cas-là, le débat est déjà clos, la partie déjà jouée, et perdue.

Mercredi 6 mai

R.-P.

Des psychiatres le constatent : les délires se multiplient. Y compris chez des sujets jeunes et sans antécédent. Enfermement, informations anxiogènes et rumeurs détériorent psychiquement les moins solides.

De façon globale, les psychologues soulignent de nombreux processus dépressifs, et plus généralement les méfaits indéniables du confinement prolongé.

On ne saurait oublier les commissariats de quartier, enregistrant une hausse des plaintes pour violences conjugales, les services sociaux, notant l'accroissement des maltraitances de toutes sortes, les cabinets d'avocats, recevant de plus en plus de demandes de divorces.

Ces désastres ne font pas forcément la une. Les titres ne parlent que du virus, des mesures de déconfinement, de leurs cartes, de leurs masques.

Personne ne semble demander ce que vont devenir les exaspérations accumulées en silence au long de ces semaines et de ces mois. Que peuvent donc produire ces douleurs fermentées ?

Sans doute beaucoup d'entre elles seront vite dissoutes par le retour des gestes normaux. Il devrait pourtant en subsister une quantité inhabituelle. Avec, un jour, quels parcours invisibles, quelles conséquences inattendues ?

Il est possible qu'on voie resurgir ces colères, à l'air libre, ici et là, transformées.

La crise sanitaire masque encore ce qui s'annonce de cataclysme économique et de chaos social. Tout le monde semble n'avoir en tête que liberté retrouvée, déconfinement attendu. Rien d'étonnant, bien sûr – l'anticipation n'est pas vraiment le point fort de notre époque.

Malgré tout, je vois mal comment faillites en masse, échanges ralentis, finances en berne ne provoqueraient pas une immense et sans doute longue misère. Et quand elle apparaîtra, dans sa violence et son ampleur, certains de ceux qui ont aujourd'hui les nerfs à vif n'auront sûrement pas cicatrisé.

Dégâts psychiques, économiques, sociaux, et donc politiques, composent pour bientôt un cocktail explosif.

On connaît la malédiction qui frappe Cassandra : elle voit l'avenir, mais personne ne la croit, même parmi les siens. Le rôle est devenu classique. Je ne suis pas certain d'avoir envie de le jouer.

M.

Comme je craignais que la batterie de ma voiture soit à plat après un si long arrêt, j'ai décidé de faire un double tour de mon quartier pour vérifier. Et là, sensation étrange de la conduite, sans doute ce sentiment de mouvement retrouvé, une liberté, et aussi cette impression de diriger quelque chose, alors que depuis plus deux mois nous sommes statiques et soumis à toutes les contraintes du sur place. Un peu comme

dans ces pubs pour voiture où le monde glisse, vole, nous porte dans un habitacle enchanteur. Sur deux kilomètres. Retour maison.

Rapide observation à la fenêtre : la majorité des passants ne porte aucun masque. Je me demande par quel miracle la prise de conscience de sa nécessité pourrait advenir dans exactement cinq jours. Je me demande aussi ce qui explique une telle indifférence à l'injonction sanitaire. Est-ce le manque récurrent de masques ? Le doute sur son utilité ? Son côté inconfortable, impraticable ? Refuser le masque, c'est dire non à qui ? Un défi lancé à quoi ? Au gouvernement ? Au virus ? Aux autres ? Quelle autorité fantasmée s'agit-il de contrer à travers ce refus insidieux mais têtu ? Est-ce fondé sur un pari que l'on se fait, à partir de probabilités incalculables, sur le fait d'être hors d'atteinte ? Sur la croyance dans une protection magique, mais venue d'où ?

Une chose est sûre : la négligence d'Emmanuel Macron, apparu hier à l'écran, en visite dans une école, touchant et déplaçant son masque de la pire des façons, n'aidera pas à l'exemplarité.

A J-5, la peur du déconfinement s'amplifie. Tous tirillés entre la lourde lassitude des semaines passées et l'inquiétude sur la suite, qui rend chacun comptable de la vigilance des autres tout autant que de la sienne. Une forme de solidarité paradoxale, tout en évitement. Je reste sceptique mais ferai ma part.

Jeudi 7 mai

R.-P.

La prochaine étape va bientôt commencer. Dans la crainte, l'incertitude et l'espoir. Dans un curieux mélange de libération et de résignation, de tâtonnements et de fragile confiance, de défiance générale et de désir d'en sortir.

Plus que jamais, apprentissage des sentiments mêlés. Avancer pas à pas. S'effrayer, oublier, espérer, recommencer. Se décourager, s'encourager, s'embarlificoter.

Il est simpliste d'imaginer une victoire, franche et nette – comme si le virus, soudain terrassé, laissait le champ libre. Simpliste aussi de croire à l'effondrement général, au chaos insurmontable, même si beaucoup y trouvent leur fonds de commerce auprès de crédules suffisamment déboussolés pour acheter leurs fables.

Ce qui nous attend, je ne sais sous quelle forme exactement, est un labyrinthe, j'y reviens encore. Une mosaïque de transformations et d'ajustements, abandonnant certaines activités, renforçant d'autres, inventant de nouvelles. Un patchwork d'ancien et de nouveau, au terme de tensions multiples et de crispations inévitables.

Avenir indescriptible, tout comme bilan impossible. Et quand, un jour, des historiens feront les comptes, ils se chamailleront.

A mes yeux, ce qui ressort de ce premier volet de l'épidémie est que ce virus fonctionne comme un révélateur et

un intensificateur. Il ne crée pas de situation entièrement nouvelle. Il fait voir à vif, fait saillir les angles et les contours, montre les failles. En même temps, il accélère et accentue. Cette visibilité aiguë et cet accroissement soudain de ce qui existait déjà constituent, en un sens, une nouveauté. Mais tout était déjà là, moins clair, moins fort.

Ce que le virus a donné à voir, c'est notre insouciance. La liste de nos inconséquences sera-t-elle jamais complète ? Les risques de pandémie étaient connus, les rapports rangés dans des tiroirs. L'affaiblissement des hôpitaux était notoire, les cris d'alarme se perdaient dans le vide. La détresse des plus vieux, des plus pauvres et des plus faibles était patente, elle finissait sous le tapis, rendue invisible, avec les miettes.

Ce n'est encore que la part émergée de l'iceberg. Car la pandémie exhibe aussi la faiblesse des convictions, la fragilité des valeurs, l'abandon des exigences. Certes, elle a exacerbé des dévouements, fortifié des solidarités. Bien sûr, elle a suscité, et suscitera, inventions, recherches, héroïsme même. Mais la cacophonie et l'errance l'emportent. Elles dominent presque tout, en compagnie de la bêtise fière d'elle-même, flanquée de ses rejetons, qui se nomment haine, crédulité, vengeance et barbarie.

Une fois encore, tout était déjà là. Mais on voit mieux. Et tout va plus vite.

Ce qu'intensifie le virus est considérable. Là aussi, la liste ne peut être exhaustive. Les inégalités, sous presque toutes leurs formes, s'aiguisent et s'accroissent. Selon les revenus, l'éducation, la région, l'âge, la couleur de peau, le genre, l'état de santé, le poids... Déterminisme génétique et déterminisme

social s'entrecroisent pour engendrer des destins dissemblables.

Ce qui vaut pour les individus vaut aussi, *mutatis mutandis*, pour les régions du monde, les équilibres géopolitiques, les balances commerciales, la répartition des richesses, la carte des pauvretés et celle des famines... Rien ne devrait être bouleversé de fond en comble, mais les distances existantes risquent de se creuser.

Le "déjà là" devient un "plus encore". Facile à constater, par exemple pour le règne des écrans, qui finit d'asseoir sa domination et pour le mal-être et la dépression du commun des mortels qui ne voit plus quel est le sens de son existence ni de l'ensemble de ce qui l'entoure, enfin pour la distance entre les corps, qui se touchaient déjà bien peu, et le font de moins en moins.

M.

Des ronds blancs pour l'emplacement des pieds, des rectangles, des lignes, tracés à la hâte partout dans la ville, sur le sol. Une nouvelle topographie urbaine s'instaure pour délimiter nos emplacements distanciés de déconfinés, éventuels candidats au virus. Et ici il ne s'agit pas de tenter de mettre les ronds dans les carrés. Certains disent "c'est comme chez Ikea". Je me dis que c'est un mini cauchemar orwellien. Comme un téléguidage, une assignation de nos positionnements, de nos postures. Une circulation à pied signalisée. Bien sûr, des systèmes de caméra de surveillance existent déjà dans la plupart des grandes villes, généralement

invisibles et oubliées par nous, alors pourquoi cette nouvelle inquiétude ? Est-ce un degré de plus dans notre acceptation et notre participation à cette mise sous contrôle pour notre bien, même à l'arrêt de l'autobus ? Ou un simple sacrifice nécessaire et pragmatique pour déjouer ce virus qui fait le malin ?

3 772 367 cas confirmés, 264 189 morts, selon le Johns Hopkins Resource Center. Pas un visage, juste quelques lignes chiffrées. On note, on s'habitue, on se tait. Soumis au réel. On rêvait de l'avoir domestiqué, mis à sa main, il s'exprime, imperturbable, et élimine d'une pichenette l'escarbille de nos prétentions humaines.

Dès lors, sortir ou ne pas sortir dans quatre jours devient une sorte de pari que l'on se fait à soi-même. Un mélange grossier d'a priori et de croyances, un quitte ou double mâtiné d'éléments d'informations incertaines et pour l'heure invérifiables.

Il ne s'agira pas juste d'aller faire une course ou de prendre l'air mais, chaque fois, d'emporter avec soi son bagage d'appréhensions et de désirs contradictoires, de peurs, d'ignorance, d'instinct vital, toutes ces équations dont nous sommes chacun tissés, remisées au vestiaire pendant ces deux longs mois immobiles. *On the road again.*

Vendredi 8 mai

R.-P.

Qu'allons-nous faire de ce journal ? Envie de l'arrêter, parce qu'une page se tourne. Et aucune vocation à le poursuivre indéfiniment. Monique a d'autres choses à faire, moi aussi. Nous avons aussi en tête un nouvel essai à quatre mains, qui nous semble répondre à certaines questions de l'heure.

Au départ, en rédigeant ces pages, nous n'avions d'autre projet que de garder trace du parcours, de tenter d'y voir un peu plus clair dans nos perplexités, si l'on peut dire.

Au fond d'un tiroir ? Pour quelques proches et amis ? Finalement, nous avons résolu de mettre ces pages en ligne, sur mon site, pour qui voudra, comme une parenthèse à la mer. Il se pourrait que quelques phrases parlent à quelques-uns. Cela suffirait.

Il y a vingt ans, j'écrivais *101 expériences de philosophie quotidienne*. Ce livre, avec ses très nombreuses traductions, a changé bien des choses dans ma vie. C'est grâce à lui que j'ai rencontré Monique, et que nous avons, depuis, vécu mille et une expériences.

Depuis le début de l'épidémie, j'ai plusieurs fois soutenu l'idée que le coronavirus nous fait vivre une expérience philosophique gigantesque, à la fois planétaire et multiforme. La cerner et la décrire, dans toute son ampleur et sa diversité, est évidemment exclu.

Mais il m'a paru possible d'ajouter à mes anciennes expériences deux ou trois dispositifs conçus pour aujourd'hui. Voici le premier.

Draguer déconfiné

Matériel : gel, masque, tests Covid

Durée : à préciser

Effet : compliqué

Vous lui avez offert une giclée de gel, parce que tout le monde peut avoir oublié le sien. Et vous avez remarqué ses doigts fins... Vous avez échangé des sourires, en tout cas des clins d'yeux, parce que sous le masque vous ne pouvez voir ses lèvres. Aussitôt, chacun a repris la bonne distance. Mais rien qu'au regard, au port de tête, à la gestuelle, la présence de vos désirs s'est imposée avec évidence.

Peu importe votre genre, peu importe celui de l'autre, désormais quantité de questions sont les mêmes. Questions pratiques, sanitaires, médicales, sexuelles et sociales en même temps.

Par exemple :

- Comment garder son masque, ou à quelles conditions l'ôter ?
- Peut-on, doit-on ôter son masque dès le premier soir ?
- Quels tests vous garantissent de quoi ?
- Evoquer ses souvenirs du confinement, est-ce habile, maladroit, débile ?

- Y a-t-il une appli qui permette de sécuriser les rencontres ?
- Le Covid est-il sexuellement transmissible ?
- La question précédente a-t-elle un sens ? Si oui lequel, si non pourquoi ?
- Quelles sont les différences entre un bal masqué et une rencontre avec masques chirurgicaux ?

Le jeu consiste à trouver des réponses à ces questions qui ne se posaient pas dans le temps d'avant, à inventer d'autres questions pour la suite.

Jusqu'au moment où, sans doute, on oubliera, on se contentera de rire ou de pleurer, de temps à autre, des souvenirs des mois sombres.

A condition de n'avoir pas eu la malchance d'attraper le virus, de développer une forme grave, et de se retrouver au cimetière, et dans les statistiques, minoritaires, des gens encore jeunes, en bonne santé, mais foudroyés.

Ce qui donne à la drague déconfinée, à votre choix, son parfum de risque ou d'angoisse. Il se pourrait que rien ne protège, en fait, de ce sentiment ambigu.

M.

J-3, l'excitation monte. On le sent dans l'air, comme un piaffement : programmation de rendez-vous chez le coiffeur, chez le médecin, invitations à déjeuner, appels de réparateurs de machines qui n'ont pas tenu leurs promesses quand on

avait besoin d'elles, réunions des familles, sans compter la remise en route des réflexes professionnels pour prendre le pouls inquiet de nos avenir respectifs. Attention, je ne parle pas ici de ceux de la zone verte face à ceux de la zone rouge : les libérés et ceux qui demeurent en zone occupée par le virus. Non, il s'agit de zone rouge et verte *en* chacun de nous, avec l'envie de foutre en l'air tous ces interdits récents et la crainte sourde du déconfinement, tout emmêlées. L'envie de vivre tout simplement, avec risques à notre appréciation.

Là encore, ce qui me frappe, c'est la part d'illusion, de croyances qui sature nos pensées à ces moments-carrefour. Il nous est demandé d'évaluer individuellement les risques ou la prudence de mise, comme si celui avéré du virus exigeait une attention plus grande que tous ceux inconscients pris chaque jour de notre vie sans virus. Comment allier risque et prudence, si ce n'est au cas par cas, au jour le jour, avec, incontournable celui-là, le risque de l'erreur ?

Ne serait- ce pas plutôt la grande illusion d'une vie *sans* risque qui serait à questionner, une vie synonyme de mort à l'intérieur même de la vie ? Cette illusion nous tient lieu de vade-mecum quotidien pour avancer sans avoir froid aux yeux.

Elle n'est en réalité que le dernier rempart à défaire, avant l'ultime étape, le morceau de roi, l'acceptation de l'idée même de sa propre mort, tous risques bus.

Donc lundi prochain, il s'agira de reprendre le défi périlleux de vivre, d'en être à la fois heureux et lucidement inquiet.

Semaine 9

Samedi 9 mai

R.-P.

Imaginer des mondes sans...

Matériel : sans rien

Durée : sans fin

Effet : sans égal

Depuis peu se remarquent des pénuries partielles, éphémères. Il manque ici de la farine, là des yaourts. Ailleurs du gel hydro-alcoolique. On s'habitue à faire sans.

Le confinement a fait découvrir la vie sans écoles, les repas sans restaurants, les films sans cinémas, les soirs sans matches de foot, les déplacements sans avions, etc.

Chacun complétera la liste.

Depuis longtemps, nous connaissions le shampoing sans paraben, les plats sans conservateur, les sirops sans colorant, les bières sans alcool, les pâtes à tartiner sans huile de palme.

Ces moins étaient des plus. Dans ces produits, la soustraction était supposée améliorer - pas forcément le goût ni l'apparence, mais l'innocuité, le respect de la santé ou de l'environnement.

Maintenant, il s'agit de poursuivre. De chercher si, vraiment, moins est mieux. Dans quels cas, à quelles conditions.

On peut imaginer des mondes où manque quelque chose, définitivement.

Pour commencer facilement, on pourra s'inventer, par exemple, un monde sans fourchette ou sans brosse à dents, un peu différent du nôtre, mais à peine.

Un monde sans table devient déjà plus singulier. Il faudra manger et travailler au sol, ou bien au lit. Encore possible... Des maisons sans portes, des habitats sans murs... Beaucoup moins.

La difficulté s'accroît quand on imagine un monde sans couleurs, une vie en noir et blanc, ou bien, pire encore, un monde sans musiques, sans paroles, sans un bruit.

Parmi ces mondes de cauchemar, on évitera le monde sans sourires, sans orgasmes, sans peaux à toucher.

Rien n'empêche de faire de beaux rêves, d'imaginer des paradis. Celui du monde sans colère, ou du monde sans violence. Ou sans douleur, ou sans tristesse. Ou encore sans argent, sans interdits, sans mélancolie.

Mais vous buterez vite sur des difficultés, en découvrant aussi leurs inconvénients, dès que vous y penserez un peu plus.

Assez vite, vous distinguerez aisément les mondes où un petit manque ne change presque rien (sans tapioca, sans litchis ou sans essence d'eucalyptus...) et ceux où des catastrophes commencent (sans ours polaires, sans éléphants, sans abeilles ...).

Enfin, vous tomberez sur des mondes qui donnent, vraiment, du fil à retordre quand on veut discerner s'ils sont mieux, moins bien, ou simplement concevables - par exemple, des mondes sans illusion, sans espoir, sans désir, ou encore sans aucun avenir....

Cette dernière catégorie de mondes est celle dont s'occupe la philosophie.

Si elle vous intéresse, vous ne pourrez plus imaginer le monde sans.

M.

Mais qu'à la fin ils se taisent et bossent, sans nous faire part de leurs moindres hoquets, de leurs moindres supputations !

Ils ? Eh bien, tous ces chercheurs, médecins, virologues, épidémiologistes en tous genres qui nous abreuvent dorénavant matin, midi et soir, de leurs balbutiements, de leurs tâtonnements préparatoires sur différentes possibilités espérées de traitements ou de vaccins. Depuis quand la recherche devrait-elle se faire à ciel ouvert, impudemment ?

Au début de l'épidémie, je les prenais au sérieux. A l'affût de leurs interventions, je me renseignais sur chaque article médical d'envergure. Depuis, j'ai lâché prise, déçue non de leur absence de résultats probants mais de leurs conduites inconséquentes, de leur manque de rigueur éthique, de leur communication forcenée, désordonnée.

Tenir leur langue pour ne pas nous faire espérer puis désespérer un jour sur deux au gré de leurs annonces contradictoires, chacune désamorcée par la suivante, leur semble impossible. Trop d'enjeux. L'une d'entre eux,

Dominique Costagliola, épidémiologiste à l'Inserm, le dit sans fard dans *Le Figaro* : "*Nous sommes dans une situation proche du délire*".

Plus de 1800 études et 600 essais randomisés en cours dans le monde, inaboutis. Pour cause de concurrence effrénée et de rivalités entre laboratoires, français, européens ou mondiaux, de protocoles bafoués, d'études bâclées, publiées hâtivement avant d'être relues, fragmentées et démultipliées plutôt que coordonnées, d'egos gonflés par l'opportunité, de cynisme et de rivalités financières... Alors que la science est portée aux nues par ceux, nombreux, qui en attendent leur salut, les scientifiques se révèlent dans leur narcissisme. C'était déjà vrai et dénoncé depuis un long moment, cette épidémie entérine cette indécente dérive.

Solidarity (projet en rade de l'OMS) et Discovery (projet en rade de l'Europe) vont en bateau etc..etc.. etc...

Dimanche 10 mai

R.-P.

Inventer des gestes barrières contre la bêtise virale

Matériel : monde bête,
têtes à préserver
Durée : permanente
Effet : intelligent

La bêtise est extrêmement contagieuse. Beaucoup de personnes contaminées ne présentent pas de symptômes spectaculaires.

Son virus se transmet par le bouche à oreilles. Il provoque des ravages considérables : après des crampes mentales et des maux de tête, une perte des défenses intellectuelles et finalement une détresse mentale débouchant sur la mort de l'esprit.

Appartenant à la famille des "conarovirus", le "QI vide" est véhiculé par des pathologies mentales très diverses : complotistes, populistes, antisémites, racistes, xénophobes, misogynes, homophobes, écologistes... Il intensifie leur nocivité, au point de la rendre si virulente que le système immunitaire de la pensée se détruit.

Des gestes barrières s'imposent, que les autorités ont négligés. Pour vous protéger et protéger les autres, il faut

inventer vous-mêmes les gestes qui vous conviendront le mieux.

A titre indicatif, quelques suggestions :

- Lavez-vous régulièrement la tête avec du silence ou de la musique. Evitez l'usage trop fréquent des liquides alcooliques.
- Pensez par vous-même, évitez les idées reçues.
- Utilisez des notions à usage unique, ensuite jetez-les.
- Maintenez une distance d'au moins une heure entre deux informations, messages ou pensées.
- Restez dans votre tête

Parmi les filtres disponibles, cherchez celui qui peut vous équiper de la manière la plus adaptée.

On trouve aisément, dans les bibliothèques et ailleurs, des protections ayant fait leurs preuves : esprit critique, scepticisme, ironie, tolérance, incrédulité.

Toutefois, bricolage, débrouillardise et système D faisant partie de la vie par temps de pandémie, la solution n'appartient qu'à vous.

M.

Comment clore ?

En évoquant les morts, anonymes ? Ou le péril imminent de millions de travailleurs à temps partiel, d'entreprises en faillite, de notation économique en berne ? Ou l'espoir de la reprise vaillante, têtue, d'un pays qui s'est "débrouillé" pour

trouver des bouts de solution face à au manque et à l'indigence bureaucratique d'un gouvernement éberlué ?

Puisque j'ai souhaité que ce journal s'intitule "Entre parenthèses", il pourrait simplement suffire de la fermer... mais l'affaire se complique si l'on sait qu'une parenthèse *fermante* peut, à son tour, inclure d'autres parenthèses)), et que dans ce cas il est conseillé d'utiliser plutôt des *accolades* { }..., on mesure immédiatement la menace qui surgit en matière de distanciation dans ce hug typographique !

Cet insert dans le cours de nos vies pourra t-il se clore vraiment ou devra-t-il être repliqué comme pour les tremblements de terre pour nous signifier son sens profond ? Nul ne sait. Préférons, pour l'instant, le suspens. Savoir ce qui tient à l'intérieur de la parenthèse ou à placer déjà au-delà demeure indécidable.

Pour conclure, je pourrai aussi noter aujourd'hui, juste trois ans après l'élection d'Emmanuel Macron : "Dimanche 10 mai. Rien", comme l'a fait Louis XVI dans son Journal à la date du 14 Juillet 1789, mais je n'ai nullement la fibre aristocratique et cela ne présagerait rien de bon.

Au contraire, depuis ce 14 mars où Roger-Pol m'a lancé l'idée de ce journal comme on lance une bouée de sauvetage que j'ai saisie au vol par réflexe, j'ai le sentiment qu'il s'est passé beaucoup de choses. De l'ordre de l'infime. Par les mots et la régularité qu'implique l'exercice d'écriture.

Face à la violence si soudaine de la pandémie, chacun d'entre nous n'a eu d'autre choix que de réagir humainement, très humainement, c'est-à-dire modestement, en agencant d'humbles et petits praticables pour tenir et intégrer peu à peu l'événement. Malgré le branle-bas de combat chaotique de l'organisation à mettre en place, envers et contre le déluge médiatique, il a fallu opérer de petits pas de côté, de légers réagencements mentaux pour réévaluer nos certitudes trop ancrées, une confiance aveugle jamais questionnée, une vulnérabilité perdue de vue. Ce retour sur soi décille. Mais renforce aussi, parce qu'il inclut mieux, car de façon homéopathique, la réalité à l'état brut. Rebond ou pas, vaccin ou pas, traitement ou pas, l'empreinte est tracée. La prudence reste à l'ordre du jour mais la cartographie a émergé, qui permet de mieux se repérer dans ce nouvel environnement en chantier. Gros travaux à prévoir...

58 jours plus tard, je me sens plus "vaccinée" (l'image est osée) et suffisamment à même de lâcher ma bouée pour vivre la suite. Plonger, avec pour toute arme un carré de polypropylène de 20 cm sur le visage, dans le grand bain de cette épidémie inachevée

Monique Atlan

Journaliste-rédactrice en chef à France-Télévisions

Roger-Pol Droit

Philosophe, écrivain

ont cosigné :

- *Vues de l'esprit*, une série de 40 émissions sur France 5 (2003)

et deux livres :

- *Humain. Une enquête philosophique sur ces révolutions qui changent nos vies* Flammarion, 2012. Champs Flammarion, 2014
(voir <http://rpdroit.com/2014/10/01/humain/>)
- *L'espoir a-t-il un avenir ?* Flammarion, 2016
(voir <http://rpdroit.com/2016/01/27/lespoir-a-t-il-un-avenir-2/>)

©Monique Atlan et Roger-Pol Droit, 2020

Texte déposé à Clicdépôt de l'Association Scam Vélasquez
Tous droits réservés

Mis en ligne le 12 mai 2020
sur le site www.rpdroit.com

Citations autorisées avec mention de l'origine.